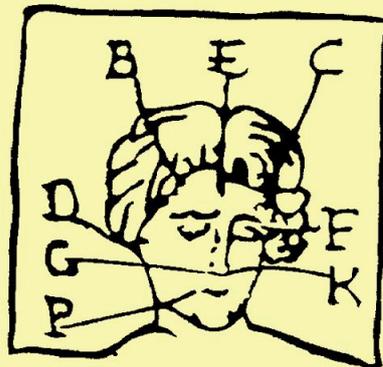


CORPUS

revue de philosophie

n° 32

*Delboeuf et Bernheim
Entre hypnose et suggestion*



**CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE
EN LANGUE FRANÇAISE**

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS X NANTERRE

N° ISSN : 0296-8916

CORPUS

revue de philosophie

n° 32

Delbœuf et Bernheim :
Entre hypnose et suggestion

Textes réunis
par Jacqueline CARROY et Pierre-Henri CASTEL

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| Pierre-Henri CASTEL, Jacqueline CARROY, François DUYCKAERTS | |
| <i>Présentation générale</i> | 5 |
| | |
| François DUYCKAERTS | |
| <i>Delbœuf et l'énigme de l'hypnose : une évolution</i> | 7 |
| | |
| Serge NICOLAS | |
| <i>Delbœuf et la psychologie comme science naturelle</i> | 29 |
| | |
| Sonu SHAMDASANI | |
| <i>Hypnose, médecine et droit : la correspondance entre Joseph Delbœuf et George Croom Robertson</i> | 71 |
| | |
| Jacqueline CARROY | |
| <i>L'effet Delbœuf, ou les jeux et les mots de l'hypnotisme</i> | 89 |
| | |
| Jean-Michel PETOT | |
| <i>Créditivité, idéodynamisme et suggestion. Note sur l'actualité de la pensée d'Hyppolyte Bernheim</i> | 119 |
| | |
| Mikkel BORCH-JACOBSEN | |
| <i>L'effet Bernheim (fragment d'une théorie de l'artefact généralisé)</i> | 147 |
| | |
| Pierre-Henri CASTEL | |
| <i>L'esprit influençable : la suggestion comme problème moral en psychopathologie</i> | 175 |

Présentation générale

PAR J. CARROY, F. DUYCKAERTS, P.-H CASTEL.

Ce numéro de la *Revue du Corpus* suit, et, en toute hypothèse, constitue l'exposé des motifs qui nous ont conduit à la réédition de deux ouvrages majeurs de la fin du siècle dernier, dans la collection du Corpus des oeuvres de philosophie en langue française, chez Fayard ; celui de Joseph Delboeuf (*Le Sommeil et les rêves et autres textes*, original de 1885, réédition par J. Carroy et F. Duyckaerts en 1993), et celui d'Hippolyte Bernheim (*Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, 2^{ème} édition de 1903, réédition par P.-H. Castel en 1995).

Ils s'inscrivent certainement dans l'air du temps, l'intérêt du public pour les problèmes de l'hypnose et de la suggestion s'étant montré toujours plus vif ces dernières années, avec l'aura de mystère et de sensationnel qui nimbe ces phénomènes et des pouvoirs qui s'y attachent. Or les nombreux essais sur la question aujourd'hui disponibles ont un enracinement intellectuel bien plus profond, que les contributions rassemblées ici voudraient faire sentir, et plus spécialement, dans les quatre domaines suivants :

- L'hypnose et la suggestion attirent de plus en plus l'attention en psychologie, non seulement pour leurs applications psychothérapeutiques, fort anciennes, avec les difficultés et les espoirs qu'elles continuent à susciter, mais également à cause du statut paradigmatique du lien suggestif-hypnotique en psychologie sociale, et de son intérêt pour la théorie des groupes, des rôles, ou des relations interindividuelles.

- L'histoire des idées, à la charnière du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, est revenue presque constamment, ces dernières années, sur les débats concernant la nature de l'hypnose et de la suggestion, au moment où se constituèrent certains cadres fondamentaux de l'individualisme moderne, des sciences comme la psychologie elle-même, mais aussi la sociologie (avec Tarde et Durkheim), et quantité d'invariants anthropologiques, dont nos idées contemporaines du privé, du féminin, du pouvoir de l'imaginaire, etc., sont encore tout imprégnées.

- Diverses attaques virulentes contre la psychanalyse, remettent une fois encore sur le tapis la question de savoir si

CORPUS, revue de philosophie

Freud a aussi bien surmonté qu'il le prétendait l'objection de la suggestion, et si les contenus psychiques qu'il a découverts ne sont pas au bout du compte ceux qu'il avait injectés (inconsciemment) dans les propos de ses patients, obtenant d'eux d'illusoires confirmations. Mais l'érudition historique et la finesse des arguments déployés dans ces polémiques a vraiment connu un saut qualitatif majeur, dont on aura ici quelques échos. Réévaluer Bernheim et Delboeuf dans le parcours de Freud paraît urgent.

• Le problème de savoir si l'hypnose et la suggestion sont des "états mentaux" objectivables comme des phénomènes naturels, ou des constructions intentionnelles irréductiblement liées à des structures de discours, se trouve enfin au coeur des débats de la philosophie contemporaine de l'esprit avec le cognitivisme. Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que Delboeuf, si violemment réfuté par Bergson dans son analyse des théories psychophysiques, n'était en rien un psychologue dilettante. De la loi de Weber-Fechner à la suggestion hypnotique, c'est probablement une seule et même question qui l'agite : existe-t-il des lois causales du psychisme, et du lien entre l'esprit et le corps ?

Elaborés indépendamment, les articles de ce recueil paraissent adopter, malgré des écarts évidents et des approches très différentes, des positions communes. L'accord semble se faire sur l'idée qu'il est impossible d'objectiver totalement les faits de suggestion et d'hypnose, et même de mettre le doigt sur quelque chose de "réel", qui serait le "fait brut" de l'hypnose ou de la suggestion, *indépendamment* du discours, littéraire, scientifique, social, dans lequel il est tramé, défini, critiqué, voire "objectivé". Ce qu'on redécouvre donc aujourd'hui en psychologie, parfois douloureusement, semble avoir été, de ce point de vue, merveilleusement anticipé par des auteurs qu'on citait au mieux pour mémoire, en négligeant l'ingéniosité épistémologique et pratique dont ils avaient fait preuve, il y a un peu plus d'un siècle...

Le lecteur trouvera donc ici, outre des bibliographies historiques, des chronologies et des lettres inédites, mille débats dont l'actualité, paradoxalement, n'est autre que celle même de Delboeuf et de Bernheim.

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose : une évolution

Delbœuf s'intéressait autant aux faits de langage qu'aux faits de perception. Ce double intérêt le conduisit naturellement à l'étude d'un état dans lequel des perceptions sont des effets de parole : l'hypnose. Phénomène à la mode sur les scènes de théâtre et dans des salles de démonstration clinique, objet de vifs débats entre des grands maîtres de la médecine, Delbœuf y appliqua son esprit expérimental.

Le parcours de sa pensée sur ce sujet mérite considération. Parti de l'idée - implicite il est vrai - que l'hypnose était un état qui offrait à la psychologie scientifique un véritable «objet» d'expérimentation, sans interférence de la conscience, Delbœuf ne cessa d'être en pleine évolution, reconnaissant d'abord la sensibilité du sujet hypnotisé aux attentes de l'hypnotiseur, ensuite l'influence de l'hypnotisé lui-même sur l'hypnotiseur, bref la dialectique inconsciente les liant l'un à l'autre. Il y vit finalement une modalité de la relation intersubjective¹.

1. Delbœuf était troublé par les expériences de Charcot et de ses élèves, à la Salpêtrière. Dans le train qui le conduisait à Paris (décembre 1885), il imaginait un certain nombre de procédures expérimentales qui pussent mettre à l'épreuve les surprenants phénomènes dont faisait état le célèbre laboratoire. En particulier, il doutait de la valeur des expériences sur lesquelles, dans l'entourage de Charcot, certains se fondaient pour croire à la capacité des aimants à transférer tel effet hypnotique d'un côté du corps à l'autre, voire d'une personne à l'autre. Sur place, il constata qu'on ne prenait même pas la

¹. Chertok L. et Stengers I., *L'hypnose, blessure narcissique*, Laboratoires Delagrangé/Synthélabo, Coll. «Les empêcheurs de penser en rond», 1990, p. 57.

CORPUS, revue de philosophie

précaution de mettre hors jeu tout risque de suggestion : on annonçait tout haut, en présence des sujets hypnotisés eux-mêmes, ce qui allait se produire quand on allait déplacer l'aimant, au lieu de s'en servir à l'insu du sujet et même de l'expérimentateur. Tout pénétré de l'esprit expérimental qui avait présidé à ses recherches en psychologie de la perception et en psycho-physiologie, il estimait que les expérimentateurs doivent laisser les sujets dans l'ignorance de ce qu'ils en attendent, de manière à ce que les phénomènes qui se produiront ne relèvent que de la spontanéité des sujets.

2. Dans *Le sommeil et les rêves (1885)*, livre lu, annoté et abondamment cité par Freud, Delbœuf avait exposé ses idées sur la mémoire et la réminiscence. A la Salpêtrière, il voulut vérifier un phénomène qui contredisait une des thèses centrales de son ouvrage mais qui était unanimement accepté par les spécialistes d'alors en hypnose, à savoir la prétendue inéluctabilité de l'oubli qui frappait habituellement, chez ceux qui se réveillaient de leur sommeil hypnotique, les rêves, les hallucinations ou les actes que l'hypnotiseur leur avait inspirés durant celui-ci. Il demanda à Charles Féré de refaire devant lui l'expérience qui confirmait aux yeux de celui-ci et de toute la Salpêtrière ce phénomène de l'oubli total et définitif. Bien que l'oubli se produisit, l'expérience ne convainquit pas Delbœuf. Il invita Féré à refaire l'expérience mais en changeant le protocole : provoquer le réveil du sujet non plus après l'achèvement du scénario somnambulique, mais à un moment de son déroulement. Victoire pour Delbœuf, le sujet eut le sentiment d'avoir fait un rêve et se souvint avec précision de tout le scénario qu'elle venait de jouer. L'oubli n'était donc pas inéluctable.

3. Quand Delbœuf se mit à hypnotiser lui-même, il chercha à assurer l'objectivité de ses recherches en prenant des notes précises, détaillées, sur ses sujets d'expérience, sur leurs antécédents, sur ce qu'il leur faisait et leur disait pour et avant de les hypnotiser, sur ce que ces sujets faisaient pendant les trances, sur ce qu'ils se rappelaient après coup. Il changeait les conditions de l'expérience pour être aussi expérimental que possible. On peut juger de sa méticulosité clinique dans ses

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

articles publiés dans la *Revue de philosophie* (1886, 21, 22, 23) et la *Revue de l'hypnotisme* (décembre 1886, mai 1887, avril et juillet 1888)

4. Un souci dominant chez le psychologue Delbœuf était de comprendre l'influence de l'esprit sur le corps. Son ouvrage *La psychologie comme science naturelle* (1876) portait comme sous-titre : *Application de la méthode expérimentale aux phénomènes de l'âme*. On peut s'expliquer par là l'intérêt que, homme de laboratoire et d'expérimentation, il porta très tôt à l'hypnose.

A Bois d'Haine en Belgique, les scènes de la crucifixion de Jésus-Christ provoquaient régulièrement des stigmates aux mains et aux pieds de Louise Lateau². A Charmes-sur-Moselle, le papier gommé que le pharmacien Focachon appliquait sur la peau d'Elisa, une hystéro-épileptique, en le faisant passer pour un vésicatoire, y produisait effectivement vésicules et sérosité. A Rochefort, les caractères tracés à l'aide d'une pointe mousse sur le bras d'un matelot hystérique devenaient sur l'ordre de ses deux hypnotiseurs, Bourru et Burot, des plaies sanglantes. A la Salpêtrière, au cours d'une séance avec Taine et Delbœuf, Charcot avait suggéré à son sujet habituel du moment - la petite fleuriste - une blessure imaginaire sur le bras : le lendemain, ils purent constater qu'elle en portait encore les marques.

Delbœuf l'expérimentateur eut l'idée d'inverser les expériences d'hypnose à implication organique³ : au lieu de suggérer des brûlures imaginaires produisant une douleur et laissant des marques durables, il blesse réellement le sujet en lui prédisant qu'il ne ressentira rien. Or que constate-t-il ? De ces blessures pourtant bien réelles, parfois même avec effusion de sang, aucune douleur, subsistait à peine un peu de rougeur pendant

2. Cette stigmatisée eut son heure de célébrité s'il faut en juger par la correspondance de Freud qui la cite dans une lettre du 27 mars 1875 à son ami de jeunesse Eduard Silberstein (Sigmund Freud, *Jugendbriefe an Eduard Silberstein 1871-1881*, éd. Walter Boehlich, Fisher, 1989, p. 120) et par l'article que Delbœuf rédige dans un journal de Liège, en décembre 1869, pour expliquer par la crédulité religieuse et l'autosuggestion les stigmates de la chrétienne belge.

3. Delbœuf J., *De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme*, Paris, Alcan, 1887.

CORPUS, revue de philosophie

quelques minutes. Le fait ne laissait pas de le surprendre et lui suggéra l'hypothèse suivante : la suggestion hypnotique supprimant la douleur, elle supprimait du même coup l'inflammation des tissus !

N'était-ce pas un fait de nature physiologique, propre à l'idiosyncrasie de certains sujets chez qui de toute façon, en dehors même de l'influence hypnotique, les blessures ne laissaient jamais de traces épidermiques de quelque nature ? Le scientifique Delbœuf était conscient que pour trancher le débat et appliquer avec rigueur la méthode expérimentale, il eût fallu avoir sous la main deux sujets parfaitement identiques, qui auraient été traités de manière différente, l'un à qui on aurait laissé venir la douleur, l'autre à qui on l'aurait interdite par suggestion hypnotique. Mais comment s'assurer de l'identité de deux sujets ? Cette difficulté insurmontable, Delbœuf trouva le moyen de la contourner. Chez un même sujet, la disposition symétrique des membres offre une identité inespérée. Aux deux bras d'une personne, on peut faire deux lésions aussi semblables que possible, mais en utilisant les ressources de l'hypnotisme pour laisser l'un des bras ressentir la douleur et la supprimer à l'autre. Il obtint d'un de ses sujets habituels qu'elle se soumette à cette expérience de brûlure en état hypnotique. Il détermina sur chaque bras, face postérieure, deux places exactement correspondantes. Il chauffa au rouge sombre une petite barre de fer de huit millimètres de diamètre. Il s'exerça à rythmer ses mouvements de manière à laisser le fer juste le même temps - environ une seconde et demie - sur l'une et l'autre place. Le sujet une fois endormi, lui ayant fait étendre les deux bras sur une table, il lui annonce qu'au bras droit, et uniquement au bras droit, elle n'aurait pas mal. Il la brûle des deux côtés. Le derme fut atteint ; les marques furent encore légèrement visibles quelques jours après. Conformément à la suggestion hypnotique, elle ne sentit la brûlure qu'au bras gauche. Il entourra d'une bande les deux brûlures. Pendant la nuit, la jeune fille continua à avoir un peu mal au bras gauche mais ne ressentit toujours rien au bras droit. Le lendemain matin, il ôta les deux bandes. Ce qu'il observa alors lui sembla confirmer son hypothèse : le bras droit présentait une escarre nette de la largeur exacte du fer mais sans inflammation ni rougeur, tandis que le bras gauche

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

présentait une plaie avec cloches enflammées sur une étendue de trois centimètres environ de diamètre. La conclusion s'imposait : la douleur avait produit l'extension du mal.

De ce résultat, Delbœuf rapprocha l'action de certains remèdes médicaux : calmant les symptômes, ils calment l'esprit et suppriment une douleur dont l'effet aurait été d'augmenter le mal organique. Il crut aussi avoir trouvé alors l'explication des guérisons ou au moins des améliorations que son action hypnotique avait déjà obtenues chez des sujets atteints de troubles gastriques, de blessures physiques ou même de paralysies d'origine manifestement organique. Enfin, il évoqua le rôle bienfaisant que pouvait jouer dans certaines thérapeutiques la présence apaisante et rassurante du médecin à qui le malade fait confiance.

6. Très vite, même avant cette expérience inspirée par l'esprit expérimental le plus pointu, Delbœuf était intrigué par les différences de comportement entre les sujets hypnotisés selon qu'ils étaient soumis à tel ou tel hypnotiseur. Les hypnotisés de la Salpêtrière ne ressemblaient guère aux hypnotisés de Nancy. Les hystériques de Charcot et de ses élèves passaient par trois états bien distincts : la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme ; ils ne faisaient aucune difficulté à s'entretenir avec les personnes qui assistaient aux démonstrations et à en recevoir des suggestions. A Nancy, en revanche, le sujet, hystérique ou non, était immédiatement en état de somnambulisme ; il n'était en rapport qu'avec la personne qui l'avait mis dans cet état, il n'entendait que lui et ne répondait qu'à lui. Delbœuf fut d'autant plus intrigué par ces différences que ces sujets à lui lui semblaient constituer comme une troisième catégorie : s'ils étaient plus proches de ceux de Nancy que de la Salpêtrière, ils présentaient des traits qui les différenciaient des uns et des autres. D'où venaient donc ces contrastes ? Delbœuf essaya très tôt de répondre à cette question cruciale.

Les différences ne tenaient-elles pas à la différence des sujets : à Paris, des hystériques avérées et installées dans leur hystérie ; à Nancy, des patients de médecine interne et de salle commune ; à Liège, chez Delbœuf, des personnes de son

CORPUS, revue de philosophie

entourage, d'origine campagnarde et en bonne santé ? C'est l'explication qui vient la première à l'esprit. C'est la plus facile, la plus paresseuse. Il est remarquable que Delbœuf, sans la rejeter, ne s'y arrêta pas. En effet, il fallait encore expliquer comment des différences de personnalité psychologique et sociale peuvent se répercuter dans un état - l'état hypnotique - qui semble à première vue se définir par une transformation physiologique ramenant le sujet en-deçà des déterminismes de son histoire. Il fallait donc analyser plus précisément la dynamique même du rapport hypnotique pour voir comment il peut être sensible, perméable à des facteurs différenciateurs. C'est à une double dynamique que Delbœuf prêtera attention : celle entre les hypnotisés eux-mêmes et celle entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé.

Au début de sa pratique hypnotique, en mal de sujets, Delbœuf obtient la collaboration d'un habitant de sa ville, qui avait déjà tout un passé d'hypnotiseur et tenait *sous sa domination*⁴ une bonne demi-douzaine de sujets adolescents. Ceux-ci étaient tous modelés sur le même type. Une fois hypnotisés, ils se conduisaient tous de la même manière : des vrais petits sauvages qui ne quittaient pas des yeux leur magnétiseur, ne voyaient que lui, n'entendaient que lui, ne se laissaient réveiller que par lui, exécutaient ses consignes en balayant tous les obstacles sur leur chemin. L'hypnotiseur local ne les avait pas formés lui-même mais les avait recrutés dans une espèce de jeune *franc-maçonnerie* hypnotique. Quand Donato, le célèbre magnétiseur de «tréteaux», arrivait dans une ville, son premier soin était de rechercher des sujets disposés à se donner en spectacle. Il organisait des séances dites privées et gratuites auxquelles venaient des gens curieux d'éprouver les effets du magnétisme, surtout des adolescents, voire des enfants. Il consacrait quelques heures à les entraîner. Il semble avéré qu'il commençait cet entraînement en hypnotisant sous leurs yeux un sujet de choix, qui l'accompagnait dans toutes ses tournées, une sorte d'exemple *princeps*. Finalement, il retenait pour ses spectacles publics les plus doués, les plus réceptifs de ses sujets bénévoles. Dans cette généalogie, du sujet *princeps* de Donato à

4. Delbœuf, De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué, *Revue philosophique*, 1886, 22, p. 159

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

ses sujets de théâtre, de ses sujets de théâtre aux sujets de l'hypnotiseur local, Delbœuf ne voit aucun signe de supercherie mais l'illustration concrète de la manière dont peut se constituer une école «hypnotique», avec sa clientèle, ses rites et son style propres.

Pour disposer d'un sujet hypnotiquement sensible, il lui fallait l'entraîner pendant un certain temps. Ce n'était pas, semble-t-il, du premier coup que quelqu'un lui obéissait, tombant en état somnambulique ou jouant le scénario qui lui était proposé. Des séances d'entraînement étaient nécessaires, plus ou moins nombreuses selon les sujets. Dans les meilleurs cas, une seule séance pouvait suffire mais alors, pensait Delbœuf, c'est que la personne était déjà au courant de ce qui devait se passer et de la façon dont cela devait se passer, pour en avoir entendu parler ou pour avoir vu des exemples sur une scène de théâtre. Même alors, il fallait encore un temps d'adaptation. Généralisant son expérience, Delbœuf ne croyait guère à un effet physiologique instantané des passes magnétiques. Postuler une phase d'entraînement, d'aussi courte durée soit-elle, pour rendre quelqu'un hypnotisable, c'était introduire entre le sujet et l'opérateur un rapport dynamique.

Il y a d'abord l'action indéniable de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, ce qui conduisit Delbœuf à appliquer à ce couple l'adage : tel maître, tel disciple. Dans les exercices préliminaires, ce que l'opérateur désire, il l'exprime par des manipulations accompagnées de paroles. Ainsi pour produire chez un sujet endormi une paralysie, il lui tire le bras et passe sa main d'un bout à l'autre, en lui disant qu'il ne pourra plus le remuer. D'essai en essai, l'effet est de plus en plus rapide, la parole devient superflue, la manipulation suffit, de plus en plus réduite, jusqu'à n'être plus qu'un signe discret, imperceptible à un observateur extérieur, parfois même à l'opérateur lui-même, ce qui a fait croire à certains magnétiseurs qu'il y avait une véritable transmission de pensée d'eux à leurs sujets. Au terme des entraînements les plus réussis, le sujet sera d'intelligence avec l'opérateur non pas en vertu de la force de pensée de celui-ci

CORPUS, revue de philosophie

mais à la faveur de la réduction de sa parole aux signes corporels accompagnateurs⁵.

Delbœuf en est arrivé très tôt à supposer que dans l'expérience hypnotique, le rapport d'influence joue dans les deux sens : pas seulement de l'opérateur au sujet mais aussi, paradoxalement, du sujet à l'opérateur. L'adage pourrait se renverser et devenir : tel disciple, tel maître ! Dans la carrière d'un hypnotiseur, ce serait principalement le premier sujet qui l'aurait façonné, qui lui aurait commandé, à son insu, sa méthode et ses manœuvres. Action du premier disciple sur le maître, qui se reporterait alors, par son intermédiaire, sur les autres disciples. Et voilà comment se créeraient des écoles ayant le monopole de phénomènes spéciaux⁶

7. Quelle est l'essence de l'hypnose ? Delbœuf n' a cessé de se poser la question. Pour y répondre, il a toujours pensé qu'il devait s'en tenir à la méthode empirique : éliminer comme accidentels tous les caractères qui ne sont pas constants, pour ne retenir que ceux qu'on retrouve toujours et qui de ce fait peuvent être considérés comme essentiels⁷. Heuristique baconienne qu' à vrai dire, il proclame plus qu'il ne l'applique. S'il avait essayé de la pratiquer en toute rigueur, par l'établissement de tables de présence et d'absence, il se serait sans doute rendu compte qu'elle était paradoxale ou tenait de la pétition de principe : pour voir si tel caractère se retrouvait ou non dans tous les cas d'hypnose, il fallait au départ décider quels étaient les cas qu'on estimait relever de l'hypnose, il fallait donc en connaître l'essence au préalable. Ce qu'il fit en réalité, ce fut d'appliquer sur ses sujets une technique d'influence qu'il estimait être commune à tous les magnétiseurs de son temps, et de vérifier si les phénomènes qu'il observait dans ses expériences étaient analogues d'une fois à l'autre et dans quelle mesure ils confirmaient ou infirmaient les phénomènes obtenus et décrits par les autres magnétiseurs à qui il faisait crédit.

5. *Op.cit.*, p. 153-154.

6. *Op.cit.*, p. 149.

7. Delbœuf, De la prétendue veille somnambulique, *Revue philosophique*, 1887, 23, p. 118.

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

Delbœuf commence par libérer l'hypnose de son association avec l'hystérie. Certes, il a observé à Paris, à la Salpêtrière, que la plupart des patientes hypnotisées présentaient des allures de grandes hystériques, mais ce trait commun, il l'attribua à la contagion : un même modèle de transe se serait transmis de l'une à l'autre par le fait d'une observation mutuelle qui leur aurait appris ce que les expérimentateurs attendaient d'elles. A l'appui de cette interprétation, qui sera bien vite adoptée communément après la disparition de Charcot, il avance l'exemple de la jeune paysanne qui résistait à ses injonctions jusqu'à ce qu'elle ait vu en état hypnotique sa propre soeur, l'exemple aussi de cette jeune fille de treize ans qui sortait de son sommeil hypnotique en poussant le même profond soupir que celui qu'elle avait observé chez un jeune homme de trente ans qui avait l'habitude de pousser ce type de soupir chaque fois qu'il se réveillait de sa transe. C'est l'occasion pour Delbœuf de mettre les praticiens - lui-même y compris - en garde contre la tendance à généraliser leurs observations, à regarder comme essentiels des caractères qui ne tiendraient qu'à la contagion de l'exemple ou à la perception confuse des attentes de l'hypnotiseur. N'était-ce pas en même temps une mise en cause de la méthode empirique qu'il prônait ?

Delbœuf n'hésita pas à abandonner le concept de *sommeil* hypnotique le jour où il fit l'expérience d'une influence thérapeutique rien que par sa parole autoritaire, sur une dame que personne n'avait jamais réussi à endormir et que lui-même n'endormit pas non plus⁸. Elle s'était sentie hypnotisée, dira-t-elle après coup. Le sommeil n'était donc pas un préalable nécessaire à la soumission hypnotique ! A plus forte raison, ne pouvait-on pas le présenter comme constitutif de l'essence de l'hypnotisme !

C'est ce cas et d'autres semblables qu' en mai 1890, passant par Nancy, Delbœuf raconta à Bernheim, en en concluant : « *Vous voyez qu'il n'y a pas d'hypnotisme ?* » (Etonnant point d'interrogation !). Renchérissant, Bernheim s'exclama : « *Certes, il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que des degrés divers de*

⁸ Delbœuf J., Comme quoi il n'y a d'hypnotisme, *Revue de l'hypnotisme*, 1891-1892, 6, 129-135.

CORPUS, revue de philosophie

suggestibilité». L'article de la *Revue d'hypnotisme* dans lequel Delbœuf relate ses traitements «*par simple affirmation*», c'est-à-dire sans recours à quelque endormissement, est précisément intitulé : *Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme*. Dans la conclusion de l'article, il reprend la phrase attribuée à Bernheim mais en la complétant de quelques mots, qu'il souligne : «*Il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que des degrés et des modes divers de suggestibilité.*»⁹ Si le substantif est discret et banal, la précision est de taille. Elle relance la question de l'essence de l'hypnose. Quel est donc ce *mode* particulier d'influence qu'on appelait magnétisme ou hypnotisme ?

Un des derniers articles théoriques de Delbœuf sur l'hypnotisme est un vrai et magnifique point d'orgue. Quoique modeste, le titre même est éloquent : *Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme*¹⁰. L'auteur nous y achemine en effet vers une théorie franchement psychologique, qui en appelle, comme nous allons le voir, à ce que nous appelons aujourd'hui l'intersubjectivité.

Nous sommes d'abord invités à ne pas nous méprendre sur la pensée de l'auteur telle qu'elle a pu s'exprimer deux ans auparavant. Revenant sur son article : *Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme*, il prend soin de préciser qu'il n'a évidemment pas voulu nier les phénomènes qu'on a pris l'habitude de désigner par ce vocable. Il reconnaît qu'il eût été singulier de sa part, lui collaborateur d'une Revue toute entière consacrée à l'hypnotisme, de soutenir que son objet n'existe pas. Ce qu'il voulait, c'était simplement rejeter une désignation qui se rapporte trop manifestement par son étymologie à l'idée de sommeil.

Que des états psychiques soient provoqués par des états corporels, on le sait depuis longtemps, nous dit Delbœuf. Nous voyons par les yeux, nous entendons par les oreilles, nous goûtons par la langue et le palais, une piqûre d'aiguille nous fait mal, les oignons nous font pleurer, le vin nous enivre. Mais, continue Delbœuf, ce que nous avons ignoré jusqu'à la fin du siècle dernier, c'est l'influence inverse, celle de l'idée qui fait

⁹. Delbœuf J., *Op. cit.*, p. 135.

¹⁰. Delbœuf J., *Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme*, *Revue de l'hypnotisme*, janvier 1893, 7, 200-210.

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

surgir un état corporel. Le mérite conjoint de l'étude des rêves et de l'hypnotisme est précisément d'avoir mis en lumière la puissance de l'esprit sur le corps. Dans le rêve, nous voyons les yeux fermés, nous entendons les oreilles bouchées. Dans l'hypnose, nous pouvons voir ce qui n'est pas ou ne pas voir ce qui est, trouver à la pomme crüe un goût de pêche, ne pas sentir des brûlures ou des piqûres, provoquer une vésication ou une ampoule réelles par un vésicatoire ou un fer chaud imaginaires.

De l'influence de l'esprit sur le corps, Delbœuf tire un parti inattendu. Pour montrer qu'on a tort de s'effrayer du pouvoir des magnétiseurs, il va opérer une sorte de déplacement dans la localisation du pouvoir en jeu dans l'hypnose. Ce que celle-ci révèle ou active, ce ne serait pas tant la puissance d'un humain sur un autre que celle que l'esprit de chacun peut avoir sur son corps. La puissance ne serait pas dans l'hypnotiseur mais dans l'hypnotisé. Toutes les manifestations hypnotiques seraient dues au sujet et rien qu'au sujet. L'hypnotiseur n'aurait qu'un pouvoir réduit. Il n'interviendrait que pour donner au sujet la persuasion qu'il peut faire ce qu'il croyait ne pas pouvoir faire ou qu'il ne peut faire ce qu'il croyait pouvoir faire. Bref, l'hypnotiseur révélerait au sujet son pouvoir sur soi-même, il libérerait chez lui une puissance de l'esprit qu'il aurait eu trop tendance à méconnaître.

A la théorie qui transfère de l'hypnotiseur à l'hypnotisé, de l'opérateur au sujet, le pouvoir en oeuvre dans l'hypnose, Delbœuf ajoute un correctif qui n'est pas sans importance. Oui, les sujets font tout eux-mêmes mais ils ne le reconnaissent pas. Ils en attribuent le mérite à l'ascendant de l'hypnotiseur.

8. Voici un haut fonctionnaire qui se plaignait de sa nervosité, de son tempérament colérique et de son sommeil difficile, qui avait consulté les plus hautes somnités médicales, fait des cures thermales, essayé de l'hypnotisme. Tout cela en vain. Il vient chez Delbœuf, accompagné de son médecin. Il veut bien se soumettre aux manoeuvres du savant professeur mais sceptique, il compte surtout lui montrer que son mal est sans remède. Que fait Delbœuf ? Il lui montre une jeune fille qui se laisse percer le bras d'une longue aiguille sans sourciller. Il lui explique que les hypnotiseurs auxquels il avait eu recours ne

CORPUS, revue de philosophie

pouvaient pas avoir réussi avec lui, les moyens vulgaires qu'ils utilisaient le mettant sur la défensive. Il loue sa volonté de fer et le met au défi d'être plus fort que la jeune fille. Il lui prend le bras, lui demande de le regarder fixement, lui Delbœuf, et de lui montrer par le regard qu'il lui plaisait de ne rien sentir. Il lui perce le bras. Aucune douleur. Le fonctionnaire est stupéfait de voir que l'aiguille est passée. Delbœuf lui tient ce discours : «*Vous avez de la volonté quand il s'agit d'administration, de vos subordonnés ou de votre entourage, mais vous n'en aviez pas sur vous-même. Je viens de vous prouver que vous êtes en état, non pas seulement de surmonter la douleur, mais de la vaincre au point de ne pas même la sentir. Cette volonté, dont vous donnez aujourd'hui la preuve, vous allez dès maintenant l'appliquer à dompter vos impatiences, à dominer votre agitation, à réfréner vos colères. La chose va vous être désormais des plus faciles, et vous recouvrirez le repos.*»¹¹ Le fonctionnaire quitta, confiant dans les résultats de l'expérience. Sa nervosité disparut. Il reviendra quelque temps plus tard, cette fois pour être guéri de son tabagisme. Delbœuf se borna à le regarder dans les yeux et à lui assurer que la première cigarette qu'il voudrait fumer lui serait insupportable. Même succès. Deux jours après, il recevait une lettre faisant état d'une véritable répugnance à fumer et d'un sentiment d'émancipation. Huit semaines après, le sujet restait «émancipé» !

Delbœuf estimait qu'il ne jouait jamais qu'un rôle de soutien. La force qu'il exerçait sur ses sujets ne venait que de la foi que ceux-ci avaient en lui. Il éveillait chez eux une volonté inactive, latente, en les laissant imaginer non pas qu'il les faisait vouloir mais qu'il voulait à leur place. Le rituel hypnotique leur donnait une preuve palpable du pouvoir dont ils le pensaient doté par la nature.

Avec une théorie de ce genre, on s'attendrait à une hypothèse sur des processus d'identification de l'hypnotisé à l'hypnotiseur : la volonté de celui-ci deviendrait la volonté de celui-là ; la force de l'un passerait dans l'autre. Contre toute attente, au lieu de parler de l'identification de l'hypnotisé à l'hypnotiseur, Delbœuf finira

¹¹. Delbœuf, *Op. cit.*, p. 203.

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

par postuler une identification inverse : celle de l'hypnotiseur à l'hypnotisé. Le patient hypnotiserait l'agent.

En d'autres termes, ses dernières expériences lui font apercevoir le rôle actif du sujet dans la production de l'effet hypnotique recherché. C'est l'esprit, c'est l'âme de l'hypnotisé qui agit sur son corps, c'est la puissance spirituelle de l'hypnotisé qui explique l'effet obtenu. Le rôle de l'hypnotiseur se limite à la libération d'une force de changement latente chez l'hypnotisé.

Les termes de *magnétisme et d'hypnotisme* seront finalement abandonnés par Delbœuf au profit d'un terme, peu courant à l'époque, celui de *psychologie dynamique*¹². Surprenant changement de désignation ! Annonce-t-il l'imminente transmutation de l'hypnose en psychanalyse ou l'actuel essor d'une hypnose moins autoritaire, plus empathique ?¹³

François DUYCKAERTS
Professeur émérite des Universités de Liège et de Bruxelles
Adresse privée :
Chaud-Thier, 88
B-4051 Vaux-sous-Chèvremont

12. Delbœuf, *Op. cit.*, p. 209.

13. Duyckaerts Fr., *Joseph Delbœuf, philosophe et hypnotiseur*, Laboratoires Delagrangé/Synthélabo, Coll. «Les empêcheurs de penser en rond», 1992, 148 p.

CHRONOLOGIE

- 1821 Mariage des parents de Joseph Delbœuf : Henri Delbœuf (36 ans), potier d'étain, et Marie-Cathérine Osteaux (35 ans, fille d'un serrurier, veuve de Joseph Josué Tonglet, journalier)
- 1822 Naissance d'une fille : Lambertine.
- 1826 Naissance d'un garçon : Henri
- 1829 Mort de la petite Lambertine
- 1831 *30 septembre* : naissance de Joseph, Remi, Léopold DELBŒUF à Liège.
- 1836 Mort du frère aîné, Henri. Sa mère lui raconte que son frère est parti à la campagne.
- 1840-1844 Entrée à l'école primaire à l'âge de neuf ans.
Termine ses primaires en quatre ans.
Premiers prix d'écriture, d'arithmétique et de grammaire française.
- 1844 Inscription au Collège communal, à la section «langues anciennes». Rencontre de François Folie, le futur astronome. Sillonne avec lui collines boisées dans les environs de Liège pour trouver lézards, orvets, grenouilles, oiseaux etc. Influence du professeur de mathématiques, Victor Falisse, du professeur de français, latin et grec, Joseph Leclerq, qui prendra Delbœuf sous sa protection à la mort du père de celui-ci.

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

- 1850 Mort du père, Henri Delbœuf, d'une maladie cardiaque. Joseph Delbœuf a la charge de sa mère. Pour subvenir à ses besoins et payer ses propres études, il reçoit une bourse et donne des répétitions et des leçons particulières.
Entrée à l'Université de Liège
Lecture les *Lettres* de Ricard (magnétiseur qui en 1843 fut cité et condamné pour avoir guéri, lui non médecin, un épileptique) ; *Du magnétisme animal en France* (1826) ou du *Traité du somnambulisme* (1823), d'Alexandre Bertrand ; de *l'Histoire académique du magnétisme animal* (1841).
- 1855 Doctorat en philosophie avec la plus grande distinction : matières philosophiques et philologiques.
- 1857 Doctorat en sciences physiques et mathématiques, avec distinction. Article sur les postulats d'Euclide dans les *Annales de l'enseignement public* (T.I, 1857). Grâce à une bourse de voyage, se rend à l'Université de Bonn, travaille sous la direction du philosophe et mathématicien, Ueberweg, sur les fondements philosophiques de la géométrie.
- 1860 Publication des *Prolégomènes philosophiques de la géométrie et solution des postulats*, suivis d'une dissertation sur les principes de la géométrie par Fréd. Ueberweg. Nommé chargé d'un cours de grec à l'Ecole Normale (Humanités) de Liège.
- 1863 Nommé à l'Université d'Etat de Gand (succession Callier) pour l'enseignement de toutes les matières de philosophie. A l'Ecole Normale (Sciences) de Gand, cours de psychologie et de logique.
- 1864 Mariage avec Marie Ducros. Union dont naquirent trois enfants : un garçon, Charles, et deux filles, Henriette et Caroline.

CORPUS, revue de philosophie

- 1864-1866 Recherches sur les illusions d'optique (notamment l'illusion dite de Delbœuf), sur la loi psychophysique (Weber-Fechner). Influence de son collègue d'Université, le physicien Joseph Plateau.
- 1865 -*Essai de logique scientifique : Prolégomènes, suivis d'une Etude sur la question du mouvement, considérée dans ses rapports avec le principe de contradiction.*
-*Note sur certaines illusions d'optique. Essai d'une théorie psychophysique de la manière dont l'oeil apprécie les distances et les angles.*
-*Seconde note sur de nouvelles illusions d'optique. Essai d'une théorie psychophysique de la manière dont l'oeil apprécie les grandeurs.*
- 1866 Chargé à l'Université de Liège (succession L. de Closset) des cours de latin et de grec ; à l'Ecole Normale du cours de grec.
-*Détermination rationnelle des nombres de la gamme chromatique.*
- 1869 Professeur ordinaire à l'Université de Liège.
22 Décembre, dans le *Journal de Liège*, examen critique de l'histoire de la stigmatisée de Bois d'Haine, Louise Lateau.
- 1873 - *Etude psycho-physique : Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue*
- *Détermination rationnelle des nombres de la gamme chromatique.*
- *Etude psycho-physique : Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue : substitution de la méthode de l'égalité des contrastes simultanés à celle des différences minimales successives ; addition de deux facteurs : l'excitation et la «fatigue».*

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

- 1876 - *Logique algorithmique* : essai d'un système de signes appliqué à la logique.
- *Théorie générale de la sensibilité*
- *La psychologie comme science naturelle ; son présent et son avenir. Application de la méthode expérimentale aux phénomènes de l'âme.*
- 1877 - *Les mathématiques et le transformisme. Une loi mathématique applicable à la théorie du transformisme* : «Une cause constante de variation (dans une espèce animale) si faible qu'elle soit, transforme peu à peu l'uniformité et la diversifie à l'infini...»
Correspondant de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Sciences)
- 1882 Publication des *Conférences faites à la Société Franklin* faites de 1868 à 1873, s'adressant à des ouvriers.
22 novembre : Lettre de William James à son frère Henry : «*J'ai vu Delbœuf à Liège : un ange, et de beaucoup le meilleur professeur que je connaisse....*»
- 1883 Création à l'Université de Liège d'un cours libre d'*Exercices de philosophie* attribué à Delbœuf pour lui permettre de poursuivre ses recherches et ses expériences en psychologie (encore considérée dans les programmes académiques comme matière philosophique)
- 1885 - *Le sommeil et les rêves considérés principalement dans leurs rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire (le principe de la fixation de la force)* : analyse approfondie du rêve des lézards ; ouvrage lu et annoté par Freud.
Vacances de Noël : voyage à Paris ; assiste avec Hippolyte Taine aux expériences d'hypnotisme et de

CORPUS, revue de philosophie

transfert pratiquées à la Salpêtrière (Charcot, Binet, Féré).

- 1886 De retour à Liège, Delbœuf s'essaye lui-même à l'hypnotisme.
Publication de *Une visite à la Salpêtrière*.
- 1887 - *De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme*.
- *La matière brute et la matière vivante. Etude sur l'origine de la vie et de la mort*.
15 décembre : membre titulaire de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Sciences)
- 1888 Mort de Madame Delbœuf, physiquement handicapée depuis plusieurs années.
16 février : lettre d'Ambroise-Auguste Liébeault à Auguste Forel : «...un événement, c'est la polémique engagée par Monsieur le professeur Delbœuf, (de Liège) contre Monsieur le Docteur Thiriar, député Belge. Il s'agit de la réglementation de la pratique de l'hypnotisme qui est la thèse de Monsieur Thiriar. Mr Delbœuf soutient la thèse de la liberté de cette pratique. J'espère bien que Mr Delbœuf publiera ses lettres en un petit volume : Elles sont pleines de verve, de bon sens, d'humeur et de logique.»
- *L'hypnotisme et la liberté des représentations publiques ; lettres à M. le Professeur Thiriar, représentant, suivies de l'examen du rapport présenté par M. Masoin à l'Académie de médecine*.
- 1889 - *Chrestomatie latine à l'usage des commençants, accompagnée d'un commentaire grammatical et pédagogique et suivie d'un dictionnaire ; première partie, cours de septième*.
- *Le magnétisme animal, à propos d'une visite à Nancy ; suivi de l'examen critique de l'histoire de Louise Lateau par Lefebvre* : assiste aux démonstrations de Liébeault, Bernheim, de Liégeois.

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

Dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, Bergson fait une analyse critique des idées de Delbœuf sur la loi psychophysique.

Delbœuf assiste au début du mois d'août au *Congrès de psycho-physiologie scientifique* et au *Premier Congrès International sur l'hypnotisme expérimental et thérapeutique* (violente polémique entre Ladame et Delbœuf, le premier proposant l'interdiction des spectacles de magnétisme et revendiquant le monopole médical de l'hypnotisme, le second défendant le principe de la liberté d'exercice). Rencontre de Gabriel Tarde et de Sigmund Freud.

1^{er} octobre : lettre à Auguste Forel : «*Je m'ennuie profondément de vivre.....le devoir seul me retient sur la terre.*»

28 octobre : longue lettre à Auguste Forel dans laquelle se trouvent des échos de la polémique avec Ladame : «*Si l'hypnotisme est dangereux, il l'est entre les mains du médecin non hypnotiseur bien plus qu'entre les mains du charlatan - le premier sera bien plus imprudent que l'autre, parce que la suffisance est bien plus redoutable que le charlatanisme. Le premier risquera tout à l'abri de son diplôme ; le second sera prudent, car il doit réussir avant tout.*» Souffrance du deuil : «*...je suis inconsolé et et inconsolable de la perte de ma femme*». Parlant de la maison qu'il fait bâtir à Liège et dont il a établi lui-même tous les plans dans les moindres détails : «*...l'esprit critique que vous me voyez déployer en fait d'hypnotisme, ou de psychophysique, ou de mathématique ou de grammaire - ou de latin ou de grec - je l'applique à tout ce qui est de la vie journalière...*»

1890

- *Magnétiseurs et médecins* : Delbœuf s'oppose au monopole médical en matière d'hypnotisme.

- *Chrestomathie latine à l'usage des commençants. Deuxième partie, cours de sixième.*

Voyage et séjour à Montpellier, à l'occasion du sixième centenaire de son Université. Sur le chemin

CORPUS, revue de philosophie

du retour, séjour de quatre jours à Sarlat chez Gabriel Tarde, «*un penseur des plus indépendants et des plus féconds de notre temps*», dit de lui Delbœuf . Récit dans *Les fêtes de Montpellier. Promenade à travers les choses, les hommes et les idées.*

1891-1895 Correspondance entre Delbœuf et Tarde

- 1891 25 mai : assiste, avec trois autres Belges (les Drs Van Velsen, Bartholomé et Peeters) à la manifestation en l'honneur de Liébault.
- *De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme. L'hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel* (en collaboration avec MM. Nuel et Leplat)
29 décembre : lettre de Delbœuf à Auguste Forel : «*Je suis enfoncé jusqu'au cou dans l'hypnotisme*»
- 1892 - *L'hypnotisme devant les Chambres législatives belges.*
Vice-Président au Congrès international de psychologie expérimentale à Londres (1-4 août), Delbœuf fait une communication sur «*l'appréciation du temps chez les somnambules*».
- 1896 29 juillet : Von Schrenk-Notzig écrit à Auguste Forel pour déplorer que les choses se présentent mal pour le 3^{ième} Congrès International de Psychologie à Munich (4-7 août) : Delbœuf notamment s'est décommandé.
13 août : Mort de Delbœuf à Bonn (Allemagne)
1^{er} octobre : Lettre de G.Tarde au professeur Liégeois de Nancy, faisant l'éloge de la «*verve créatrice et géniale*» de Delbœuf dans ses travaux philosophiques.
Notice *Professor Delbœuf aus Lüttich* par son ami, Auguste Forel, de l'Université de Zürich, dans la *Zeitschrift für hypnotismus* ;

Delbœuf et l'énigme de l'hypnose

Décembre 1896 : notice *Une vie de savant : Delbœuf* par son collègue de Nancy, J. Liégeois dans la *Revue de l'hypnotisme*.

- 1897 - *La géométrie euclidienne sans le postulatum d'Euclide* : posthume publié par la fille de Delbœuf. Dans *The Foundations of Geometry*, Bertrand Russell cite Delbœuf comme précurseur des géométries non-euclidiennes.
2 février : lettre de Caroline Delbœuf à Auguste Forel pour le remercier de l'article nécrologique qu'il a consacrée à son père.
- 1900 Publication de la *Traumdeutung* de S.Freud : nombreuses références à l'ouvrage de Delbœuf : *Le sommeil et les rêves*.

François DUYCKAERTS et Sophie DEMOULIN.

DELBOEUF ET LA PSYCHOLOGIE COMME SCIENCE NATURELLE

I - INTRODUCTION : LA PSYCHOLOGIE EST UNE SCIENCE

Joseph Delbœuf est surtout connu aujourd'hui en psychologie expérimentale par l'illusion optico-géométrique qui porte son nom, les cercles concentriques de Delbœuf (Robinson, 1972), comme s'il n'avait guère fourni d'autres travaux ou, tout au moins, comme si c'était là sa contribution essentielle à la psychologie. Or, l'oeuvre de Delbœuf dans ce domaine est beaucoup plus étendue, puisqu'il fut au XIXe siècle un des plus importants personnages de la psychologie scientifique. Son nom a été associé aux fondateurs de cette science tels Weber, Fechner, Helmholtz, Hering, etc. Mais comment ce mathématicien et philosophe de formation en est-il venu à s'intéresser à cette nouvelle science ?

La réponse à cette question tient très probablement au hasard des nominations universitaires. En décembre 1863 Delbœuf fut désigné par un arrêté royal à occuper la chaire de philosophie de l'Université de Gand laissée vacante par la mort de son titulaire. En qualité de professeur extraordinaire il dut enseigner la philosophie à la faculté des humanités et la psychologie à l'École Normale des Sciences. Dans le cadre de la préparation de ses cours au début de l'année 1864, Delbœuf prit connaissance du récent livre de Wundt *Menschen und Thierseele* (Wundt, 1863) qui présentait entre autres choses la contribution de Fechner (1860) à la question des rapports de l'âme et du corps. La lecture de ces deux ouvrages lui imprima une nouvelle direction de recherche : la psychophysique ou psychologie naturelle. Delbœuf a donné quelques années plus tard sa vision

CORPUS, revue de philosophie

de la psychologie dans un petit ouvrage intitulé : *La psychologie comme science naturelle : Son présent et son avenir* (Delbœuf, 1876b). Ce livre présentait ses réflexions sur la psychologie scientifique en s'appuyant plus spécifiquement sur une synthèse très générale de ses travaux antérieurs dans ce domaine.

Pour Delbœuf (1876b, p. 24) : *Le problème capital de la psychologie, ou pour employer un mot nouveau, mais qui pour nous a un sens scientifique très précis, de la psychophysique, sera de rechercher les rapports de l'âme et du corps.* Comme pour ses contemporains (Fechner, Wundt, etc.), la psychophysique se classe parmi les sciences naturelles. Elle a recours à l'expérience (qui complète l'observation naturelle), c'est-à-dire à la production artificielle de faits, en s'aidant autant que possible de la mesure et du calcul. Pour procéder à la recherche des lois et des causes des phénomènes internes, on doit remonter à leur source en pénétrant le plus profondément possible dans le domaine de l'inconscient. Le psychophysicien doit ainsi commencer par l'étude des jugements sur divers ordres de sensations élémentaires afin de chercher à en élucider l'origine. Ses premiers travaux expérimentaux en psychologie exécutés pendant l'année 1864 concernèrent en effet d'abord la question de l'origine des jugements conscients sur la forme, la position, etc. des objets avec l'étude des illusions d'optique (Delbœuf, 1865a, 1865b) sur lesquelles il eut des vues novatrices (Nicolas, 1995b) et que nous présenterons dans la première partie de cet article. Nous verrons que pour Delbœuf ces erreurs de jugement seraient de nature psychologique et prendraient leur source dans l'inconscient. Puisque la sensation n'est qu'un fait psychique interne correspondant à l'excitation externe, il doit être possible d'étudier la sensation, abstraction faite de sa qualité, et de rechercher d'après quelles lois elle croît ou elle diminue, sous l'influence de l'excitation. Ainsi, dans les deux années (1865-1866) qui suivirent ses études sur les illusions, Delbœuf décida de développer des recherches dans le champ de la psychophysique fechnerienne. Ces travaux, qui seront présentés dans la seconde partie de cet article, l'ont conduit à rédiger deux très importants mémoires dans ce domaine (Delbœuf, 1873, 1876a) et quelques articles (Delbœuf, 1877, 1878) où il défendit avec originalité la partie fondamentale de l'oeuvre de Fechner (Nicolas & Murray,

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

1997), à savoir la loi logarithmique (pour une compilation de ses travaux en psychophysique : Delbœuf, 1883a, 1883b). Nous montrerons enfin, dans la dernière partie de l'article, l'importance qu'il accorda au concept de mémoire sur lequel il eut des vues novatrices (Nicolas, 1995a) et qui constitua la charnière entre ses préoccupations en psychologie expérimentale et ses travaux tardifs dans le domaine de l'hypnose.

II- L'ORIGINE DES JUGEMENTS CONSCIENTS VUE À TRAVERS L'ETUDE DES ILLUSIONS OPTICO-GEOMETRIQUES

Sa nomination à l'Université de Gand comme professeur de philosophie (1863-1866) le contraignit à abandonner les recherches mathématiques auxquelles il s'était adonné jusqu'à cette période. Philosophe mais aussi mathématicien de formation, c'est tout naturellement qu'il en vint à s'intéresser aux travaux scientifiques en psychologie qui se développaient à l'époque. Dans cette Université, il rencontra un autre savant, célèbre à l'époque pour ses travaux dans le domaine de la vision : Joseph Plateau (1801-1883). Il semble que ce soit la rencontre avec ce physicien de renom qui l'incita à se diriger vers l'étude de la perception. Plateau l'aida d'ailleurs à publier (Plateau, 1865) ses deux premières notes sur les illusions d'optique (Delbœuf, 1865a, 1865b) dans les Bulletins de l'Académie Royale de Belgique.

a) Première note sur les illusions d'optique : Delbœuf (1865a)

Le premier travail de Delbœuf sur les illusions perceptives fut présenté à la Classe des sciences de l'Académie Royale de Belgique le 14 Janvier 1865 et inséré dans le Bulletin du 4 Février de la même année (Delbœuf, 1865a), sous le titre : *Note sur certaines illusions d'optique, essai d'une théorie psychophysique de la manière dont l'oeil apprécie les distances et les angles*. L'auteur s'occupe ici de la célèbre «pseudoscopie» de Zöllner (1860) (lignes droites parallèles, semblant perdre leur parallélisme, lorsqu'on les coupe par un système convenable

CORPUS, revue de philosophie

d'obliques) et de quelques illusions analogues dont plusieurs avaient été signalées par August Kundt (1863). Après avoir présenté une critique des diverses conceptions avancées par ces deux auteurs pour expliquer certaines «pseudoscopies», il propose une théorie applicable à toutes les illusions d'optique. Le principe général qui lui sert de guide pour expliquer ces illusions est le concept de force musculaire. Pour Delbœuf, l'être humain juge inconsciemment les angles et les longueurs par le sentiment instinctif de l'effort musculaire que l'oeil, envisagé que comme un appareil musculaire, doit effectuer pour aller d'un point à un autre de l'objet en tenant compte de ce qu'une partie de l'effort est dépensée dans les passages du repos au mouvement et du mouvement au repos. Ce sont ces variations inconscientes de nos sensations musculaires qui nous font juger des variations de l'étendue. Pour notre psychologue belge, toute cause qui tend à augmenter la fatigue doit faire juger plus grande l'étendue à mesurer. Les muscles droits internes et externes de l'oeil sont plus forts que les muscles droits supérieurs et inférieurs. Il suit de là que l'effort pour mesurer une longueur horizontale est moindre que l'effort nécessaire pour mesurer cette même longueur placée verticalement (la ligne verticale paraîtra plus longue que la ligne horizontale). De même, deux figures égales, deux cercles ou deux droites, placées immédiatement l'une au-dessus de l'autre, ne seront pas jugées égales. La figure supérieure semblera manifestement plus grande que l'inférieure. Delbœuf explique ce fait en admettant que le muscle droit supérieur est plus faible que le muscle droit inférieur. De plus, les muscles de l'oeil éprouvent une certaine fatigue en passant de l'état de repos à celui de mouvement et vice versa ; cet effort supplémentaire a pour effet d'augmenter le travail des muscles de l'oeil d'une quantité qui est la même, quelle que soit la longueur à mesurer. Une droite d'une longueur A sera de ce fait allongée en apparence de la même quantité m qu'une droite plus longue $2A$. Le rapport entre les deux droites, qui est en réalité $A/2A$, c'est-à-dire $1/2$, deviendra en apparence $(A + m)/(2A + m)$, c'est-à-dire que la petite droite A nous paraîtra plus grande que la moitié de la grande $2A$. Lorsqu'on compare deux angles dont l'un est obtus et l'autre aigu, l'oeil agrandit chacun d'eux d'une petite quantité, ce qui fait apparaître le premier comparativement plus petit, et le

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

second comparativement plus grand. Delbœuf donne un grand nombre d'exemples de «pseudoscopies» et les analyse par le même principe général. C'est cependant dans un autre article qu'il décide de mettre à l'épreuve des faits sa théorie sur une nouvelle illusion d'optique : l'illusion des cercles concentriques.

b) L'illusion des cercles concentriques ou illusion dite de Delbœuf (1865b)

Comme les jugements sont renfermés dans la sensation, les causes d'erreurs ne sont ni physiques, ni physiologiques, elles sont psychologiques et résident dans l'inconscient. Dans sa première publication sur les illusions optico-géométriques, Delbœuf soutenait l'hypothèse selon laquelle les illusions d'optique pouvaient s'expliquer en faisant intervenir, non pas les propriétés optiques de l'oeil, mais ses propriétés musculaires. Selon Delbœuf, si cette hypothèse est valide, alors elle doit pouvoir expliquer de nouvelles illusions d'optique auxquelles on va pouvoir appliquer le même principe explicatif. Dans son second travail, Delbœuf (1865b) va développer une nouvelle illusion à laquelle on donne aujourd'hui son nom (les cercles concentriques de Delbœuf). Dans cet article, Delbœuf adopte une véritable démarche expérimentale, rare pour cette époque et qu'il est utile de mentionner, avec, dans l'ordre, la présentation des hypothèses, la description de l'expérience, la présentation des résultats et la discussion.

Le matériel utilisé par Delbœuf est composé de cartons sur lesquels sont dessinés des disques blancs (sur fond noir) ou noirs (sur fond blanc) d'un diamètre de 28 mm. Par ailleurs, sur chaque carton sont dessinés un ou plusieurs anneaux (cercles concentriques) intérieurs ou extérieurs au disque central de diamètre variable (de simples circonférences peuvent tout aussi bien être utilisées).

Delbœuf avance les hypothèses suivantes : (1) un disque blanc sur fond noir est perçu plus grand qu'un disque noir sur fond blanc, (2) les anneaux intérieurs au disque font percevoir celui-ci comme plus petit qu'il n'est en réalité, (3) les anneaux extérieurs font percevoir le disque plus grand qu'il n'est en réalité, (4) l'illusion varie en fonction du diamètre des anneaux.

CORPUS, revue de philosophie

Cette dernière hypothèse est précisée par l'auteur. Ainsi, si le diamètre du disque et le diamètre du cercle intérieur (ou extérieur) sont très proches, l'effet de rapetissement (ou d'agrandissement) sera faible. Si l'anneau extérieur est plus large, l'agrandissement sera plus important. Si l'anneau est encore plus large, l'effet diminuera.

Dans l'optique de Delbœuf, l'hypothèse (1) est déduite du phénomène d'irradiation (Volkman, 1863). Ce phénomène se manifeste à la frontière qui sépare des surfaces de brillance très différentes : la limite entre une surface blanche et une surface noire n'est pas perçue nettement ; la zone limitrophe de la surface blanche tend à se foncer, alors que la zone noire voisine tend à s'éclaircir. Les hypothèses (2) et (3) s'expliquent, dans le cadre de la théorie des mouvements oculaires, par le fait que l'œil du sujet ne part pas des bords extrêmes des disques à comparer mais adopte une position moyenne entre le bord du disque et l'anneau. Dans le cas où la déviation de l'œil est trop importante, le sujet, selon Delbœuf, mettrait en œuvre un mécanisme de correction qui inverse l'effet. Delbœuf décrit ici les effets d'assimilation et de contraste bien connus dans les travaux ultérieurs sur cette illusion (Oyama, 1960). Delbœuf ajoute qu'il y a une épaisseur d'anneau qui produit l'effet maximum que l'on pourrait déterminer par l'expérience. On sait aujourd'hui que ce rapport est de 3 : 2 (Ikeda and Obonai, 1955 ; Oyama, 1960 ; Piaget et al., 1942).

Les données expérimentales obtenues sur dix sujets confirmèrent ses prédictions et il termine l'article en disant : *« si la note présente n'avait d'autre résultat que de prémunir les expérimentateurs contre des erreurs involontaires, elle serait loin d'être inutile. Désormais il sera acquis qu'il faut se défier de notre œil, même quand il s'agit d'apprécier et d'étudier ses moeurs et ses aptitudes ».*

c) L'inférence inconsciente et les illusions

Plus tard dans sa carrière, Delbœuf (1892) revint sur le sujet des illusions à la faveur d'un article écrit par le fameux philosophe Franz Brentano (1838-1917) et publié le 31 mai 1892 dans le *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der*

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

Sinnesorgane. Brentano y traitait d'une nouvelle illusion que l'auteur ne nommait pas mais que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de son inventeur : le physiologiste Müller-Lyer (1857-1916). Dans cet article, Brentano formulait une nouvelle théorie pour expliquer l'illusion de Müller-Lyer (1889) après avoir rejeté les diverses interprétations concurrentes. Brentano pensait que l'illusion était due à la surestimation des angles les plus petits et à la sous-estimation des angles les plus grands. L'explication donnée par Brentano à propos de l'illusion de Müller-Lyer souleva à l'époque un très grand nombre de discussions et de polémiques (pour un historique : Carter et Pollack, 1968) auxquelles Delbœuf prit part. L'intervention de Delbœuf s'appuya sur ses travaux antérieurs dans ce domaine (Delbœuf, 1865a, 1865b). Il expliqua avec succès l'illusion de la figure de Müller-Lyer par le même principe, à savoir celui des mouvements oculaires.

Si l'histoire de la psychologie n'a retenu jusqu'à présent de Delbœuf que le dessin de l'illusion qui porte son nom imprimé dans le dernier de ses trois articles (1892), on ne saurait trop rappeler que ce savant a été un précurseur dans l'étude expérimentale des illusions optico-géométriques et dans l'élaboration d'une théorie générale pour les expliquer. En effet, Delbœuf semble avoir été le premier, dès 1865, à proposer une théorie applicable à toutes les illusions d'optique (seules des théories partielles avaient antérieurement été proposées en particulier par Hering en 1861 et par Kundt en 1863 ; Johannsen, 1971). Il fallut cependant attendre quelques temps pour que cette théorie s'impose dans les milieux scientifiques. On sait qu'Helmholtz (1866) la considéra avec attention et que Wundt (1880) l'adopta. On ne trouve pourtant nulle trace dans les travaux de ces deux grands psychologues allemands des écrits de Delbœuf qui aux yeux de l'histoire ne se verra pas attribuer l'antériorité de cette conception (pour une critique de cette théorie : Robinson, 1972). Pour Delbœuf, les causes d'erreurs de jugement dans certaines figures optico-géométriques gisent dans l'inconscient. Elles se fondent sur des conclusions fondées sur certains états internes et sur d'autres jugements antérieurs. Les jugements de forme et de grandeurs découlent en effet d'une série indéfinie de jugements antérieurs (habitudes, instincts) et se fondent en dernière analyse sur la motilité

CORPUS, revue de philosophie

(mouvements oculaires), c'est-à-dire sur la faculté de se mouvoir, tout en ayant le sentiment de l'effort que l'on déploie pour effectuer le mouvement. Enfermés dans les sensations, ces jugements sont la conclusion consciente de raisonnements inductifs inconscients.

II - LA SENSATION ET L'ÉTUDE DE LA LOI PSYCHOPHYSIQUE

La question de la mesure des sensations avait déjà été entrevue par des savants français du XVIII^e siècle (par ex. Bouguer) et du commencement du XIX^e (par ex. Delezenne) ; mais ce fut un Allemand, Ernst-Heinrich Weber (1795-1878) qui, par des recherches étendues (Weber, 1834, 1846), prépara un travail d'ensemble et qui formula le premier une loi à laquelle Gustav-Theodor Fechner (1801-1887) a donné le nom de son inventeur. Selon cette loi «tout accroissement constant de la sensation correspond à un accroissement d'excitation constamment proportionnel à celle-ci» ou en termes plus mathématiques «pour que la sensation croisse en progression arithmétique, il faut que l'excitation croisse suivant une progression géométrique». Le mérite de Fechner (1860) est d'avoir coordonné les travaux de ses devanciers, de les avoir complétés par ses propres recherches et d'avoir formulé la loi mathématique qui régit la sensation et l'excitant. L'oeuvre de Delbœuf dans le domaine de la psychophysique est d'une importance considérable, elle fut saluée dans la première moitié du XX^e siècle par de grands noms de la psychologie qu'ils soient expérimentalistes (Titchener, 1905) ou historiens (Boring, 1959) de la psychologie. Les travaux de Delbœuf suscitent à nouveau aujourd'hui Outre-Atlantique un vif regain d'intérêt (Murray, 1993) car il faut savoir que le débat sur la loi psychophysique est encore loin d'être clos.

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

a) Une première étude de psychophysique sensorielle (Delbœuf, 1873)

Si Delbœuf fut d'abord séduit par la loi logarithmique de Fechner (1860) dont il avait lu l'ouvrage en 1864 une première fois et à nouveau en 1865, il ne tarda pas à la critiquer. Voici ce qu'il a écrit à ce propos (Delbœuf, 1877, p. 241) : «*J'avais été frappé de certaines contradictions, de certaines anomalies, de certaines absurdités même que présentait la loi logarithmique. Déterminé surtout par la théorie qui se corroborait de certains faits d'observation journalière, je fis subir à la formule de Fechner deux corrections à mes yeux importantes, l'une au point de vue mathématique et physique, l'autre au point de vue physiologique. L'une et l'autre correction firent l'objet d'expériences nombreuses qui en établirent la légitimité*». Ce travail fit l'objet d'un premier mémoire intitulé : *Etude psychophysique. Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue* (Delbœuf, 1873) qui fut présenté le 4 mai 1872 à l'Académie Royale de Belgique et inséré dans les mémoires de cette même Académie en 1873 suite aux rapports très positifs rédigés par J. Plateau (1872) et Th. Schwann (1872).

Les premières recherches expérimentales de Delbœuf dans le domaine de la psychophysique sensorielle ont été réalisées à l'Université de Gand dans le courant des années 1865 et 1866 mais ne furent publiées que beaucoup plus tardivement dans le mémoire cité ci-dessus (Delbœuf, 1873). Ce retard de publication s'explique par le changement qui s'est alors produit dans la carrière universitaire de Joseph Delbœuf. En effet, à la fin de l'année 1866, il saisit l'opportunité qui lui était offerte d'occuper une chaire de philologie dans son ancienne Université de Liège. Il dut ainsi dans un premier temps abandonner complètement la rédaction de ses travaux en psychophysique qui auraient pu, sans cette circonstance, voir le jour en 1867 ou 1868. Il ne les reprit que quelques années plus tard sans avoir eu l'opportunité de les compléter comme il l'aurait effectivement souhaité à cause de circonstances techniques qui l'en ont empêché.

CORPUS, revue de philosophie

Dans la partie théorique de son travail (Delbœuf, 1873, pp.†27-49), Delbœuf commence dès les premières pages par critiquer la formule logarithmique de Fechner selon laquelle les sensations croissent proportionnellement aux logarithmes des excitants (notons seulement ici que l'excitant est la cause extérieure agissante, c'est-à-dire la différence entre deux forces externes p et p'), d'où il vient :

$$S = K \log (p'-p), \text{ ou si l'on veut } S = K \log I \quad (1)$$

où S représente la sensation, I l'intensité physique ou l'excitation et K une constante. Il critique d'abord cette formule au point de vue mathématique car elle lui paraît inacceptable. Il fait remarquer que pour certaines valeurs de I , la valeur S devient négative, que pour une excitation $I = 0$, la valeur S devient égale à l'infini négatif, ce qui conduit, selon lui, à des absurdités. Il montre, comme d'ailleurs l'avaient souligné Fechner (1860) lui-même et Helmholtz (1866), qu'en certains cas elle est en défaut. Ainsi, la formule : $S = K \log I$ donne, pour la différence de deux sensations S et S' , l'équation

$$S - S' = K \log I/I',$$

C'est-à-dire que la différence de deux sensations devrait rester constante lorsque le rapport des excitations reste constant. Or, pour les sensations lumineuses, ceci n'est vrai qu'entre certaines limites. Pour prendre un exemple concret, l'opposition entre les teintes sombres et les teintes claires d'une gravure se conserve dans des limites assez larges d'éclairage ; mais si l'éclairage est trop faible, on ne distingue plus rien et, pareillement, s'il est trop éclatant, on est ébloui.

Un moyen de parer à une partie de ces inconvénients fut pour Delbœuf d'ajouter à l'excitation extérieure, l'excitation physiologique des organes. La modification ainsi proposée par Delbœuf à la formule de Fechner consista dans l'introduction d'une valeur c , représentant l'état d'excitation propre et subjective de l'organe des sens, due à des causes internes en dehors de toute excitation extérieure (pour une vue analogue et semble-t-il formulée de manière indépendante : Helmholtz, 1866).

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

Cette valeur c vint s'ajouter à la valeur $p-p$, égale à I , de l'excitation extérieure et la formule devint :

$$S = K \log (I+c)/c \quad (2)$$

Cette simple addition faisait disparaître pour Delbœuf en grande partie, sinon toutes, les difficultés mathématiques et expliquait la fausseté de la loi dans les limites inférieures et de plus ses irrégularités dans les limites moyennes.

S'occupant ensuite de la loi aux limites supérieures, il soutint l'hypothèse selon laquelle à la loi de la sensation il faut ajouter une autre loi, la loi de la fatigue et de l'épuisement. La seconde modification de la formule de Fechner proposée par Delbœuf consista donc dans l'adjonction d'une loi nouvelle. Il fit entrer en ligne de compte l'altération qu'éprouve l'organe par suite de l'excitation même à laquelle il est soumis. Cette excitation, surtout si elle est forte, vient diminuer la sensibilité ; et la diminution est d'autant plus sensible que la soustraction opérée dépasse le pouvoir réparateur inhérent à l'appareil sensoriel. Pour produire des accroissements égaux de sensation, l'excitation, surtout aux dernières limites, doit donc croître plus rapidement que ne l'indique la loi précédente. C'est ce que Delbœuf exprime par la formule suivante, dans laquelle f représente la fatigue due à l'épuisement ou encore à l'effort, m la masse de sensibilité disponible :

$$f = K \log m/(m-I) \text{ ou plus simplement } f = \log m/(m-I)$$

C'est-à-dire que pour que l'épuisement croisse suivant une progression arithmétique, il faut que les accroissements d'excitation décroissent suivant une progression géométrique.

Ainsi, toute sensation est mélangée d'un certain sentiment correspondant à l'état de l'organe. Quand la lumière est trop vive, outre la sensation lumineuse, l'oeil éprouve une impression de gêne et de malaise. En recherchant les conditions normales de l'exercice de la sensibilité il a trouvé que la sensation est à son maximum de pureté quand l'excitation se maintient autour d'une valeur moyenne comprise entre le minimum qui est sa seule excitation physiologique et le maximum qui amènerait la

CORPUS, revue de philosophie

destruction de l'organe. Ainsi, la sensation est à son maximum à la fois d'intensité et de pureté quand l'excitation se tient aux environs de $(m-c)/2$. En-deçà, l'importance de l'excitation interne c croît de plus en plus rapidement ; au-delà, la fatigue de plus en plus forte tend à masquer peu à peu la sensation.

La partie expérimentale (Delbœuf, 1873, pp. 50-115) du mémoire a pour but de vérifier les formules précédentes. Delbœuf ne fait porter ses expériences que sur les sensations de lumière et de fatigue.

Pour les recherches expérimentales sur les sensations de lumière, Delbœuf eut recours au principe de l'égalité des contrastes qui lui a été suggéré par l'illustre physicien Joseph Plateau (1801-1883). Plateau, avec lequel Delbœuf s'était lié d'amitié dès son arrivée à Gand s'occupait depuis longtemps de recherches analogues sur les sensations visuelles mais ne connaissait pas, semble-t-il, les travaux de Weber et de Fechner à cette époque. *«Je lui parlais des travaux de Weber et de Fechner qui lui étaient restés inconnus, et je lui communiquais les doutes théoriques que j'avais concernant l'exactitude rigoureuse de leur formule, et l'intention que j'avais de refaire leurs expériences. Il m'apprit alors qu'il avait eu autrefois l'idée de mesurer les sensations lumineuses. C'était lorsqu'il s'occupait des phénomènes subjectifs de la vision»* (Delbœuf, 1873, p.57). Delbœuf n'a cependant pas travaillé sous l'inspiration ou sous la direction de J. Plateau comme ce dernier l'a effectivement reconnu (Plateau, 1872b). En effet, l'idée du travail de Delbœuf lui appartient en propre. Ce n'est que lorsque Delbœuf eut fait part de ses projets sur la question que Plateau lui a communiqué une partie des idées qu'il avait eu jadis dans les années 1840 et qui furent développées plus tard dans une note théorique (Plateau, 1872a). L'article de Plateau (1872a), qui fut publié peu de temps avant le dépôt du mémoire de Delbœuf (et certainement pour des raisons de priorité scientifique), est d'une importance historique considérable puisqu'il présente pour la première fois la formule puissance liant les rapports entre la sensation et l'excitant ; ce type de formule entra en concurrence dans les années 1950 (Stevens, 1957) avec celle de Fechner.

La dernière partie de l'ouvrage de Delbœuf (1873) concerne les expériences relatives à l'épuisement et destinées à vérifier la

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

formule : $f = \text{Log } m/(m-1)$. La technique utilisée consistait à faire déformer, un grand nombre de fois de suite, par la même personne, le ressort d'un dynamomètre 'Regnier', en donnant chaque fois le maximum d'effort. Les expériences, répétées sur un certain nombre de sujets, ont donné des résultats assez discordants. Delbœuf montre, par des considérations judicieuses, qu'il existe, dans ce cas, des causes perturbatrices extrêmement influentes ayant pour résultat de masquer en grande partie les déductions théoriques. Il conclut, cependant, par les paroles suivantes : «*A tout prendre, les résultats que nous avons fait connaître confirment plutôt qu'ils n'infirmement la formule*».

b) Une théorie générale de la sensibilité (Delbœuf, 1876a)

Deux ans après la publication de son *Étude Psychophysique*, Delbœuf présentait le 05 Juin 1875 à la classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique un travail très étendu et d'une portée encore plus générale, sous le titre de : *Théorie générale de la sensibilité. Mémoire contenant les éléments d'une solution scientifique des questions générales relatives à la nature et aux lois de la sensation, à la formation et au rôle des organes des sens, à l'action de la sensibilité sur le développement physique et intellectuel de l'individu et de l'espèce* (Delbœuf, 1876a). Il donna une analyse détaillée de cet ouvrage dans la *Revue Scientifique* du 31 Juillet 1875 avant que celui-ci ne fût officiellement imprimé par l'Académie après les rapports favorables rédigés par MM. van Beneden, Schwann et Folie.

Le but de l'ouvrage (Delbœuf, 1876a) était d'étudier d'un point de vue général les phénomènes de la sensibilité en les réduisant à leur plus simple expression pour les reconstruire ensuite dans leurs caractères essentiels. Delbœuf fit d'abord une distinction entre la sensibilité et la motilité, entre la sensation et le sentiment de l'effort, afin d'établir la différence entre les faits sensibles et les faits intellectuels. Sous le nom de sensibilité, il regroupa à la fois les phénomènes de sensation et les phénomènes de sentiment. Les sentiments, c'est-à-dire les états de plaisir ou de peine, accompagnent les sensations.

Dans la première partie de l'ouvrage, Delbœuf (1876a, pp. 17-82) traite de la sensibilité en analysant la sensation à la

CORPUS, revue de philosophie

fois d'un point de vue quantitatif et d'un point de vue qualitatif. Pour ce qui concerne le versant qualitatif, la qualité de la sensation se résoud par l'analyse du mode de formation et des fonctions de l'organe. Delbœuf pense que la qualité d'une sensation pourrait être due à une réaction spécifique de la substance nerveuse et qu'elle pourrait aussi tenir à une certaine combinaison de sensations simples mélangées dans divers rapports d'intensités. En ce qui concerne la notion de quantité, Delbœuf a été conduit à modifier profondément l'idée qu'il se faisait de l'excitation physiologique représentée dans sa formule (2) antérieure par la lettre c. Cette quantité, d'abord conçue comme constante, fut ensuite reconnue comme variable. Dans son *Étude psychophysique* (Delbœuf, 1873), il avait considéré cette excitation interne comme constamment petite relativement à l'excitation externe et il avait négligé ces variations. Cependant, en examinant à nouveau la question, il s'est aperçu que si les formules précédentes s'appliquent assez bien aux sensations de lumière, de son, etc. elles ne s'appliquent pas aux sensations de température. Il faut donc quand il s'agit de la température remplacer dans la formule la sensation c par T_0 , la température de la peau à un moment donné, et si T est la température extérieure, l'excitation externe I peut s'exprimer par $T - T_0$. La formule devient donc :

$$S = \log T/T_0$$

D'un point de vue général, si l'on représente par p l'intensité de la cause extérieure correspondant à un certain état d'équilibre de l'organe sensible, et si cette intensité variant devient p', on voit que si dans la formule (2) on remplace c par p et I par p'-p, la loi de sensation devient :

$$S = \log p'/p \quad (3)$$

Cette nouvelle formule est donc dérivée de la formule (2) et en diffère essentiellement par le fait que la quantité c n'est plus considérée comme constante mais variable, ce qui entraîne le remplacement de la quantité c par la quantité p. Pour Delbœuf cette nouvelle formule fait ressortir deux faits importants : 1° nos

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

sens sont des instruments différentiels, la sensation n'existe que s'il y a une différence entre p et p' c'est-à-dire lorsqu'il y a une rupture d'équilibre ; 2° l'excitation ne doit plus être représentée par $p'-p$, mais par p'/p , ce qui fait que la sensation est proportionnelle à la cause qui la provoque.

Il établit ensuite que la sensation est soumise à trois lois : la loi de dégradation, la loi d'intensité et la loi de tension. D'après la loi de dégradation, la sensation va en s'affaiblissant dès l'instant où elle apparaît. Pour Delbœuf, l'équilibre tend à s'établir entre p et p' , en ce sens que l'excitation extérieure qui est plus grande transmet une partie de sa force à la substance corporelle. La sensation va par conséquent en s'affaiblissant puisqu'elle n'est due qu'à une rupture d'équilibre. De cette façon, l'excitation extérieure produit une impression qui laisse une trace qui ne disparaît jamais (pour la théorie de la mémoire chez Delbœuf : Nicolas, 1995a). D'après la loi de l'intensité, pour croître, la sensation doit être provoquée par des excitations de plus en plus fortes. La sensation serait ainsi proportionnelle au travail nécessaire pour produire l'impression. D'après la loi de tension, à mesure que la sensation s'accroît, elle s'altère sensiblement et se transforme en malaise, puis en douleur, et l'excitation peut même amener la désorganisation et la destruction de la sensibilité. Tout écart va donc produire en nous une tension ; et le sentiment qui correspond à la tension est la fatigue, la peine ou la douleur. Si A est le maximum de tension que nous puissions supporter, en représentant par D la tension qui correspond à une sensation S , le sentiment de fatigue qui l'accompagne sera donné par la formule :

$$f = \log A / (A-D)$$

En vertu de ces lois, un organisme tout à fait élémentaire évoluera nécessairement vers des formes de plus en plus élevées. Après la première différenciation apparaît l'organe des sens. Adventice d'abord, permanent ensuite, il devient enfin spécifique. L'organe, une fois né, va jouer le rôle central. Non seulement il est indispensable pour qu'il y ait sensation distincte, mais c'est par lui que les impressions s'associent et que l'individualité se constitue ; il est l'instrument de l'expérience et de l'instinct de

CORPUS, revue de philosophie

conservation, l'origine des progrès tant de l'individu que de l'espèce. On voit ici que Delbœuf a subi l'influence féconde de la théorie de l'évolution. Cette approche évolutionniste s'inspire directement de la lecture des traductions françaises de *l'origine des espèces* par Charles Darwin (1873) et des *Premiers principes* par Herbert Spencer (1871).

Dans la seconde partie de l'ouvrage, qui ne comporte qu'une vingtaine de pages, Delbœuf (1876a, pp. 83-102) se laisse entraîner en dehors du domaine strictement scientifique et fait oeuvre de pur philosophe. Comment un animal a-t-il la notion d'un objet ? Comment a-t-il la connaissance de son propre individu ? Telles sont les deux questions qui se présentent à son esprit. La solution est renfermée dans l'analyse du sentiment de l'effort qui est synonyme de conscience. Il montre comment l'état de conscience passe insensiblement à l'état d'inconscience, comment l'intelligence évolue vers l'instinct tout d'abord et vers l'automatisme ensuite (aussi Delbœuf, 1876b). Cette succession des phénomènes psychologiques est cependant sujette à discussion pour un philosophe. C'est peut-être parce que Delbœuf emprunte ici un peu trop facilement à Maine de Biran sa théorie de la conscience, de la volonté et de l'effort qu'il s'est exposé sur ce point à de nombreuses critiques de la part de ses contemporains (Dumont, 1876).

c) Examen critique de la loi psychophysique : Hering et la loi logarithmique

«J'avais lieu d'être satisfait de mes dernières équations, écrit Delbœuf en 1878, toutefois je n'avais pas une foi bien robuste en leur légitimité. Je suis philosophe, il est vrai, mais je suis un peu physicien, et je ne me contente pas facilement d'un petit nombre de preuves. Jusqu'à quel point, en effet, la loi logarithmique était-elle avant tout fondée en fait ? J'en étais là lorsque parut le travail de Hering. A la suite d'une première lecture, je crus que c'en était fait de la psychophysique, tant le nouvel assaillant avait mis de vigueur dans les coups qu'il lui adressait. J'en pris bravement mon parti ; quand on est dans une mauvaise voie, il n'est jamais trop tôt d'en sortir. Je me mis à relire plus attentivement et à tête reposée le discours du professeur de Prague. Je crus reconnaître alors que la

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

partie fondamentale de l'oeuvre de Fechner n'avait pas subi d'atteinte et était restée debout. Il me sembla même que ma doctrine, contre laquelle Hering, sans s'en douter, s'était aussi escrimé, était demeurée à peu près intacte.» (Delbœuf, 1878, pp. 35-36).

Lors d'une séance de l'Académie des Sciences de Vienne tenue le 9 décembre 1875, Ewald Hering (1834-1918), professeur de physiologie à l'Université de Prague, connu déjà par des travaux de laboratoire et une remarquable conférence sur la mémoire de la matière organisée (Hering, 1870), élève lui-même de Weber et de Fechner, avait lancé un discours sur la loi psychophysique de Fechner où il la soumettait à une critique ingénieuse et implacable (Hering, 1876). Delbœuf a résumé et minutieusement analysé dans la *Revue Philosophique* de mars 1877 le travail de Hering en adoptant un plan beaucoup plus rigoureux. Il a regroupé (Delbœuf, 1877, pp. 229-240) les critiques de Hering (1876) sous quatre rubriques : les objections sur la base de la psychophysique de Fechner, les invraisemblances et les difficultés résultant des lois de Fechner, les insuffisances des preuves avancées à l'appui des lois de Fechner et enfin le défaut de généralité et la fausseté partielle de la loi de Weber. Voici, en résumé, le contenu de ces critiques et les réponses que Delbœuf a faites.

En ce qui concerne les objections de Hering sur la base de la psychophysique, la conclusion de Hering est que la loi logarithmique de Fechner ne découle pas de la loi de Weber, et que l'exactitude de la première, à la supposer établie, ne démontrerait pas celle de la seconde. En effet, pour Hering les deux lois sont indépendantes l'une de l'autre. Delbœuf est d'accord avec cette conclusion puisque sa propre formule n'est pas directement dérivée de la loi de Weber. De plus, Delbœuf ajoute qu'il émet certains doutes sur la légitimité absolue de la loi de Weber qui découle des expériences sur les sensations de poids. En effet, pour Delbœuf, les sensations de poids ne sont pas des sensations proprement dites, il y a là, selon lui, une confusion regrettable dans les mots. Pour le psychologue belge, les véritables sensations sont celles de lumière, de son, de température, de goût et d'odeur. Les autres sensations sont des sensations extensives qui font intervenir la notion de mouvement

CORPUS, revue de philosophie

et la loi logarithmique n'a rien à voir avec les grandeurs extensives, même si elle peut leur être applicable, ce qu'il ne croit pas d'ailleurs. Seul le concept de sensation pure permet l'application de la loi.

La deuxième objection de Hering est d'ordre téléologique. Pour Hering, une relation logarithmique ne peut pas exister entre l'excitation et la sensation parce qu'une telle relation bouleverserait et même rendrait impossible notre perception exacte des rapports qui existent entre les choses extérieures. Si l'on recherche, dit Hering, la loi des rapports de l'âme et du corps, la première hypothèse qui se présente à l'esprit, c'est que les effets psychiques, les sensations, sont proportionnels aux effets physiques, c'est-à-dire aux modifications corporelles produites par les excitations du dehors, et réciproquement que le corps à son tour est d'autant plus influencé par les actions psychiques que celles-ci sont plus fortes. Or, il faudrait prouver, selon Hering, qu'une pareille hypothèse, si simple et si naturelle, est inadmissible, avant d'en imaginer une autre plus compliquée. L'âme, dit Hering, ne pourrait se faire une idée adéquate du monde extérieur, si les effets internes n'étaient pas proportionnels aux causes externes. Delbœuf rejette cet argument téléologique qui pour lui n'a aucune valeur. Il renverse même la critique en disant qu'il ne voit pas la nécessité d'une proportion adéquate entre la sensation et l'excitation.

La troisième critique de Hering porte sur l'insuffisance des preuves avancées à l'appui de la loi de Fechner. Selon Hering, la loi de Fechner ne semble se vérifier, et encore dans une certaine mesure, que pour la lumière et la tonalité. Cette loi est inapplicable aux grandeurs extensives, inappliquée au goût, aux odeurs, à la chaleur, invraisemblable pour les sensations de poids et de son.

La contre-attaque de Delbœuf peut se résumer en trois points. Premièrement, s'appuyant sur l'histoire de la physique, il affirme que les déviations et les exceptions ne suffisent pas pour rejeter une loi même s'il faut en tenir compte ; ce qu'il a d'ailleurs fait lui-même en proposant une modification à la loi logarithmique (Delbœuf, 1873, 1876a). Deuxièmement, si l'on a des difficultés à appliquer la loi logarithmique pour quelques ordres de sensations c'est parce qu'il existe des difficultés

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

techniques qui sont difficiles à surmonter, tel est le cas pour les expériences sur les températures, les goûts et les odeurs. Troisièmement, en ce qui concerne plus spécifiquement les sons, Delbœuf affirme que la loi selon laquelle l'élévation du son est proportionnelle au logarithme du nombre de vibrations reste pleinement vérifiée.

Hering aborde pour finir l'examen critique de la loi de Weber en recourant à l'expérience. Il montre, à partir des expériences réalisées par ses élèves Biedermann et Löwit, l'insuffisance des preuves sur lesquelles elle s'appuie et en met la fausseté partielle en évidence. La loi de Weber, dit pour conclure Hering, n'est qu'une hypothèse très incertaine ; la proportionnalité requise ne se manifeste que pour des grandeurs extensives de l'espace et la force des sons ; les exceptions étant plus nombreuses que la règle, celle-ci est à rejeter si l'on ne montre pas le pourquoi des déviations, et c'est ce qu'on n'a pas fait ; cette loi, fût-elle vraie, ne servirait pas à établir la loi logarithmique de Fechner ; mais, comme elle est fautive, celle-ci manque de base et de soutien, et avec elle tombe le principe psychologique sur lequel Fechner s'appuie pour scruter les rapports de l'âme et du corps. Delbœuf défend ici sa propre version de la loi logarithmique qui rend compte des déviations observées. Il conclut ainsi : « *la loi logarithmique s'étant confirmée pour tous les ordres de sensations auxquels l'expérience a été appliquée, on peut, jusqu'à preuve contraire, lui accorder une adhésion provisoire* » (Delbœuf, 1877, p. 260).

Les critiques de Hering n'étaient en fait dirigées que contre l'oeuvre fondamentale de Fechner (1860). En effet, le professeur de physiologie de l'Université de Prague n'avait pas encore pris connaissance des travaux psychophysiques de Delbœuf. Il semble que Hering n'a pas connu le premier écrit de Delbœuf (1873) et ne pouvait évidemment pas connaître le second (Delbœuf, 1876a) qui a paru en janvier 1876. L'objectif de l'article de Delbœuf (1877, p.241) était clair : « *je vais essayer de sauver la loi logarithmique* ». Il n'a cependant pas voulu entreprendre la défense du système de Fechner dans tous ses détails, c'est en fait sa propre conception de la loi logarithmique qu'il a voulu sauvegarder. Fechner (1877, p. 27) a très bien compris à l'époque que Delbœuf était plus un allié qu'un adversaire pour lui quand il

CORPUS, revue de philosophie

écrit : «*On pourrait croire (...) que (cet) auteur est l'un de mes adversaires les plus décidés. Néanmoins ses essais sont une confirmation très satisfaisante de la loi de Weber ; il lui reconnaît à tout le moins une valeur approximative ; il a adopté plus tard une formule qui, dans son expression, coïncide avec la mienne, mais dont la signification est différente ; enfin dans la Revue Philosophique il a pris à mon égard contre Hering en quelque sorte l'attitude d'un allié, sans abandonner toutefois ses anciennes critiques, et cela parce qu'il se sentait atteint aussi bien que moi par les arguments qui m'étaient opposés.*»

d) Fechner et Delbœuf : Les frères ennemis

Deux ans auparavant Delbœuf (1875a, 1875b) avait déjà du défendre la loi psychophysique où les obscurités de la formule de Fechner avaient alors frappé un spirituel mathématicien et philosophe français du nom de Jules Tannery (1875a). La critique anonyme de Tannery (1875a) publiée dans la *Revue Scientifique* faisait suite au premier exposé paru en France des travaux de Fechner par Théodule Ribot (1874). Ribot (1875), Delbœuf (1875a) et Wundt (1875) lui avaient alors répondu, Tannery (1875b) répliqua et Delbœuf (1875b) riposta encore, et la polémique en resta là. Lors de ce débat, Delbœuf prit en apparence la défense de la formule de Fechner mais en réalité il en faisait le sacrifice. Si le psychologue belge fit bonne contenance face à son contradicteur sur le terrain mathématique il ne résolut pas la question de fond posée par Tannery à savoir s'il ne fallait pas plutôt considérer les sensations comme des qualités plutôt que comme des quantités, auquel cas la psychophysique ne pouvait plus se baser sur des relations d'ordre mathématique (Titchener, 1905). Quelques années plus tard, Henri Bergson (1889) reprit à son compte, dans *l'Essai sur les Données Immédiates de la Conscience*, les objections de Jules Tannery (Meissner, 1962) et les poussa avec tant d'habileté dialectique, tant de finesse d'analyse que, pour la grande majorité des psychologues français, la cause parut dès lors définitivement entendue : Fechner et ses émules avaient bien perdu leur temps ; ils avaient travaillé à la solution d'un problème totalement dépourvu de sens.

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

La multiplication des attaques sur la psychophysique, et en particulier celle développée par Hering (1876), contraint Fechner (1877, 1882) à répondre à ses nombreux contradicteurs (Murray, 1990), y compris à Delbœuf. Delbœuf (1878) fit une analyse pertinente et très serrée du nouvel ouvrage de Fechner (1877). Il écrit : *«Le livre que nous avons sous les yeux se distingue par une qualité incontestable : la sincérité. Les opinions des auteurs que Fechner examine et critique sont exposées avec vérité, et leurs arguments contre sa propre doctrine sont reproduits, en général, dans toute leur force»* (Delbœuf, 1878, p.37). Si l'on regarde les réponses aux critiques de Hering données par Fechner, on constate de nombreuses similarités avec les réponses que Delbœuf a données. Cependant, en ce qui concerne l'objection la plus grave formulée par Hering contre la loi de Fechner, Delbœuf (1878, p. 45) se démarque immédiatement de l'illustre psychophysicien de Leipzig. En effet, Hering (comme Delbœuf) pense que la loi de Fechner ne découle pas, comme Fechner le croit, de celle de Weber. Cette critique porte directement le débat sur le terrain mathématique à savoir la position du point nul dans une échelle de mesure, les valeurs positives et négatives ainsi que les sensations négatives. Delbœuf (1877, p. 241) avait déjà écrit un an plus tôt : *«La loi de Fechner est insoutenable au point de vue mathématique. Elle entraîne des conséquences absurdes, et la manière dont elle est établie ne procure pas à l'esprit une idée bien nette de ce que peut être la quantité d'une sensation, ni comment par conséquent, elle peut être représentée par un nombre, etc.»* Pour Fechner, la sensation peut avoir des degrés différents d'intensité et le zéro de sensation correspond à un moment où la sensation est nulle, et au-dessous de zéro il y a place pour autant de sensations négatives qu'il y a de sensations positives au-dessus. A partir de là, une foule d'objections se présente à l'esprit. Pourquoi ne pas avoir placé le zéro de sensation au zéro d'excitation ? Qu'est-ce qu'une sensation négative ? Comment concevoir une sensation négative infinie ? Tous ces problèmes dérivent directement de la formule logarithmique adoptée par Fechner. Fechner (1877) répondra évidemment à toutes ces questions soulevées par Delbœuf et par d'autres psychophysiciens. Pourtant, si les réponses données dans l'ouvrage de Fechner (1877) sont souvent peu convaincantes

CORPUS, revue de philosophie

pour le lecteur averti, il est vrai que les diverses alternatives proposées par les critiques ne le sont pas non plus. Ce qui a fait dire à Fechner en conclusion de son ouvrage : *«De même que la tour de Babel n'a pu s'achever parce que les ouvriers qui devaient l'édifier n'étaient plus en état de se comprendre, de même le monument psychophysique que j'ai tenté d'élever pourrait bien demeurer debout parce que ceux qui veulent l'assaillir ne parviennent pas à s'entendre»* (Fechner, 1877, p. 215).

La formule de Fechner restait selon son auteur la plus plausible de toutes. Delbœuf pensait d'ailleurs la même chose de la sienne ! Fechner (1877, pp. 31 sqq.) critiquera bien les récentes conceptions de Delbœuf mais malheureusement à la lecture de l'ouvrage il semble qu'il n'ait pas saisi parfaitement le dernier système proposé par la psychologue belge en 1876 (Delbœuf, 1878, pp. 150-155). Quelques années plus tard, dans son dernier ouvrage de psychophysique Fechner (1882, pp. 300 sq.) reprendra ses critiques avec plus de virulence, accusant Delbœuf de ne pas comprendre ses écrits. L'attaque fut violente, la réplique cinglante. En effet, Delbœuf (1883b), preuves à l'appui, réfuta ces critiques et releva les contradictions de Fechner en l'accusant de ne pas se comprendre lui-même ! Delbœuf (1883b) considérait que, malgré l'agitation qui s'était créée autour de la psychophysique, le débat n'avait pas réellement progressé avec les publications plus récentes d'importants ouvrages comme ceux de Fechner (1882), F.A. Müller (1882) et G.E. Müller (1878). Jusqu'à sa mort, survenue à Bonn en 1896, il n'a pas réagi sur les développements de cette science, considérant certainement qu'il n'y avait rien de mieux à dire à ce propos. Voici les derniers mots qu'il a écrits sur ce sujet dans la préface de son ouvrage de compilation de ses articles de psychophysique (Delbœuf, 1883b, p. VII) : *«Si je propose une autre formule et si je la défends, mon but n'est pas d'amoindrir en rien le mérite de Fechner, qui est au-dessus de toute discussion ; je ne veux même pas la donner comme l'unique et définitive ; je veux simplement faire comprendre quelle doit être la physionomie de l'équation mathématique qui nous fera saisir dans son essence vraie la nature des relations qu'elle exprime.»*

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

IV - LA PLACE DE LA MÉMOIRE DANS L'OEUVRE DE DELBŒUF

Dans ses travaux dans le domaine de la psychophysique, Delbœuf était arrivé à la conclusion que l'excitation extérieure produit une impression qui laisse une trace qui ne disparaît jamais (pour la théorie de la mémoire chez Delbœuf : Nicolas, 1995a). Dans son ouvrage sur la théorie générale de la sensibilité (Delbœuf, 1876a), il avait déjà discuté du problème des conditions physiologiques de la mémoire. Il assimilait alors l'organisme à un corps élastique dont les molécules sont susceptibles, entre certaines limites, de se disposer autrement lorsqu'une impression affecte sa surface. Il écrit ainsi (Delbœuf, 1876a, p. 60) :

«Toute impression laisse une certaine trace ineffaçable, c'est-à-dire que, les molécules une fois arrangées autrement et forcées de vibrer d'une autre façon, ne se remettent plus exactement dans l'état primitif. Si j'effleure la surface d'une eau tranquille avec une plume, le liquide ne reprendra plus la forme qu'il avait auparavant ; il pourra de nouveau présenter une surface tranquille, mais des molécules auront changé de place, et un oeil suffisamment pénétrant y découvrirait certainement l'événement du passage de la plume. Des molécules animales arrangées ont donc acquis par là un degré plus ou moins faible d'aptitude à subir ce dérangement. Sans doute, si cette même activité extérieure ne vient plus agir de nouveau sur ces mêmes molécules, elles tendront à reprendre leur mouvement naturel ; mais les choses se passeront tout autrement si elles subissent à plusieurs reprises cette même action. Dans ce cas, elles perdront peu à peu la faculté de revenir à leur mouvement naturel et s'identifieront de plus en plus avec celui qui leur est imprimé, au point qu'il leur deviendra naturel à son tour et que plus tard elles obéiront à la moindre cause qui les mettra en branle».

Une question néanmoins demeure, comment se fait-il que Delbœuf se soit intéressé ultérieurement à travers une série d'articles (Delbœuf, 1879, 1880) regroupés ensuite sous forme d'ouvrage (Delbœuf, 1885) à la question de la mémoire dans ses rapports avec la question du sommeil et des rêves ? L'origine en

CORPUS, revue de philosophie

est à chercher dans l'explication d'un rêve étrange qui a particulièrement frappé Delbœuf en septembre 1862 et sur lequel nous allons nous étendre avant d'aborder sa surprenante théorie de la mémoire qui anticipait sur divers points les conceptions actuelles sur le sujet et qui constitue le prélude à ses travaux dans le domaine de l'hypnose.

a) Le rêve de l'asplenium ou le rôle de la mémoire dans les conduites oniriques

Le rêve de l'asplenium est connu des psychologues cliniciens qui ont étudié attentivement l'oeuvre de Sigmund Freud. En effet, dans son célèbre ouvrage *Die Traumdeutung* (Sur l'Interprétation des Rêves), Freud (1900) résume dans la partie introductive l'étrange rêve relaté par le psychologue belge vingt ans plus tôt (Duyckaerts, 1989, 1993). Le récit de Delbœuf montrait avec clarté l'importance de la mémoire dans les conduites oniriques. Laissons place à la description minutieuse de ce rêve tel qu'il fut rapporté par Delbœuf (1880, pp. 131-133) :

« Je ne saurais dire si c'était vers deux ou trois heures du matin, mais je me vis tout à coup au milieu de ma cours pleine de neige, et deux malheureux lézards, les habitués de la maison, comme je les qualifiais dans mon rêve, à moitié ensevelis sous un blanc manteau, gisaient engourdis à quelque distance de leur trou obstrué. Pourquoi ces petits animaux avaient-ils abandonné leur demeure ? A cette question que je m'adressai, je trouvai bientôt une réponse plausible. Un beau soleil devait avoir lui dans la matinée ; les intéressants reptiles avaient mis le nez à la fenêtre, et, attirés par la clarté du jour et la chaleur, s'étaient aventurés au dehors. Le ciel s'était ensuite obscurci tout à coup, un orage (sic) de neige avait éclaté et coupé la retraite aux deux imprudents. Je les réchauffai entre mes mains, et, dégageant leur cachette, je les replaçai à l'entrée, ayant soin auparavant de semer vers l'intérieur quelques fragments d'un ASPLENIUM RUTA MURALIS, qui croissait sur la muraille. Les lézards de mon rêve raffolaient de cette plante, je le savais, et j'eus la satisfaction de voir mes deux jolis protégés se glisser lentement dans leur habitation. Je fus distrait de mes soins par une espièglerie de mon ami V... V... Il me lança de la fenêtre de

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

sa chambre, qui donnait sur ma cour, un caillou qui faillit m'atteindre. Je grimpai lestement le long de la muraille jusque chez lui, l'enfermai dans une armoire, et redescendis aussi légèrement que j'étais monté. Quel ne fut pas alors mon étonnement de trouver mes deux commensaux tout ragaillardis et contemplant avec une mine de repus et des regards de béate bienveillance deux autres lézards qui se disputaient à belles dents les débris d'asplenium qu'ils avaient délaissés ! Jamais je n'avais connu dans ce trou d'autres lézards que ceux à qui je venais probablement de sauver la vie. Justement intrigué d'une rencontre aussi extraordinaire, je voulus m'enquérir d'où pouvaient s'être échappés les nouveaux venus, et je suivis les traces légères marquées sur la neige. Combien mon étonnement redoubla à la vue d'un cinquième lézard en route pour se joindre aux autres ! plus loin un sixième prenait la même direction. Et, jetant les yeux tout autour de moi sur la campagne - nous sommes maintenant dans la campagne - je vis qu'elle était couverte de lézards qui tous étaient attirés vers ce même centre d'attraction. Du bout de l'horizon partait une longue procession de ces reptiles, ayant l'air d'accomplir un pèlerinage ; et c'était un spectacle charmant de voir les mouvements ondulatoires de leurs queues... Quel était le motif de cette émigration ? Je revins près de l'asplenium, qui cette fois n'était plus dans ma cour, mais croissait en touffes serrées dans une clairière au centre de la forêt, et je m'aperçus qu'il répandait une odeur suave qui ne se révélait d'ailleurs à mes sens que si je froissais la plante entre les doigts. Je fis alors cette réflexion que, quoi qu'en dise Brillat-Savarin, on pouvait rêver d'odeurs...»

Voici le rêve tel que Delbœuf l'avait rédigé à la fin du mois de septembre 1862 et qu'il destinait à une revue scientifique dont on annonçait l'apparition mais qui ne fut jamais éditée. Delbœuf démontra minutieusement qu'il était facile d'en reconstruire une partie avec des réalités connues.

La première question que l'on se pose est celle relative à l'origine du rêve de l'asplenium. Pour Delbœuf, il faut la chercher dans la lecture d'un chapitre de l'ouvrage de Brillat-Savarin sur les rêves. En effet, le soir, avant de se mettre au lit, il avait lu chez cet auteur l'idée selon laquelle deux de nos sens, le goût et l'odorat, nous impressionnent très rarement pendant le sommeil.

CORPUS, revue de philosophie

Si l'on rêve par exemple d'un parterre ou d'un repas, on voit les fleurs sans en sentir le parfum et les mets sans les savourer. C'est sur cette méditation que Delbœuf s'endormit.

La deuxième question est relative aux principaux protagonistes de l'histoire : les lézards. Ceux qui connaissent la biographie de Delbœuf (Gilkinet, 1905 ; Hubaux, 1936) savent qu'il aimait beaucoup les lézards et en avait domestiqué quelques-uns, y consacrant même à la fin de sa vie quelques travaux scientifiques (par exemple, Delbœuf, 1891). De tous temps Delbœuf s'est intéressé aux allées et venues de ces animaux car il aimait deviner les motifs de leur conduite et observer leurs mouvements pour voir si ses hypothèses étaient exactes. Sa compassion à leur égard ne choquera donc personne.

Ces questions étant résolues, il en est d'autres qui ne reçurent de réponses que quelques années plus tard, comme celle relative à la plante nommée «ASPLENIUM RUTA MURALIS» qui joue un si grand rôle dans le rêve ainsi que celle relative au motif de l'émigration de ces lézards. L'asplenium ruta muraria ou rue des murailles est une petite fougère à feuilles finement découpée qui pousse sur les vieux murs et les rochers. A son réveil, notre philologue avait noté le nom avec un léger changement comme on vient de le voir. Le nom «muraria», consacré par la science, fut en effet substitué par le mot «muralis» qui est le nom latin. Il crut tout d'abord que son imagination l'avait forgé. Comme il n'était pas botaniste et qu'il ne retenait que peu de noms de plantes, il était certain qu'il ne connaissait pas ce nom là. S'étant informé, il apprit à son grand étonnement que le nom était réel. L'asplenium ruta muralis ou muraria est resté longtemps pour lui un problème insoluble. Voilà un nom de plante assez barbare qu'il ne pouvait pas avoir inventé et qui surgissait de son sommeil. Il eut la solution de l'énigme en 1877. Au mois d'Août 1860, deux jeunes mariés de ses amis avaient rapporté de la Suisse un de ces petits herbiers-albums qui se vendaient alors dans ce pays. La jeune femme le destinait à un de ses frères, alors étudiant. Il s'offrit à rendre ce cadeau plus instructif, et sous la dictée d'un botaniste de sa connaissance, il inscrivit à côté du nom de chaque plante, celui de la famille et de la classe à laquelle elle appartenait. Seize ans plus tard, se trouvant à Bruxelles chez le frère dont il vient d'être question, ses regards tombent par hasard

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

sur l'album. Il reconnut alors à l'intérieur l'asplenium de son rêve. Ainsi, ce mot étranger, sur lequel son attention s'était un instant arrêtée avait laissé une empreinte dans son cerveau, si légère fut-elle, mais suffisante pour lui permettre de reparaître un jour à la surface de sa conscience. Par là on s'explique encore pourquoi, dans son rêve, la plante se pulvérise si facilement sous ses doigts.

Peu de temps après la résolution de cette première énigme, il en vint par hasard à l'explication de la seconde, celle relative aux lézards. En novembre 1877, en feuilletant un des volumes de la revue *Tour du Monde* daté de Juillet 1861, il fut attiré par une gravure qui était la représentation exacte de la seconde partie de son rêve. Cette gravure était incluse dans un article écrit par M. Briard sur son voyage au Brésil avec tous les incidents amusants de son séjour dans cette contrée. On y voyait une forêt et une foule de lézards qui avaient l'air de se précipiter tous dans une direction déterminée. Briard raconte ainsi son aventure : *«...Tout en travaillant, je voyais des insectes, des lézards passer près de moi et se diriger tous du même côté... Tout ce mouvement ne me semblait pouvoir annoncer qu'un formidable orage (on se rappelle que dans son rêve Delbœuf parle d'un orage de neige)... et tout à coup je fus envahi des pieds à la tête par une légion de fourmis... Sur une largeur de dix mètres à peu près, et tellement serrées qu'on ne voyait pas un pouce de terrain, des myriades de fourmis voyageuses marchaient, sans s'arrêter devant aucun des obstacles..., sans se détourner d'une ligne... Sur un espace qu'on aurait pas pu parcourir en moins d'une heure, je ne voyais pas la moindre place où il fût sans péril de marcher.»* Aux fourmis de ce récit s'étaient simplement substitués les lézards de la gravure.

Cette double découverte d'actes de mémoire inconscients dans les rêves l'avait définitivement déterminé à raconter ce rêve, puis de fil en aiguille à s'occuper du sommeil. Pour Delbœuf, une impression très faible est ravivée dans le sommeil. Il s'ensuit que toute impression, même la plus insignifiante, laisse une place inaltérable, indéfiniment susceptible de reparaître un jour. Ce fait paraît être un cas particulier de la loi qui veut que rien ne se perde dans l'univers. Il fut amené par là à scruter le sens, la portée et le fondement de cette loi. Comme il le dit lui-même

CORPUS, revue de philosophie

«j'apporte un tribut à la théorie de la mémoire ; rien de plus. Cette théorie, quoi qu'on puisse en croire, n'est pas encore achevée».

b) La théorie de la mémoire selon Delbœuf : Le chaînon intermédiaire entre les recherches psychophysiques et les travaux sur l'hypnotisme

Delbœuf fut le premier psychologue à élaborer une théorie de la mémoire en tout point remarquable pour l'époque en distinguant clairement l'acte de conservation de l'acte de reproduction. Il assigna à la mémoire conservatrice son origine en montrant comment une impression se perpétue dans la substance vivante. Ses réflexions sur l'acte de reproduction le conduisit à faire une importante distinction entre les réactualisations conscientes (souvenirs) et inconscientes (réminiscences) de la mémoire. Ces considérations philosophiques ont amené Delbœuf à imaginer des conceptions sur la mémoire qui sont d'une brûlante actualité.

Pour Delbœuf, tout acte de sentiment, de pensée ou de volition, en vertu d'une loi universelle, imprime en nous une trace plus ou moins profonde, mais indélébile, généralement gravée sur une infinité de traits antérieurs, surchargée plus tard d'une autre infinité de linéaments de toute nature, mais dont l'écriture est néanmoins indéfiniment susceptible de reparaître un jour (Delbœuf, 1880, p. 151). C'est en vertu du principe de fixation de la force qu'une action quelconque produira une trace dans l'organisme. Delbœuf (1883c, p. 340) reprendra ce principe selon lequel *«tout phénomène, si passager qu'on le suppose, laisse après lui de l'irrévocable»* en le qualifiant d'universel. L'itération ainsi éprouvée modifie la constitution de l'organisme de manière à laisser une certaine aptitude à subir cette altération, si bien que, s'il est frappé une seconde fois de la même manière, il hésitera moins longtemps à répondre à l'action de la cause impressionnante. L'organisme est mis en contact par sa périphérie avec les forces qui agissent autour de lui. Ce contact entraîne ainsi un ébranlement dans la position d'une ou plusieurs molécules qui se propage vers les molécules voisines et ainsi successivement de proche en proche. Cette rupture dans

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

l'arrangement initial des molécules s'infiltrer dans les profondeurs de la substance vivante et amène en dernier ressort un nouvel état d'équilibre. L'ébranlement étant arrêté, il en résulte une modification permanente de l'organisme. Sur cette modification viendront continuellement s'en greffer d'autres. Il pourra arriver qu'en apparence une modification antérieurement reçue s'évanouisse. Mais ce sera là qu'un effet illusoire, provenant de ce que des modifications subséquentes, d'une importance plus considérable, masquent par leur présence une empreinte relativement faible. C'est ainsi que les surcharges peuvent rendre un texte manuscrit illisible sans pour autant l'effacer.

Cette hypothèse d'une mémoire dont les informations sont stockées sous forme non localisée est aujourd'hui compatible avec les résultats encourageants déjà obtenus en modélisation informatique. En effet, les simulations néo-connexionnistes réalisées récemment avec des réseaux de neurones virtuels montrent que la mémoire peut être représentée de façon distribuée dans le cerveau (Anderson & Rosenfeld, 1988). Pour Delbœuf (1880, p. 646), *«le présent est gros du passé ; il est la somme, et, pour ainsi dire, la pétrification de tout le passé (...) les facultés actuelles des êtres sont le résultat de l'accumulation de toute l'expérience du passé. L'agent de cette accumulation, c'est la mémoire ou la propriété de la matière organisée de fixer ou de s'assimiler la force jusque dans ses plus petites particules (...) sans mémoire, pas d'évolution, pas d'expérience, pas de progrès, pas de science»*. Delbœuf (1880, p. 646) ajoute aussi que *«non seulement la nature ne laisse rien se perdre, elle n'oublie rien»*. Il est étonnant de constater qu'Ebbinghaus (1880, 1885) s'est appuyé sur le même type d'hypothèse pour réaliser les premiers travaux expérimentaux sur l'étude scientifique de la mémoire humaine. Il est important de souligner qu'Hermann Ebbinghaus connaissait les écrits de Joseph Delbœuf (1876a, 1879, 1880) sur la mémoire comme en témoigne la note insérée dans le septième chapitre traitant de l'oubli (Ebbinghaus, 1885). On pourrait même se demander si l'oeuvre de Delbœuf sur la mémoire n'a pas influencé de manière décisive l'approche méthodologique d'Ebbinghaus (1880, 1885) sur ce concept (Nicolas, 1992, 1994a).

Delbœuf (1880, p. 421) a aussi clairement distingué deux formes de réactualisation de la mémoire : la première est celle de

CORPUS, revue de philosophie

la réapparition pure et simple ou de la réminiscence ; la seconde est celle de la reconnaissance ou du souvenir. Dans son rêve, le mot «asplenium» fut tout d'abord l'objet d'un acte de réminiscence ; seize ans plus tard, quand il le revit dans son herbier, il donna lieu à un acte de souvenir. Voilà clairement exprimée en termes simples une distinction aujourd'hui très en vogue en psychologie expérimentale et en neuropsychologie où l'on parle de mémoire implicite et de mémoire explicite (Graf et Schacter, 1985 ; Schacter, 1987). Contrairement à la mémoire explicite, la mémoire implicite (pour une discussion sur ce concept : Nicolas, 1994b) ne fait pas référence à une qualité mentale alliée au produit du processus de récupération : «l'expérience de souvenir» que l'on ne retrouve expérimentalement qu'avec les tâches traditionnelles de rappel, de reconnaissance et de jugement explicite. Quand Graf et Schacter (1985) écrivent que la mémoire implicite peut être facilitée «*en l'absence de souvenir conscient*», ceci veut dire que le sujet n'a pas conscience ou pris conscience que son comportement actuel est la conséquence immédiate de sa propre activité déployée précédemment et enregistrée en mémoire. Par conséquent, le terme de «*mémoire implicite*» est conceptuellement proche de celui de «*mémoire inconsciente*» (Freud et Breuer, 1895/1985) ou de «*mémoire sans prise de conscience*» (Jacoby et Witherspoon, 1982). Selon Schacter (1987), l'adoption de l'épithète «*implicite*» s'explique surtout par l'ambiguïté conceptuelle à laquelle est rattachée la notion d'inconscient. En effet, le terme «*inconscient*» est lié à un grand nombre de significations et d'implications psychologiques dont beaucoup ne s'appliquent pas au phénomène qui nous intéresse ici.

Pour Delbœuf, toute sensation présente, toute impression même d'une nature nouvelle, est nécessairement accompagnée de la réapparition d'impressions anciennes. Souvent il nous arrive de croire qu'elles se manifestent pour la première fois, et pourtant, ce ne sont que des réminiscences. Le concept de réminiscence a pendant toute une époque désigné cette notion d'inconscience dans la reviviscence des contenus mnésiques (Janet, 1928). Delbœuf (1880, pp. 422-423) parle de réminiscence à propos d'une observation rapportée par Alfred Maury (1861, p. 396) dans son fameux ouvrage sur le sommeil et les rêves.

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

L'auteur avait perdu un manuscrit et avait renoncé à publier son travail lorsqu'un jour on le prie de le reprendre. Il imagine, du moins il le croit, un nouveau début. Quelle n'est pas sa surprise de reconnaître presque mot à mot, et avec les mêmes phrases, ce qu'il croyait avoir récemment inventé. Delbœuf souligne (1880, p. 423) que chaque jour cela lui arrive. Ainsi, l'oubli n'est pas la preuve de l'effacement des traces. Par ailleurs, les réminiscences diffèrent des habitudes qui rentrent elles-aussi dans les faits de mémoire, puisque «*ce sont des renouvellements d'un savoir autrefois acquis*» (Delbœuf, 1880, p.433). La réminiscence est pour Delbœuf un objet d'attention tandis que les actes habituels tendent à passer et passent souvent inaperçus.

A la différence des réminiscences, les souvenirs impliquent la connaissance du passé, non pas du passé en général, mais de notre passé individuel. Cette connaissance possède elle-même un caractère historique pour nous puisqu'elle est considérée comme un événement de notre vie et qu'elle est reconnue consciemment comme tel, tout en étant authentifiable. Se souvenir, écrit Delbœuf (1880, p. 431), «*c'est replacer une image présente dans un autre temps et dans un autre milieu ; rien de plus, rien de moins*». Le souvenir suppose par conséquent au moins deux éléments : d'une part, l'évocation de notre mémoire individuelle et, d'autre part, la reconnaissance consciente des états mentaux ainsi évoqués. Cependant, cette reconnaissance, comme le note Delbœuf, est attachée à un jugement de la part du sujet. Près d'un siècle plus tard Piaget (1970, p. 171) écrivait que le souvenir «*comporte toujours l'intervention d'un jugement, mais de type spécial parce que concernant le passé : la reconnaissance, par exemple, consiste à décider entre deux possibilités de 'déjà vu' (ou entendu, etc.) ou de non-encore-perçu (etc.). La reconstruction et l'évocation soulèvent également les questions de vérité et de fausseté sur ce qui s'est passé antérieurement. Bref, le souvenir est un cas particulier de connaissance, qui est la connaissance du passé, et comme telle rentre dans l'ensemble des mécanismes cognitifs interdépendants que l'on peut qualifier globalement d'intelligence*». Puisque l'acte de souvenance implique la mise en oeuvre d'un jugement (Delbœuf, 1880, p. 430), il appartient nettement à la sphère intellectuelle. Le souvenir devient dès lors une aptitude à attribuer à notre passé individuel nos états mentaux (Jacoby,

CORPUS, revue de philosophie

Kelley et Dywan, 1989). Cette aptitude peut d'ailleurs, selon les circonstances, ne pas se mettre en oeuvre ou être perdue comme dans la réminiscence et le plagiat inconscient.

V - CONCLUSION : DE LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE À L'ÉTUDE DES QUESTIONS HYPNOTIQUES

Les analyses de Delbœuf sur la mémoire allaient indirectement lui fournir un nouveau terrain où son objectivité scientifique allait pouvoir s'exercer. En effet, il existait des conditions psychologiques où des expériences semblaient s'oublier irrémédiablement. Il apparaissait que les sujets soumis au sommeil somnambulique ne pouvaient pas récupérer les événements vécus sous hypnose. Ce fait d'amnésie totale semblait aller à l'encontre de la loi selon laquelle rien ne se perd dans la nature (Duyckaerts, 1992). C'est sa théorie de la mémoire qui lui inspira donc ses premières expérimentations en hypnotisme. Intéressé par la question de l'hypnotisme depuis son entrée à l'Université en 1850, il commença ses travaux sur le sujet à partir de Noël 1885 (Delbœuf, 1890) et entra dans le débat entre l'école de Nancy et l'école de la Salpêtrière. Se ralliant tout d'abord aux affirmations des tenants de la première, il se sépara de l'école de Nancy sur la question capitale de la mémoire chez les hypnotisés (Delbœuf, 1886). Pour Delbœuf (1886, p. 471), *«le rêve hypnotique est de même nature que le rêve ordinaire et il est soumis aux mêmes lois»*. La différence entre l'état normal et l'état hypnotique est, du moins à cet égard, du même ordre que la différence entre la veille et le sommeil. Les rêves hypnotiques se prêtent ainsi au rappel dans les mêmes conditions que les rêves ordinaires. Il souligne (Delbœuf, 1886, p.471) que *«si l'on a cru pendant longtemps que ce qui les caractérisait était de ne pas donner prise au souvenir, c'est qu'on n'avait pas porté son attention sur les conditions qui ravivent le souvenir des autres, lorsque les conditions sont les mêmes, les premiers comme les seconds sont susceptibles de rappels»*. Ainsi, l'oubli n'est pas une caractéristique de l'état somnambulique. Des recherches expérimentales plus récentes ont montré que les souvenirs peuvent être retrouvés

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

grâce à l'utilisation de signaux préarrangés de façon à lever l'amnésie au réveil ou grâce à l'utilisation d'indices de rappel appropriés (Kihlstrom, 1987). Magnétiseurs et magnétisés, partant de l'idée préconçue que la mémoire est abolie, s'ingénient inconsciemment à l'abolir de sorte que l'amnésie se produit au réveil. Dans une série d'expériences, Delbœuf (1886) montra avec ingéniosité que les souvenirs hypnotiques peuvent effectivement se retrouver au réveil. Là où il n'y a pas de souvenir, il ne faut pas penser qu'il n'y a pas eu de rêve ou d'expériences vécues mais plutôt que n'ont pas été réalisées les conditions objectives de leur rappel. L'oubli et l'amnésie ne constituent pas ainsi la preuve de l'effacement des traces mnésiques.

L'oeuvre expérimentale de Delbœuf est ainsi pleine d'originalité et constitue réellement un prélude à ses travaux dans le domaine de l'hypnose. Heureusement ses travaux expérimentaux et théoriques dans les domaines de la perception et de la mémoire sont à nouveau au goût du jour, on les redécouvre en France et ils commencent aujourd'hui à être appréciés à l'étranger à la faveur du centenaire de sa disparition. La place de Delbœuf dans l'histoire de la psychologie devra être estimée dans l'avenir à sa juste valeur, une belle tâche en perspective pour les futurs historiens.

Serge NICOLAS
Université René Descartes et EPHE
Laboratoire de Psychologie Expérimentale
URA CNRS 316
28, rue Serpente, 75006
Paris, France

CORPUS, revue de philosophie

REFERENCES

- Anderson, J.A., & Rosenfeld, E. (1988). *Neurocomputing : Foundations of research*. Cambridge : MIT Press.
- Bergson, H. (1889). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : Baillière.
- Boring, E.G. (1957). *A history of Experimental Psychology*. New York : Appleton-Century-Crofts.
- Brentano, F. (1892). Über ein optisches Paradoxon. *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 3, 349-358.
- Carter, D.J., Pollack, R.H. (1968). The great illusion controversy : A glimpse. *Perceptual and Motor Skills*, 27, 705-706.
- Darwin, Ch. (1873). *De l'origine des espèces* (Traduit par J.J. Moulinié d'après la sixième éd. anglaise de 1872). Paris : Reinwald.
- Delbœuf, J. (1865a). Note sur certaines illusions d'optique ; essai d'une théorie psychophysique de la manière dont l'oeil apprécie les distances et les angles. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, lettres et Beaux-arts de Belgique*, 19, 2d serie, 195-216.
- Delbœuf, J. (1865b). Seconde note sur de nouvelles illusions d'optique : Essai d'une théorie psychophysique de la manière dont l'oeil apprécie les grandeurs. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, lettres et Beaux-arts de Belgique*, 20, 2d serie, 70-97.
- Delbœuf, J. (1873). *Étude psychophysique : Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue*. Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie Royale des Sciences, des Lettres, et des Beaux-Arts de Belgique, vol. 23. Bruxelles : Hayez.
- Delbœuf, J. (1875a). La mesure des sensations (I) : Réponses à propos du logarithme des sensations. *Revue Scientifique*, 8, 1014-1017.

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

- Delbœuf, J. (1875b). La mesure des sensations (II) : Réponses à propos du logarithme des sensations. *Revue Scientifique*, 8, 1089-1090.
- Delbœuf, J. (1875c). Analyse du mémoire : Théorie générale de la sensibilité. *Revue Scientifique*, 9, 97-107.
- Delbœuf, J. (1876a). *Théorie générale de la sensibilité*. Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie Royale des Sciences, des Lettres, et des Beaux-Arts de Belgique, vol. 26. Bruxelles : Hayez.
- Delbœuf, J. (1876b). *La psychologie comme science naturelle : Son présent et son avenir*. Paris : Baillièrè.
- Delbœuf, J. (1877). La loi psycho-physique : Hering contre Fechner. *Revue Philosophique*, 3, 225-263.
- Delbœuf, J. (1878). La loi psychophysique et le nouveau livre de Fechner. *Revue Philosophique*, 5, 34-63 ; 127-157.
- Delbœuf, J. (1879). Le sommeil et les rêves (I) : Aperçu critique de quelques ouvrages récents. *Revue Philosophique*, 8, 329-356.
- Delbœuf, J. (1879). Le sommeil et les rêves (II) : Leurs rapports avec la théorie de la certitude. *Revue Philosophique*, 8, 494-520.
- Delbœuf, J. (1880). Le sommeil et les rêves : Leur rapport avec les théories de la mémoire. *Revue Philosophique*, 9, 130-169 ; 413-437 ; 632-647.
- Delbœuf, J. (1883a). *Éléments de psychophysique générale et spéciale*. Paris : Baillièrè.
- Delbœuf, J. (1883b). *Examen critique de la loi psychophysique : Sa base et sa signification*. Paris : Baillièrè.
- Delbœuf, J. (1883c). La matière brute et la matière vivante. *Revue Philosophique*, 16, 337-362.
- Delbœuf, J. (1884). La matière brute et la matière vivante (II) : L'origine de la vie et de la mort. *Revue Philosophique*, 18, 241-263.

CORPUS, revue de philosophie

- Delbœuf, J. (1885). *Le sommeil et les rêves, considérés principalement dans leur rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire : Le principe de fixation de la force*. Paris : Félix Alcan. (Nouvelle édition, J. Delbœuf (1993). *Le sommeil et les rêves et autres textes*. Paris : Corpus, Fayard).
- Delbœuf, J. (1886). La mémoire chez les hypnotisés. *Revue Philosophique*, 21, 441-472.
- Delbœuf, J. (1890). *Le magnétisme animal. A propos d'une visite à l'école de Nancy*. Paris : Alcan.
- Delbœuf, J. (1891). La psychologie des lézards. *Revue Scientifique*, 47-48, 210-212 et 437-439.
- Delbœuf, J. (1892). Sur une nouvelle illusion d'optique. *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, 24 (3d serie), 545-558. (republié dans la *Revue Scientifique*, 1893, 51, 237-241).
- Dumont, L. (1876). M. Delbœuf et la théorie de la sensibilité. *Revue Philosophique*, 2, 452-485.
- Duyckaerts, F. (1989). Sigmund Freud : Lecteur de Joseph Delbœuf. *Frénésie : Histoire de la Psychiatrie et de la Psychanalyse*, 2, 71-88.
- Duyckaerts, F. (1992). *Joseph Delbœuf : Philosophe et hypnotiseur*. Paris : Les Empêcheurs de Penser en Rond.
- Duyckaerts, F. (1993). Les références de Freud à Delbœuf. *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, 6, 231-250.
- Ebbinghaus, H. (1880/1983). *Urmanuskript Über das Gedächtnis*. Passavia-Universitätsverlag : Passau.
- Ebbinghaus, H. (1885). *Über das Gedächtnis : Untersuchungen zur experimentellen Psychologie*. Leipzig : Duncker & Humblot.
- Fechner, G.T. (1860). *Elemente der Psychophysik* (2 vol.). Leipzig : Breitkopf & Härtel.

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

- Fechner, G.T. (1877). *In Sachen der Psychophysik*. Leipzig : Breitkopf & Härtel.
- Fechner, G.T. (1882). *Revision der Hauptpunkte der Psychophysik*. Leipzig : Breitkopf & Härtel.
- Freud, S. (1900). *Die Traumdeutung*. Leipzig : Franz Deuticke. (trad. franç. par I. Meyerson révisée par D. Berger (1967). *L'interprétation des rêves*. Paris : Presses Universitaires de France).
- Freud, S., & Breuer, (1895). *Studien über Hysterie*. (trad. franç. *Etudes sur l'hystérie* (1985), Paris : Presses Universitaires de France).
- Gilkinet, A. (1905). Notice sur Joseph Delbœuf. *Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 71, 47-147.
- Graf, P., & Schacter, D.L. (1985). Implicit and explicit memory for new associations in normal and amnesic subjects. *Journal of Experimental Psychology : Learning, Memory and Cognition*, 11, 501-518.
- Helmholtz, H. Von (1866). *Handbuch der physiologischen Optik* (Vol. III). Leipzig : Voss. (Trad. franç. É. Javal & N.Th. Klein ; *Optique physiologique* (1867). Paris : Masson).
- Hering, E. (1861). *Beiträge zur Physiologie* (Vol. 1). Leipzig : Engelmann.
- Hering, E. (1870). Über das Gedächtnis als eine allgemeine Funktion der organisierten Materie. *Almanach. Oesterreichische Akademie der Wissenschaften*, 20, 253-278.
- Hering, E. (1876). Zur Lehre von der Beziehungen zwischen Leib und Seele : I. Über Fechner's psychophysisches Gesetz. *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Mathematisch natur wissenschaft liche Classe*, 72, 310-348.
- Hubaux, J. (1936). Joseph Delbœuf. In *Liber Memorialis : L'université de Liège de 1867 à 1935* (T. 1) (pp. 224-

CORPUS, revue de philosophie

238). Liège : Faculté de Philosophie et Lettres et Faculté de Droit.

- Ikeda, H., & Obonai, T. (1955). The contrast-confluence illusion of concentric circles and the figural after-effect. *Japanese Journal of Psychology*, 2, 17-23.
- Jacoby, L.L., Kelley, C.M., & Dywan, J. (1989). Memory attributions. In H.L. Roediger & F.I.M. Craik (Eds.), *Varieties of memory and consciousness : Essays in honor of Endel Tulving* (pp. 391-422). Hillsdale, New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates.
- Jacoby, L.L., & Witherspoon, D. (1982). Remembering without awareness. *Canadian Journal of Psychology*, 36, 300-324.
- Janet, P. (1928). *L'évolution de la mémoire et la notion de temps*. Paris : Chahine.
- Johannsen, D.E. (1971). Early history of perceptual illusions. *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 7, 127-140.
- Kihlstrom, J.F. (1987). The cognitive unconscious. *Science*, 237, 1445-1452.
- Kundt, A. (1863). Untersuchungen über Augenmass und optische Täuschungen. *Poggendorffs Annalen der Physik und Chemie*, 120, 118-158.
- Liégeois, J. (1896-1897). Une vie de savant : Delbœuf. *Revue de l'Hypnotisme*, 11, 161-172 et 197-206.
- Maury, A. (1861). *Le sommeil et les rêves*. Paris : Didier.
- Meissner, W.W. (1962). The problem of psychophysics : Bergson's critique. *Journal of General Psychology*, 66, 301-309.
- Müller, F.A. (1882). *Das Axiom der Psychophysik und die psychologische Bedeutung der Weber'schen Versuche, eine Untersuchung auf Kantischer Grundlage*. Marburg.
- Müller, G.E. (1878). *Zur Grundlegung der Psychophysik. Kritische Beiträge*. Berlin : Grieben.

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

- Müller-Lyer, F. C. (1889). Optische Urteilstäuschungen. *Dubois-Reymonds Archiv für Anatomie und Physiologie*, supplement volume, 263-270.
- Murray, D.J. (1990). Fechner's later psychophysics. *Canadian Psychology*, 31, 54-60.
- Murray, D.J. (1993). A perspective for viewing the history of psychophysics. *Behavioral and Brain Sciences*, 16, 115-186.
- Nicolas, S. (1992). Hermann Ebbinghaus et l'étude expérimentale de la mémoire humaine. *Année Psychologique*, 92, 527-544.
- Nicolas, S. (1994a). Hermann Ebbinghaus (1850-1909). *Swiss Journal of Psychology*, 53, 5-12.
- Nicolas, S. (1994b). Réflexions autour du concept de mémoire implicite. *Année Psychologique*, 94, 63-80.
- Nicolas, S. (1995a). On the concept of memory in the works of Joseph Delbœuf (1831-1896). *Psychologica Belgica*, 35, 45-60.
- Nicolas, S. (1995b). Joseph Delbœuf on visual illusions : A historical sketch. *American Journal of Psychology*, 108, 563-574.
- Nicolas, S., & Murray, D. (1997). The psychophysics of J.R.L. Delbœuf (1831-1896). *Perception*, sous presse.
- Oppel, J.J. (1854). Über geometrisch-optische Täuschungen. *Jahresbericht des Physikalischen Vereins zu Frankfurt am Main*, 37-47.
- Oppel, J.J. (1856). Nachlese zu den «geometrisch-optischen Täuschungen». *Jahresbericht des Physikalischen Vereins zu Frankfurt an Main*, 47-55.
- Oppel, J.J. (1860). Über geometrisch-optische Täuschungen. *Jahresbericht des Physikalischen Vereins zu Frankfurt an Main*, 26-37.
- Oyama, T. (1960). Japanese studies on the so-called geometrical-optical illusions. *Psychologia*, 3, 7-20.

CORPUS, revue de philosophie

- Piaget, J. (1970). Mémoire et Intelligence. In D. Bovet, A. Fessard, C. Florès, N.H. Frijda, B. Inhelder, B. Milner & J. Piaget, *La Mémoire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Piaget, J., Lambercier, M., Boesch, E., & Albertini, B.V. (1942). Recherches sur le développement des perceptions (I) : Introduction à l'étude des perceptions chez l'enfant et analyse d'une illusion relative à la perception visuelle des cercles concentriques (Delbœuf). *Archives de Psychologie*, 29, 1-107.
- Plateau, J. (1865). Rapport : Note sur certaines illusions d'optique par M. Delbœuf. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-arts de Belgique*, 19, 2d serie, 154-155.
- Plateau, J. (1865). Rapport : Note sur certaines illusions d'optique par M. Delbœuf. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique*, 19, 2d serie, 154-155.
- Plateau, J. (1872a). Sur la mesure des sensations physiques, et sur la loi qui lie l'intensité de ces sensations à l'intensité de la cause excitante. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique*, 33, 2d serie, 376-388.
- Plateau, J. (1872b). Un mot de M. J. Plateau au sujet du Mémoire présenté par M. Delbœuf. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique*, 34, 2d serie, 141-142.
- Plateau, J. (1872c). Rapport : 'Etude Psychophysique' de M. Delbœuf. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique*, 34, 2d serie, 250-262.
- Ribot, Th. (1874). La psychologie physiologique en Allemagne : La mesure des sensations. *Revue Scientifique*, 7, 553-563.
- Ribot, Th. (1875). Réponse à propos du logarithme des sensations. *Revue Scientifique*, 8, 877-878.

Delbœuf et la psychologie comme science naturelle

- Ribot, Th. (1879). *La psychologie allemande contemporaine*. Paris : Baillière.
- Ribot, Th. (1880). La mémoire comme fait biologique. *Revue Philosophique*, 9, 516-547.
- Robinson, J.O. (1972). *The psychology of visual illusion*. London : Hutchinson.
- Schacter, D.L. (1987). Implicit memory : History and current status. *Journal of Experimental Psychology : Learning, Memory and Cognition*, 13, 501-518.
- Schwann, Th. (1872c). Rapport : 'Etude Psychophysique' de M. Delbœuf. *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Belgique*, 34, 2d serie, 262-263.
- Spencer, H. (1871). *Premiers principes* (Traduit par E. Cazelle d'après la seconde édition anglaise datée de 1868). Paris : Baillière.
- Tannery, J. (1875a). A propos du logarithme des sensations (I). *Revue Scientifique*, 8, 876-877.
- Tannery, J. (1875b). A propos du logarithme des sensations (II). *Revue Scientifique*, 8, 1018-1020.
- Titchener, E.B. (1905). *Experimental psychology : A manual of laboratory practice*. New York : Macmillan.
- Volkman, A.W. (1863). *Physiologische Untersuchungen im Gebiet der Optik*. Leipzig : Breitkopf Härtel.
- Weber, E.H. (1834). *De pulsu, resorptione, auditu et tactu*. Leipzig : Koehler.
- Weber, E.H. (1846). Der Tastsinn und das Gemeingefühl. In R. Wagner (Ed.), *Handwörterbuch der Physiologie* (Vol. 3, part 2) (481-588).
- Wundt, W. (1863). *Vorlesungen über die Menschen und Thierseele* (2 vol.). Leipzig : Voss.
- Wundt, W. (1875). La mesure des sensations : Réponses à propos du logarithme des sensations. *Revue Scientifique*, 8, 1017-1018.

CORPUS, revue de philosophie

- Wundt, W. (1880). *Grundzüge der physiologischen Psychologie*. Leipzig : Engelmann.
- Zöllner, F. (1860). Über eine neue Art von Pseudoskopie und ihre Beziehungen zu den von Plateau und Opper beschriebenen Bewegungsphänomenen. *Poggendorffs Annalen der Physik und Chemie*, 110, 500-523.
- Zusne, L. (1968). Optical illusions : Output of publications. *Perceptual and Motor Skills*, 27, 175-177.

Serge NICOLAS

HYPNOSE, MÉDECINE ET DROIT : LA CORRESPONDANCE ENTRE JOSEPH DELBOEUF ET GEORGE CROOM ROBERTSON

A la fin du XIX^{ème} siècle, psychiatrie et psychologie commencèrent à prendre l'aspect sous lequel on les connaît aujourd'hui. Ne furent pas seulement, à l'époque, déterminés ses centres d'intérêt fondamentaux, mais encore ses formes institutionnelles de diffusion, de répliation et de légitimation. Ceci est particulièrement vrai de la psychothérapie moderne, émergeant de la pratique de l'hypnotisme et de la suggestion.

En 1872, le psychiatre anglais Hack Tuke proclama l'avènement d'une nouvelle science de la psychothérapie, sous laquelle il rangea ce qui se faisait jusque là appeler du nom de magnétisme animal¹. Il défendait l'idée que les médecins avaient depuis longtemps connu le pouvoir curatif de l'imagination, mais qu'on pouvait désormais en rendre compte rationnellement. D'une manière décisive, ceci distinguerait les praticiens de cette nouvelle science des charlatans — ceci désignant non ceux qui n'arrivaient à aucune guérison réelle, mais ceux qui guérissaient sans que le procédé même par lequel ils guérissaient leur fût connu. Le projet d'une psychothérapie scientifique enveloppait en son sein le but de décanter les vrais médecins des charlatans, au moyen de l'établissement d'une compréhension rationnelle, et par suite, quasi juridique, de la relation médecin - malade. Il devint rapidement manifeste que pour beaucoup, développer de telles théories n'était pas suffisant : ils tentèrent de produire la règle universelle de leurs théories, en imposant littéralement de force l'homogénéisation des procédures et l'accord de tous.

¹ Daniel Hack Tuke, *Illustrations of the Influence of the Mind upon the Body in Health and Disease designed to elucidate the Action of the Imagination*, J. & A. Churchill, Londres, 1872.

CORPUS, revue de philosophie

Si ce projet mena, comme Jacqueline Carroy l'a si justement caractérisé, à «l'invention de sujets»², dans le même temps, il donna son point de départ à l'essor d'une nouvelle espèce de législateurs en forme de psychothérapeutes. Ce mouvement de fond saute aux yeux lors des premiers congrès de psychologie et d'hypnotisme. Parmi ceux qui prirent part à ces développements, et cependant furent capable au même moment de voir les implications profondément dangereuses du dispositif ou de la machine à influencer que l'on était en train de mettre en place, Joseph Delboeuf occupe une position exceptionnelle. Bien sûr, on peut lire beaucoup de ses polémiques contre le monopole médical sur l'hypnose, comme une critique anticipée de la structure formelle que devaient développer ultérieurement la psychothérapie et la psychanalyse, ainsi que des machinations grâce auxquelles elle parvint à son état final. D'où une pertinence qui ne se dément pas aujourd'hui, en une ère de croissante législation et de légitimation de la psychothérapie par les pouvoirs publics.

Georges Croom Robertson (1842-1892) fut le fondateur et premier rédacteur en chef de *Mind: A Quaterly Review of Psychology and Philosophy*. Depuis 1866, il tenait la chaire de philosophie de l'esprit (*mental philosophy*) et de logique au University College de Londres. Dans sa préface au premier volume, il mettait en avant une des missions de *Mind* dans les termes suivants :

«Maintenant, quand bien même y aurait-il un journal pour se proposer de fournir le relevé de toutes les avancées en psychologie, et prodiguer ses encouragements à toutes les recherches spéciales par sa promptitude à les publier, il y a peu de chance que l'incertitude planant sur le sujet puisse être conjurée. Soit la psychologie, avec le temps, rejoindrait avec l'approbation universelle la compagnie des sciences, soit le vide des ses prétentions serait révélé sans fard. On ne vise, en fait, rien d'autre, avec la publication de Mind, qu'à parvenir à

² Jacqueline Carroy, *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, PUF, Paris, 1991.

Hypnose, médecine et droit

trancher la question de savoir si la psychologie a un statut scientifique»³.

En outre, il avançait qu'une des tâches de *Mind*, était de garder les lecteurs anglais continuellement au courant des travaux en philosophie et en psychologie en cours dans d'autres pays. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant qu'on ait fait très attention aux oeuvres de Delboeuf. On ne sait quand Croom Robertson se mit en rapport avec lui ; cependant, dès ses premiers numéros, *Mind* portait des examens favorables de son travail. Ces comptes rendus anonymes étaient selon toutes probabilités de la main de Croom Robertson lui-même. Ils constituent une importante source pour l'étude de la réception de l'oeuvre de Delboeuf⁴. *Mind* portait également des compte rendus de travaux français sur l'hypnotisme, et fut l'une des voies de pénétrations par lesquelles la connaissance de ces recherches s'introduisit dans les pays de langue anglaise (l'autre étant la recherche parapsychique). Il est évident que l'estime dans laquelle on tenait les travaux antérieurs de Delboeuf sur la philosophie et la psychologie apportait une certaine autorité à ses écrits sur l'hypnotisme.

En 1889, peu après le congrès international pour la psychologie physiologique, et le congrès international pour l'hypnotisme expérimental et thérapeutique⁵, Delboeuf écrivit

³ George Croom Robertson, «Prefatory words», *Mind*, vol. 1, n°1, p.3, 1876.

⁴ Compte rendu de la *Théorie générale de la sensibilité* (1876), *Mind*, vol. 1, n°2, p.296, 1876 ; compte rendu de *La Psychologie comme science naturelle, son présent et son avenir* (1876), *Mind*, vol. 1, n°3, pp.436-437, 1876 ; compte rendu de la *Logique algorithmique* (1877), *Mind*, vol. 2, n°6, p.277, 1877 ; compte rendu des *Eléments de psychophysique générale et spéciale* (1883), *Mind*, vol. 8, n°32, p.620, 1883 ; compte rendu de l'Examen critique de la loi psychophysique, sa base et sa signification (1883), *Mind*, vol. 9, n°33, p.154, 1884 ; compte rendu du *Sommeil et des rêves* (1885), *Mind*, vol. 10, n°39, pp.472-473, 1885 ; compte rendu d'*Une visite à la Salpêtrière*, extrait de la *Revue de Belgique* (1886), *Mind*, vol. 12, n°46, p.304, 1887 ; compte rendu de *L'Hypnotisme et la liberté des représentations publiques*, *Mind*, vol. 13, n°52, p.617, 1888.

⁵ Sur ces événements, voir Henri F. Ellenberger, *The Discovery of the Unconscious*, Basic Books, New York, 1970, pp.759-761.

CORPUS, revue de philosophie

deux lettres à Croom Robertson⁶, qui sont de lumineux comptes rendus de première main sur les disputes qui s'élevèrent, principalement entre Delboeuf et Paul-Louis Ladame, un psychiatre de Genève. A la séance d'ouverture du congrès, Ladame s'en prit à Delboeuf, et proposa une motion selon laquelle les démonstrations publiques d'hypnotisme devraient être interdites par les autorités administratives, et une autre, selon laquelle la pratique de l'hypnose devrait être soumise aux lois et règlements qui régissaient la pratique de la médecine⁷. Ces résolutions furent acceptées par l'assemblée. Les lettres de Delboeuf complètent le récit qu'il donna des délibérations dans *Magnétiseurs et médecins*⁸. Elles sont reproduites ci-dessous (les lettres de Croom Robertson à Delboeuf n'ont toutefois pas été pour le moment mises au jour).

La correspondance s'ouvre sur les remerciements de Delboeuf à Croom Robertson pour un compte rendu de son travail ; selon toute apparence, il s'agissait du compte rendu par Croom Robertson de son *Magnétisme animal*, qui était paru en juillet 1889, et qui est reproduit à la suite (sauf mention contraire, les notes sont de mon cru).

Le Pr. Delboeuf sur l'hypnotisme et l'école de Nancy⁹

Sous un titre qui paraît plutôt archaïque pour sa doctrine¹⁰, le Pr Delboeuf vient d'ajouter un nouvel élément à sa remarquable série d'études sur l'hypnotisme (voir *Mind*, vol. 12,

⁶ Documents Croom Robertson, Archives du University College de Londres.

⁷ Pour une analyse de ce débat, voir François Duyckaerts, «Delboeuf - Ladame : un conflit paradigmatique !», *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, n°3, 1990, pp.25-37. Pour un contexte plus large, voir Jean-Roche Laurence et Campbell Perry, *Hypnosis, Will and Memory*, Guilford Press, New York, 1988, particulièrement le chapitre 9.

⁸ Joseph Delboeuf, *Magnétiseurs et médecins*, Alcan, Paris, 1890.

⁹ *Mind*, vol. 14, n°55, juillet 1889, pp. 470-471.

¹⁰ NOTE DE CROOM ROBERTSON. *Le Magnétisme animal : A propos d'une visite à l'Ecole de Nancy*. Par J. Delboeuf, professeur à l'université de Liège, F. Alcan, Paris, 1889, 128 pages.

Hypnose, médecine et droit

p.304, vol. 13, p.148, p.617)¹¹. Il est impossible d'avancer au même rythme que le flot de publications qui nous déverse en ce moment la presse du continent, mais, là où tant de choses n'ont aucune valeur particulière, il est d'autant plus important d'attirer l'attention sur le travail d'un seul qui, non seulement n'a pas un succès banal comme praticien, mais apporte à l'interprétation de ses résultats des compétences scientifiques exercées, et ce qui importe surtout, les connaissances spéciales d'un psychologue expert. Sa présente étude, comme il apparaît dans le sous-titre, est le pendant d'une précédente dans laquelle il relatait les impressions que lui avait fait une visite à la Salpêtrière, à Paris. De plus en plus, il en est venu à considérer que, dans le conflit entre l'école de Charcot d'un côté, et l'école de Nancy de l'autre, la vérité, telle qu'elle s'est montrée à lui au cours des recherches qu'il a personnellement entreprises, se tient du côté de la seconde. Une visite rendue à Nancy l'an passé, l'a mis en relations étroites avec les principales personnes qui y travaillent, et il saisit maintenant l'occasion, à partir de ce qu'il a vu de leurs procédés, de mettre en avant, avec une force accrue ou des développements nouveaux, les principales conclusions touchant l'hypnotisme, auxquelles lui-même, depuis longtemps, a été conduit. Le portait croqué de MM. Liébault, Bernheim, Liégeois, est très brillant et riche d'intérêt, ainsi que la présentation du travail thérapeutique maintenu à Nancy sans discontinuer, depuis que M. Liébault lui a donné sa première impulsion, il y a bien des années. Pour ce qui regarde leurs élaborations théoriques, il est dans l'ensemble marqué par une grande sobriété, bien que chez le père de l'école, une certaine fibre mystique soit plutôt évidente. Leurs principales thèses — (1) que la transe hypnotique ne doit pas être décrite comme un état maladif ; (2) que les phénomènes qui s'y passent sont dus à la suggestion, ou, en d'autres termes, ont une origine purement psychologique — ont le plus grand crédit parce qu'elles reposent

¹¹ C'étaient les comptes rendus d'*Une visite à la Salpêtrière*, et de *L'Hypnotisme et la liberté des représentations publiques*, cités plus haut, avec un compte rendu de T. Whittaker de *De l'origine des effets curatifs de l'hypnose* (1887), intitulé : «Prof. Delboeuf on the curative effects of hypnotism», *Mind*, vol. 13, n°49, 1888.

CORPUS, revue de philosophie

sur une expérience tellement plus prolongée et multiforme que quoi que ce soit dont on puisse se targuer à Paris.

Les points suivants sont les thèses cardinales que le Pr Delboeuf cherche à établir pour son compte. (1) Tous (ou presque tous) les phénomènes de la Salpêtrière peuvent être obtenus avec des «sujets» non-hystériques, et, lorsqu'ils sont plus soigneusement contrôlés et observés qu'à Paris, sont considérés comme dus à la suggestion, et non à aucun agent physique. (2) C'est une erreur (de l'école de Nancy) de supposer qu'il ne subsiste aucune mémoire au réveil de ce qui s'est passé durant la transe ; en réalité, il en est comme avec les rêves, dont on garde quelquefois le souvenir et qui, même quand ils sont d'abord oubliés, peuvent être rappelés à la mémoire par des suggestions adéquates. (3) Le sommeil hypnotique ne diffère pas du sommeil normal, sauf au cas où un des sens au moins reste complètement ouvert à une certaine classe d'impressions (par ex. la voix de l'hypnotiseur). (4) Tous nous passons, chaque jour, entre veille et sommeil, à travers un état de «suggestibilité» maximale, et l'art de l'hypnose consiste à susciter cet état en d'autres périodes, et spécialement, à le prolonger et à le maintenir ; des chocs intenses reçus (c'est ce qui leur arrive le plus souvent) au moment de se réveiller ou de s'endormir sont, en conséquence, susceptibles de réduction ou d'oblitération par la contre-suggestion dans l'état hypnotique artificiellement induit. (5) En ce qui concerne les possibilités criminelles de l'hypnotisme (sur lesquelles ont insisté depuis peu non seulement des gens qui n'y entendaient rien, mais aussi une autorité comme M. Liégeois), bien qu'il y ait un danger réel qu'un «sujet» puisse être conduit à souffrir un dommage, toutes les données établies convergent sur l'impossibilité d'amener quelqu'un à commettre quelque chose de mal, dans l'état de transe — ou du moins un tel mal que le «sujet» ne rêve jamais de le commettre. ce ne sont là qu'une sélection ses points d'intérêt dans la dernière étude du Pr Delboeuf. On notera dans quelle relation de proximité il s'efforce d'amener l'hypnotisme et le sommeil naturel : tout ce que l'auteur du *Sommeil et des rêves* (*Mind*, vol. 12, p.115) a de pressant à faire valoir sous ce chapitre mérite une considération spéciale. Quant au point (5) noté plus haut, l'expérience commune semble à grand-peine s'y accorder ; mais il sera prudent d'attendre, jusqu'à

Hypnose, médecine et droit

ce que le Pr Delboeuf expose plus au long son argumentaire, comme il en donne l'espérance.

CORPUS, revue de philosophie

Editeur (George Croom Robertson).

Deux lettres de Delboeuf à George Croom Robertson¹².

Ramet (Val St. Lambert) 18 août 1889

Cher monsieur,

Je n'ai pas encore eu le temps, de vous remercier ni de votre excellent article sur mon livre si parfaitement résumé, ni de votre offre dont il est probable que je profiterai, notamment pour les questions de magnétisme. Je reviens de Paris où j'ai passé une

¹² NOTE DE J. CARROY. En ce qui concerne la transcription, l'orthographe et la ponctuation des lettres de Delboeuf ont été modifiées lorsqu'il s'agissait d'une négligence aisément repérable. En effet les deux textes donnent l'impression d'avoir été écrits, pour reprendre Delboeuf lui-même, «à bâtons rompus» et «en toute hâte». Ainsi l'orthographe de quelques mots est défectueuse. Celle des patronymes diffère parfois de celle qu'on peut lire dans les *Bulletins de la Société de psychologie physiologique* où sont consignés les noms de personnes inscrites au Congrès de psychologie physiologique (il est vrai que dans ces mêmes *Bulletins*, «Freud» est orthographié «Freund» !). La ponctuation est parfois hâtive, certains noms sont abrégés. Ont été signalés par des points d'interrogation les mots dont la lecture est incertaine, et par des points de suspension ce qui n'a pu être déchiffré.

Des passages ont été soulignés dans le manuscrit par Caroline Delboeuf ou par Joseph Delboeuf. Ce dernier l'a fait soit pour mettre en exergue un chiffre ou une expression, soit pour indiquer le titre d'une publication, comme dans le jeu de mot final de la lettre du 12 avril 1890, où *La mort* renvoie à un article en cours de rédaction et qui sera publié l'année suivante, en 1891, sous le titre «Pourquoi mourons-nous ?» dans le tome 31 de la *Revue philosophique*. Parfois aussi Delboeuf ne souligne pas, et même abrège les titres : ainsi écrit-il par exemple «*Revue de l'hypn.*» pour «*Revue de l'hypnotisme*», «*Revue phil.*» pour «*Revue philosophique*», ou encore «*Revue scientif.*» pour «*Revue scientifique*».

La lettre du 18 août comporte deux notes (* et #) ajoutées par Delboeuf dans la marge gauche de la deuxième page manuscrite. L'extrait de Liébeault, recopié par Caroline Delboeuf et introduit par des guillemets au milieu de la lettre manuscrite de son père en date du 12 avril 1890, a été mis en italiques. la «revue de Lyon» citée à la fin désigne *Les archives de l'anthropologie criminelle* (1890, IV) où Tarde publia un compte-rendu du *Magnétisme animal*.

Hypnose, médecine et droit

quinzaine de jours. J'ai assisté avec assez d'assiduité au congrès de psychologie physiol. Les congrès sont — comme vous le savez — plutôt des occasions de se rencontrer, de faire connaissance avec des savants connus par leurs travaux, ou avec ses correspondants, que des moyens de faire avancer la science¹³. La seconde séance de ce congrès — celle qui a suivi la séance d'installation — a été bien vide ; un membre, M. Espinas, en a fait la remarque, et ma foi, il rendait le sentiment secret de tout l'assemblée. Mais les séances suivantes ont été instructives ; des hommes de savoir et de science comme M.M. Bernheim et Forel y ayant pris fréquemment la parole. Notre ami James y assistait, s'effaçant avec une modestie dont personne ne lui sait gré. M. Grote de Moscou, M. Gruber de Roumanie, M. Medveczy de Budapest, ont aussi pris la parole, ainsi, naturellement que M.M. Richet, Marillier, Espinas, Gley, Ochoroviks [Ochorowicz], et d'autres que je ne puis nommer. Les débats ont surtout été intéressants quand ils ont porté sur l'hypnotisme ou les hallucinations (ou le sens musculaire). Ils ont été tout particulièrement calmes et dignes, et la bataille se soutenait à coups d'arguments. Le résultat le plus clair, c'est * l'effondrement de l'école de la Salpêtrière qui a battu en retraite sur toute la ligne et dont toute la tactique a consisté à masquer sa défaite¹⁴.

¹³ Dans la même veine, dans son compte rendu du congrès (rédigé à la demande de Croom Robertson), William James notait : «Les résultats explicites furent, cependant (comme il arrive toujours dans ces sortes de réunions) secondaires en importance réelle aux implicites — les amitiés nouées, les contacts intimes approfondis, et l'encouragement et l'inspiration qui vinrent à tous en voyant devant eux en chair et en os une si grande partie de cette armée de compagnons dans la recherche, grâce à qui et pour qui existe toute la psychologie contemporaine» («Le congrès de psychologie physiologique à Paris», *Mind*, vol. 14, n°56, 1889, p.615). C'est à ce congrès que William James et Théodore Flournoy se rencontrèrent pour la première fois — un tournant dans l'histoire de la psychologie des processus subliminaux ; voir la lettre de Flournoy à James du 15 octobre 1890, in *The Letters of William James and Théodore Flournoy*, Robert Le Clair (éd.), University of Wisconsin Press, Madison, 1966, p.6.

¹⁴ De même, James nota que «les partisans de l'école de Nancy étaient décidément en majorité aux réunions ; et chacun semblait penser que la

CORPUS, revue de philosophie

M. Charcot, président d'honneur du Congrès, n'a pas paru ! et, ce qui est plus étrange encore — lorsqu'un banquet réunissait les autres membres sur la tour Eiffel, il a affecté de dîner dans un cabinet à côté.

Si ce congrès a été grave et fructueux, il n'en a pas été de même du congrès rival, dont les séances se tenaient à l'Hôtel Dieu, organisé par M. Bérillon, et présidé par M. Dumontpallier¹⁵. La première séance a déjà été un guet-apens. J'avais fait savoir à M. Bérillon qu'il ne me conviendrait pas de prendre part aux débats de ce congrès (qui me paraissait organisé en vue d'intérêts personnels) ni surtout au débat de la liberté de l'hypnotisme devant une assemblée composée en grande partie de médecins. Dans la première séance, M. Ladame de Genève a lu un rapport sur cette question où il n'est question que de moi et de Donato¹⁶ («mon client») lequel est un «magnétiseur de tréteaux, un misérable, un scélérat, un criminel, etc.»¹⁷. Quant à moi, en défendant la liberté «je prêche pour ma paroisse» et il est grands temps qu'une loi intervienne pour me faire comprendre «que je pratique illégalement l'art de guérir.» Notez que M. Ladame ne m'avait aucunement prévenu, de sorte que je n'étais pas présent. Tous les outrages que ont été débités à

doctrine originale de la Salpêtrière sur l'hypnotisme ... était une chose révolue» («Le congrès de psychologie physiologique à Paris», pp.614-615).

- 15 James nota que l'assistance au congrès variait entre 120 et 60 personnes. il ajouta que le congrès d'hypnotisme rival «parut offrit un puissant dérivatif dans les derniers jours» («Le congrès de psychologie physiologique à Paris», p.614). 171 personnes étaient inscrites au congrès sur l'hypnotisme.
- 16 *Alias* Alfred d'Hondt (1845-1900), un hypnotiseur de scène Belge, dont les démonstrations attirèrent énormément d'attention. Les démonstrations publiques d'hypnotisme furent à sa suite interdites dans bien des pays d'Europe.
- 17 Ladame, «La nécessité d'interdire les séances publiques d'hypnotisme : Intervention des pouvoirs publics dans la réglementation de l'hypnotisme», in *Premier congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique : comptes rendus*, E. Bérillon (éd.), Octave Doin, Paris, 1890. Delboeuf republia l'article de Ladame dans son *Magnétiseurs et médecins*, pp.36-52, ajoutant des notes critiques et des réfutations.

Hypnose, médecine et droit

mon adresse ont été accueillis par les applaudissements et les trépignements de l'assemblée.

Informé le jour même de ce qui s'était passé, j'écrivis immédiatement au président pour avoir communication du rapport de M. Ladame, lui annonçant que je prendrais la parole pour un fait personnel. Je n'ai pas reçu le rapport, mais comme lundi dernier était la dernière séance du congrès, je me présentai, et le rapport me fut communiqué un instant avant l'ouverture de la séance. Je ne pus en lire que quelques lignes qui me jetèrent dans la plus grande fureur. Depuis que je l'ai lu, je puis dire que jamais on n'a vu un plus vil monument de mauvaise foi. Je ne pus que protester contre le procédé de M. Ladame et réclamer le droit de répondre à son mémoire dans le Bulletin du congrès, ce qui m'a été accordé¹⁸. Quand j'ai protesté contre le piège qui m'avait été tendu, du banc où se trouvait M. Gilles de la Tourette sont partis des murmures que j'ai dû réprimer moi-même. Car le président, excellent homme, ne présidait pas. J'ai préparé ma réponse.

Ce jour là, on devait discuter le rapport de M. Liégeois sur les suggestions criminelles¹⁹ — rapport — un peu long — mais bien composé et nourri de faits (de trop de faits car bon nombre n'ont pas trait au sujet). Après M. Liégeois, M. Gilles de la Tourette prit la parole. Non jamais de ma vie je n'aurais pu prévoir, imaginer, une pareille insolence et une semblable suffisance dans le fond, dans la forme, dans le ton. M. Gilles de la Tourette argumente en persiflant ses adversaires, en leur faisant dire tout autre chose que ce qu'ils ont dit — les rectifications, il n'en tient nul compte — et une armée de claqueurs, pour la plupart, de tout jeunes gens ses élèves, étaient disposés dans toutes les parties de la salle, hurlant, vociférant, se levant, interpellant directement

¹⁸ Delboeuf, «Réponse de M. Delboeuf au rapport de M. Ladame, in *Premier congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique : comptes rendus*, E. Bérillon (éd.). Delboeuf le republia dans son *Magnétiseurs et médecins* (p.59 *sqq.*), avec les commentaires qu'il fit au congrès (pp.55-59).

¹⁹ Jules Liégeois, «Rapports de la suggestion et du somnambulisme avec la jurisprudence et la médecine légale : La responsabilité dans les états hypnotiques», *Premier congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique : comptes rendus*, E. Bérillon (éd.).

CORPUS, revue de philosophie

M. Liégeois, applaudissant à tout rompre quand M. de la Tourette parlait, grognant, chahutant [?], criant Vive Boulanger ! quand c'était M. Liégeois qui prenait la parole. Du fond de la question, il n'a pas été dit un traître mot. Enfin M. Gilles de la Tourette, comme dernier trait, lut un passage du livre de M. Liégeois où celui-ci dit que les magnétiseurs publics ont rendu service à science, et sur ces mots l'assemblée presque tout entière éclata en « grognements. » Non, monsieur, impossible de vous imaginer un pareil scandale ; c'est la honte de la science, et un démenti sanglant jeté à face de l'urbanité et de la politesse si vantée des Français. (Et , pour que vous n'en doutiez pas, je vous envoie une lettre que je viens de recevoir de M. Bérillon, qui, écrit pour un autre objet, contient comme un écho de ces séances tumultueuses. Vous voudrez bien me la renvoyer à l'occasion²⁰). Les étrangers, les Allemands surtout, présents à ce désordre, en étaient jetés dans l'ahurissement. Je m'étais proposé de combattre la thèse de M. Liégeois — en ceci je me trouvais d'accord avec M. de la Tourette — mais en présence d'une discussion qui n'en était plus une, où les injures, les cris, les outrages, les travestissements d'une discussion de la pensée tenaient la place des raisons, je me suis tû ; mais après la séance, j'ai dit à M. Bérillon, et à M. Dumontpallier que « pour un empire, je n'aurais pas voulu commettre ma personne et mon discours dans une assemblée qui donnait l'exemple d'un pareil scandale. » Ce que je vous en dis ne peut vous en donner qu'une idée tout à fait en dessous de la réalité. M. Liégeois ayant dit qu'il ne pouvait cependant pas amener ici une somnambule et lui faire étrangler un membre de l'assemblée, les jeunes gens se levèrent en criant : Si ! Si ! Je m'offre moi ! hurlant, frappant sur leur poitrine, dirigeant leur bras vers l'orateur. Là dessus, un M. Guermonprez de Lille, prend la parole et mettant sa conscience de médecin en avant, reproche de M. Liégeois sa proposition

²⁰ A l'évidence, Croom Robertson renvoya cette lettre, car elle ne fut pas retrouvée parmi ses papiers. Le 1er août, Delboeuf avait écrit à Auguste Forel, affirmant qu'il n'avait reçu aucun avis de réception pour la réponse qu'il avait envoyé à Bérillon. Il affirmait : « Si Bérillon ne publie pas ma réponse, je fais paraître en France une brochure ayant pour titre : *une infâmie* » (*August Forel : Briefe Corespondance 1864-1927*, Hans Walser (ed.), Hans Huber, Berne, 1968, p.226).

Hypnose, médecine et droit

«attentatoire à la vie humaine» puis vient une longue apologie de l'école de la Salpêtrière, où était [?] nié tout ce qu'elle a dit et répété cent fois ; elle n'avait jamais dit les hyst. seuls étaient hypnotisables, elle n'avait jamais contredit l'école de Nancy, discours aussi insolent, aussi vide, mais bien plus mal dit que celui de M. de la Tourette. — Honte ! Honte ! Honte !

Sur ce, cher monsieur, je me dis tout à vous.

J. Delboeuf

* Et c'est de cette façon qu'on ameute contre moi une assemblée de médecins !

Quand vous aurez ce rapport sous les yeux, vous vous demanderez comment il est possible de se livrer à de pareilles calomnies et à de pareils écarts de langage à propos du livre dont vous avez rendu compte. Ex. p. 103 «intérêt qu'on n'avoue pas» est remplacé par les mots, int. honteux et inavouables.

*

Ramet, 12 avril, 1890

Reçu votre carte. Je n'avais pas du tout entendu la première avec le sens que vous croyez. Du reste, je conçois très bien qu'on ne partage pas ma manière de voir sur les points signalés. Je vous adresse ci inclus, un article de A.Forel²¹, médecin et prof. à Zurich, c'est celui-là même qui m'avait signalé avec indignation la «Philippique» (c'est le terme dont il se servait) de Ladame. C'est qu'il paraît que le ton, souligné aussi par les applaudissements de l'assemblée, ajoutait encore à l'inconvenance de ses attaques. D'ailleurs le pauvre M. Ladame est une victime presque innocente, car il est évidente qu'il avait été lâché contre moi par

²¹ On n'a aucun indice sur l'article en question ; à en juger d'après les dates, il se peut qu'il se soit agi de «Quelques remarques sur la suggestion», de Forel, *Revue de l'hypnotisme*, 1889, pp.296-307, dans lequel il discute du travail de Delboeuf.

CORPUS, revue de philosophie

Charcot et Cie²². C'est ce qui ressort de l'attitude des Parisiens à l'égard de Bernheim, Liégeois et de l'École de Nancy. Mais quand ils ont vu que les étrangers étaient tous Nancéens, malgré toute leur mauvaise humeur visible, un certain nombre — sauf Gilles de la Tourette — ont mis de l'eau dans leur vinaigre. J'ai, comme je vous le disais, reçu beaucoup de lettres — entre autres une de

22 Delboeuf avait raison au sujet des opinions de Charcot sur la question. Dans sa préface à la traduction italienne de ses cours, *Nuove Lezioni sulle malattie del sistema nervoso et in modo particolare, sull'isterismo nell'uomo*, repris par Gilles de la Tourette dans son *Hypnotisme et les états analogues du point de vue médico-légal* (Plon, Paris, 1889), Charcot affirmait : «... vous me demandez d'exprimer mon opinion sur les mesures récemment prises en Italie à propos des représentations publiques données par des magnétiseurs. Je vous avoue que je ne suis pas fâché de saisir l'occasion que vous m'offrez pour déclarer hautement que, dans mon opinion, la suppression des spectacles de ce genre est une chose excellente et parfaitement opportune».

«En effet, les pratiques d'hypnotisation ne sont pas, pour les sujets qui se présentent, aussi innocentes qu'on le croit trop généralement peut-être. Il est clair que seulement une étude clinique bien approfondie, et partant nullement à la portée des amateurs, peut établir sur ce point les indications et les contre-indications, ou, en d'autres termes, faire connaître et préciser les conditions dans lesquelles on peut agir sans crainte d'aucun inconvénient pour le sujet sur lequel on opère, et celles où, au contraire, il convient de s'abstenir.»

«Mais ce n'est pas tout : on sait parfaitement aujourd'hui que la propagation vulgaire de l'hypnotisme peut être suivie, pour les assistants eux-mêmes, d'accidents soit immédiats, soit à longue échéance, accidents plus ou moins sérieux, quand ils ne sont pas très graves. N'avez-vous pas vu récemment chez vous les représentations théâtrales de somnambulisme provoqué diffuser et semer le grain de l'hystérie ; à Turin, à Milan et dans beaucoup d'autres villes encore ?»

«... je terminerai en émettant le vœu que les sages mesures prises récemment en Italie soient au plus vite adoptées en France.»

«Au nom de la science et de l'art, la médecine a, dans ces derniers temps, pris possession définitive de l'hypnotisme, ce qui était juste, car seule elle peut savoir comment l'appliquer convenablement, et légitimement, tant à la cure des maladies qu'aux recherches physiologiques et psychologiques. Dans ce domaine récemment conquis, elle veut désormais régner en maîtresse absolue et, jalouse de ses droits, elle repousse formellement toute intrusion» (pp. 573-574).

Hypnose, médecine et droit

W. James, qui me sont extrêmement précieuses²³ ; car cette campagne que je mène m'a mis à dos toutes les puissances, l'école de la Salpêtrière, les gens qui par peur se taisent, l'Académie de médecine de Belgique. M. Masoin, un savant d'aujourd'hui en hypnotisme, vient d'éditer des Etudes sur le magn. animal où affecte de ne me citer qu'en périphrases : «notre adversaire passionné», «l'ardente plume» chaque fois accompagnée de signes d'exclamation. Avez-vous lu dans la Revue de l'hypn. dernier numéro, la réponse de Ladame²⁴. Est-ce assez pitoyable. Et l'histoire de la page 66 changée en 99 !²⁵ Comme dans ma réponse (p. 58 du volume du Congrès, p. 70 du volume Magnétiseurs et médecins), j'avais moi-même cité les pages 65, 99, 114 (?) ; ainsi que les pages 105 (voir page 61 des Magn. et méd) et 55 (voir p. 67 *ibid*) ; j'ai cru que M. Ladame en rappelait les pages 55, 65, 99, 66, 105 & faisait allusion aux pages que j'avais moi-même signalées, et que 99 était une faute d'impression pour 66 — D'ailleurs à la page 66 il n'y a rien. J'ai trouvé la réponse de M. Lad. si pitoyable que je vais le laisser tranquille.

Vous ai-je dit que je vais faire paraître bientôt, sous les auspices de l'Académie des sciences, mes observations sur l'application de l'hypnotisme aux affections de la vue. Je suppose que ce sera pour le mois de juin. Je parle de ces expériences p. 64 de Magn. et Méd. Je vous écris à bâtons rompus ; et en toute hâte, car je suis fort occupé avec un article sur le mort : ce M. Forel qui veut défendre les représ. publiques d'hypn. est l'un des plus chauds partisans de la liberté de la prostitution. C'est néanmoins un grand esprit et un noble caractère partisan plein de franchise. Mais j'ai peine à concilier dans mon esprit cette peur d'un côté et de l'autre cette confiance dans la liberté. N'est-

²³ James et Delboeuf se rencontrèrent en 1882. A Charles Renouvier, il décrit Delboeuf comme «l'homme le meilleur et le plus vif» (6 décembre 1882, in *The Thought and Character of William James*, vol. 1, Oxford University Press, Londres, 1935, p.686). Quatre lettres de Delboeuf à James (datée de 1882, 1886 et 1887) ont été publiées par Perry (*ibid.*, vol. 2, pp. 722-725).

²⁴ Ladame, «Encore l'interdiction des représentations publiques de magnétisme et d'hypnose», *Revue de l'hypnotisme*, 1890, pp. 309-314.

²⁵ Voir *ibid.*, p. 311.

CORPUS, revue de philosophie

ce pas parce qu'il est médecin qu'il est ainsi en contradiction avec lui-même. J'ai eu une longue correspondance à ce sujet avec lui. Au moment où je vous écris, je reçois de M. Liébeault (de Nancy) une longue lettre dont je vous fais copier par ma fille, ce passage caractéristique, qui éclaire la question et explique l'attitude prise par le pauvre Ladame qui ne pouvait pas savoir que j'avais défendu Donato, puisqu'il n'avait pas lu mes lettres :

«Monsieur Ladame pas son étourderie méritait la rude leçon que vous lui avez donnée. Certes vous lui avez retroussé la chemise d'une belle façon ! Mais cette correction, d'autres la méritaient mieux que lui : il a été de votre part le page qu'on fouette, quand le Dauphin a fait la faute. D'après ce qu'il raconte (v. Revue de l'hypnotisme p. 310) Mr. Ladame a accepté de faire son rapport de la part du comité du Congrès, par devoir professionnel. Et en effet, il représentait, parmi les rapporteurs, la défense du monopole médical, celui que les médecins ont le plus à cœur de posséder. Ecraser les auteurs des représentations gênantes de l'hypnotisme, de tréteaux, faute d'en pouvoir encore ridiculiser les phénomènes ; faire passer les magnétiseurs présents et passés pour les charlatans et des hommes dangereux, tel devait être son programme. Il n'y a pas manqué ; mais au lieu de rester impersonnel, il vous a pris, vous qui n'êtes pas médecin, pour tête de Turc ! C'a été son insigne maladresse.

Ces réflexions faites, cher Monsieur, je suis avec vous quand vous défendez la liberté de l'hypnotisme et quand vous attaquez les privilèges ; quand vous défendez l'honneur des pionniers du passé qui, s'ils n'ont pas trouvé les lois des phénomènes hypnotiques, ont au moins constaté la plupart de ces phénomènes. Certes ces personnes ne sont pas tous des exploiters, des charlatans, et à ... les Puységur, les Deleuze, les Noizet, les Bertrand, les Durand (de Gros) etc. et même ces braves vulgarisateurs de tréteaux qui ont eu le courage de leurs convictions et qui, en débordant les médecins, les ont forcé enfin à s'occuper d'hypnotisme. Aussi vous avez bien fait de vous faire le Don Quichotte de tous ces lutteurs qui, malgré l'opposition de presque tous médecins ont porté le drapeau de la science psycho-physiologique nouvelle. Parce qu'ils n'ont pas découvert la loi psychique des phénomènes de cette science, la suggestion, en sont-ils plus blâmables que Mrs. Charcot, Luys et autres académiciens qui n'y voient encore goutte ? Je vous remercie,

Hypnose, médecine et droit

cher Monsieur, de ce que vous avez fait pour ces précurseurs (et pour moi) desquels je ne me sépare pas, ayant été, comme eux à peine, et, comme eux livré au ridicule, et cela pendant 20 ans !»

Comme cela est juste ! et quelle psychologie ! Elle doit bien vous paraître étrange ma proposition : «il n'y a pas d'hypnotisme.» Ah ! Je voudrais avoir quelques mains droites et quelques cerveaux pour pouvoir écrire tout ce que j'ai dans la tête à ce sujet. Mais il y a une contrainte, une impossibilité physique. A force d'écrire, je me suis cru menacé à plusieurs reprises de la crampe des écrivains. Il ne me manquerait que cela. Toujours est-il que, tant que j'en ai encore la faculté, je fais maintenant des expériences dont le sens est ceci : je n'hypnotise pas les gens, mais leur fais croire qu'ils le sont — ce qui les ahurit joliment — et j'obtiens exactement les mêmes effets que par l'hypnotisme. Et je réussis non seulement avec de pauvres gens, mais avec des ingénieurs, des professeurs, de hauts personnages. Ah ! Je vous jure que c'est très drôle. Mais n'en dites rien encore. D'ailleurs je ne pense pas que beaucoup pourraient réussir dans cette voie. Bernheim — Liébeault qui le fait sans le savoir — et je ne doute pas que les succès de Donato et de Léon sont dûs en partie, sans qu'ils le sachent, à quelque crédulité de cette nature. Mais quand cela sera divulgué, adieu la puissance curative de l'hypnose !

Je reviens à mes moutons. Vous avez rendu compte à mon Magnétisme animal²⁶. Pour voir le mot d'ordre en action, sachez que, sans M. Liégeois, la Revue phil. n'en rendait pas compte, que la Revue scientif., dont je suis collaborateur, dont je connais très personnellement le directeur, n'en a pas encore rendu compte, quoique M. Richet me l'ait promis à plusieurs reprises et par lettres ; que la Revue de l'hypn. n'en a pas rendu compte, et que j'ai dû à l'obligeance de M. Tarde qu'il en rendit compte dans une revue de Lyon²⁷. Mais je bavarde et La mort m'attend. Bien à vous. Je retourne à Liège lundi prochain. J. Delboeuf.

²⁶ Voir plus haut.

²⁷ Tarde écrivit aussi un compte rendu de *Magnétiseurs et médecins*, où il apportait son soutien à la position de Delboeuf : «On a eu tort, disons-le sérieusement, au dernier congrès d'hypnotisme, de blâmer avec sévérité cette attitude du savant liégeois ; et, sans avoir à prendre parti dans cette querelle, où il n'a pas été l'agresseur, nous devons rendre hommage au sentiment tout à fait désintéressé et chevaleresque qui lui

CORPUS, revue de philosophie

[Remerciements : Je voudrais remercier Mikkel Borch-Jacobsen d'avoir suggéré la publication de ces lettres ; et Jacqueline Carroy de l'avoir rendue possible, ainsi que pour sa soigneuse transcription des lettres.]

Sonu SHAMDASANI *

The Wellcome Institute for the History of Medicine

a inspiré la défense de «l'hypnotiseur des tréteaux», son compatriote» (*Revue philosophique*, vol. 30, 1890, p.94). La défense de Delboeuf par Tarde provoqua une réplique de Ladame (*ibid.*, pp.335-336).

* Article traduit de l'anglais par Pierre-Henri Castel.

L'EFFET DELBOEUF, OU LES JEUX ET LES MOTS DE L'HYPNOTISME

Lorsqu'il y a près de quinze ans, je dépouillais *La revue philosophique* et *La revue de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique*, les grandes revues françaises qui présidèrent à la naissance en France d'une psychologie à visée scientifique autour de l'hypnotisme, je ne savais pas qui était Delboeuf. Au fil de mes lectures année par année et tome par tome, il était devenu une sorte d'auteur favori que je lisais en premier, dont les analyses aigues et critiques, dont le style et le ton forçaient mon attention, jusqu'au moment où je découvris avec une certaine tristesse, en arrivant à l'année 1896 comportant la nécrologie de mon héros, que le dépouillement de ces revues pour les années suivantes me deviendrait plus insipide. Je m'étais aussi aperçue que Delboeuf avait tenu un rôle central dans l'histoire des savoirs sur le psychisme que l'historiographie de la psychologie, de l'hypnotisme et de la découverte de l'inconscient (pour me référer ici au titre de l'ouvrage classique de H.F. Ellenberger) avaient minimisé ou occulté, et je voulus en savoir plus sur Joseph Delboeuf. Depuis - ce numéro en témoigne - les choses ont changé, puisqu'on a réédité des textes de Joseph Delboeuf et qu'un très intéressant ouvrage lui a été consacré.¹

¹ Delboeuf J., *Le sommeil et les rêves et autres textes*, Paris, Fayard, Corpus des oeuvres philosophiques, 1993, et Duyckaerts F., *Joseph Delboeuf philosophe et magnétiseur*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1992. L'ouvrage de Delboeuf réédité en 1993 comporte trois textes, *Le sommeil et les rêves* et *Le magnétisme animal*, dont les premières éditions sous forme d'ouvrage datent respectivement de 1885 et 1889, ainsi qu'un article publié pour la première fois en français en janvier 1893 par *La revue de l'hypnotisme*, «Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme.» Je citerai ces textes d'après la réédition de 1993. Pour un exposé d'ensemble sur Delboeuf, je renvoie au livre de F. Duyckaerts, ainsi qu'à son article dans le présent numéro.

CORPUS, revue de philosophie

L'histoire que je viens de raconter n'aurait qu'une valeur anecdotique si elle n'engageait à une réflexion non seulement sur les énoncés originaux qui caractérisent un expérimentateur et un psychothérapeute, mais aussi sur la «poétique du savoir» qui, à mon avis, singularise un auteur par rapport à ses contemporains et proches, dans le domaine de l'hypnose auquel je limiterai en grande partie mon propos. Parlant de «poétique du savoir», en m'inspirant librement de ce que Jacques Rancière développe à propos de l'histoire, je m'intéresserai aux «règles selon lesquelles un savoir s'écrit et se lit, se constitue comme un genre de discours spécifique.»².

Paradoxes expérimentaux

Lorsqu'il rend public en 1886 un intérêt ancien pour ce qu'il continue souvent d'appeler le «magnétisme animal», Delbœuf est déjà partie prenante d'une recherche de psychologie expérimentale, au sens que ce mot prend à l'époque en Allemagne, ainsi que le montre S. Nicolas dans le présent volume. C'est aux alentours de 1880 un savant respecté, connu en Europe pour ses travaux sur les nouvelles géométries et sur la philologie. En allant voir le célèbre Charcot à la Salpêtrière fin 1885, il prend date de façon décisive dans un débat sur l'hypnose, et il devient un psychologue expérimental au sens qu'a alors majoritairement ce mot en France.

En effet si les psychologues français qui cherchent à fonder une discipline scientifique autonome de la philosophie spiritualiste ne manquent pas de donner un coup de chapeau à la rigueur de la psychophysique allemande, ils en soulignent aussi les limites. Pour avoir accès à des phénomènes psychologiques plus complexes, il faut utiliser, selon eux, l'expérimentation invoquée que constitue la pathologie, ou encore ce moyen de «vivisection psychologique» (l'expression est popularisée après 1885 par les physiologistes Beaunis et Richet) que constitue l'hypnotisme dit expérimental. Au Collège de France, dans sa leçon inaugurale à la chaire de «psychologie

² *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p.21.

expérimentale et comparée», dont la création en 1887 à l'initiative de Renan a officialisé l'apparition d'une nouvelle discipline, Théodule Ribot remarque que l'hypnotisme est l'unique méthode expérimentale utilisée en France. Le seul expérimentateur français vraiment à l'allemande est alors Benjamin Bourdon, qui a travaillé dans le Laboratoire de Wundt à Leipzig ; mais il n'a guère de renom.

«Expérimental» prend aussi, en Europe et en France, un sens plus général et plus polémique. Il ne s'agit plus seulement d'une méthode, mais d'une revendication de scientificité au nom de la Méthode censée être seule Scientifique. Aux alentours des années 1870, apparaît le vocable d'expérimentaliste pour désigner non plus celui qui expérimente, l'expérimentateur, mais aussi celui qui fait de l'expérimentation sa doctrine. Si les Français ne se disent pas encore expérimentalistes, ils se revendiquent, en parlant de «psychologie expérimentale», tout à la fois comme des pratiquants de l'hypnotisme expérimental et comme des psychologues scientifiques³. Pour parler un peu anachroniquement, Delbœuf, quant à lui, apparaît comme un expérimentateur non expérimentaliste.

Philosophiquement, il se présente comme un partisan de la liberté et un adversaire du déterminisme à l'encontre du physiologiste Beaunis et de son ami Tarde par exemple. Lorsque Beaunis dit que le somnambule est entre les mains de son opérateur comme le bâton dans celles du voyageur, il lui demande ce qui lui permet d'affirmer qu'il n'est pas lui-même suggestionné, alors qu'il affirme que ses sujets le sont⁴. Dans le

³ Sur la question de l'hypnotisme comme méthode expérimentale à la fin du XIX^{ème} siècle en France et sur le sens qu'y a alors le terme de «psychologie expérimentale», je renvoie à Carroy-Thirard J., «Hypnose et expérimentation», *Bulletin de psychologie*, 1981, XXXIV, 348, p.41-50, Carroy J., *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, Paris, PUF, 1991, p.157-178, et Carroy J. et Plas R., «The origins of French experimental psychology: experiment and experimentalism», *History of the Human Sciences*, 1996, 9, 1, p.73-84.

⁴ Delbœuf J., «De la prétendue veille somnambulique», *Revue philosophique*, 1887, 23, p.284-285. Voir également *Les fêtes de Montpellier. Promenade à travers les choses, les hommes et les idées*, Paris, Alcan, Bruxelles, Weissenbruch, Liège, Desoer, 1891, p.6 et 64. Je remercie F.Duyckaerts de m'avoir donné connaissance de ce texte,

CORPUS, revue de philosophie

chapitre des *Lois de l'imitation*, où il fait du rapport magnétique l'épure du lien social, Tarde, dans ce qui peut apparaître comme une réponse à son ami Delbœuf, tente d'esquiver la question en soutenant qu'il faut s'exclure de l'illusion propre à l'hypnotisé et à l'homme social qui se croient libres alors qu'ils n'ont que des idées suggérées, et se mettre hors jeu de la cascade de magnétisations qui constitue une société⁵. Delbœuf se fait concrètement le fougueux défenseur de la liberté sous de multiples formes, celle du somnambule qui n'est ni un automate, ni un pantin, mais un «être humain», celle du «psychologiste», comme il l'appelle, qui doit pouvoir pratiquer l'hypnose sans être médecin, celle du libéralisme économique contre le socialisme.

Il pousse souvent l'expérimentation hypnotique à ses limites, jusqu'au moment où elle devient indécidable et paradoxale. Pour reprendre l'une de ses expressions, il «balance» des expériences par d'autres expériences. Il fait ainsi des contre-expériences sur les expérimentations de l'école de Paris, puis sur celles de Nancy, et aussi parfois, comme on le verra, sur les siennes propres. Charcot expérimente-t-il sur des sujets censés être des «automates» comme la célèbre Blanche Wittman, il dresse une somnambule pour en faire une Wittman artificielle⁶. Mais il s'oppose ultérieurement à l'école de Nancy à propos des questions médico-légales concernant l'hypnose, et il se rallie sur ce point aux positions parisiennes pour montrer qu'il ne peut y avoir de crimes par suggestion. Lorsque Beaunis et surtout Liégeois entendent s'opposer au disciple de Charcot Gilles de la Tourette, et montrer, en réalisant expérimentalement les suggestions criminelles les plus extrêmes, que l'hypnotisé est complètement soumis à l'hypnotiseur, il montre que ces «crimes savants», comme il les appelle avec humour, sont liés à des jeux et à des compérages conscients ou inconscients⁷. Mais il montre aussi à

qui raconte, entre autres choses, les discussions de Delbœuf avec Beaunis et Bernheim, et son séjour à Sarlat chez Gabriel Tarde en 1890.

⁵ *Les lois de l'imitation*, Genève, Slatkine, 1979, 1^o éd. 1890, p. 83-84.

⁶ *Le magnétisme animal*, p.264 et sequ.

⁷ *Ibid.*, p. 356-357, et 368 : dans le premier passage, il évoque des simulations conscientes, alors que dans le second, il insiste sur le caractère inconscient de ce compérage (voir également «L'hypnose et les

L'effet Delbœuf

l'inverse, comme le disciple de Charcot, qu'une femme pourrait être violée sous hypnose. Il convient donc d'attaquer en justice les médecins qui abusent de leur emprise sur leurs patientes⁸.

On a peut-être moins remarqué que Delbœuf soumet aussi ses propres découvertes ou ses propres certitudes en matière d'hypnose à des contre-expériences. Ainsi en est-il par exemple de la question de l'oubli de l'état somnambulique. Ce présupposé et ce dogme de la cure magnétique avait déjà été quelque peu mis en doute au début du siècle par Alexandre Bertrand, mais il était repris par les hypnotiseurs de la fin du siècle. Bernheim souligne la variabilité de l'amnésie au réveil, mais il fait plutôt de celle-ci la règle. Il montre, en particulier à propos des fameuses suggestions post-hypnotiques, par lesquelles l'hypnotisé réalise à l'état de veille un ordre qu'il semble avoir oublié et qui lui a été donné lors de la séance d'hypnose, que le sujet peut se rappeler à condition qu'on le lui suggère⁹. Delbœuf va plus loin en inversant la perspective et en affirmant dès 1886 que l'hypnotisé se souvient

suggestions criminelles», *Revue de l'hypnotisme*, févr. et mars 1895). Delbœuf avait commenté très positivement, à sa parution dans *La revue philosophique* en 1886 (22), un article du jeune Bergson, «De la simulation inconsciente dans l'état d'hypnotisme.» Jules Liégeois, professeur à la Faculté de droit de Nancy, était le spécialiste des problèmes médicaux-légaux liés à l'hypnotisme, et Delbœuf s'opposa à lui sur ce sujet. Sur la question des «crimes de laboratoire» et des débats médicaux-légaux sur l'hypnose et la suggestion, voir Carroy J., «Crimes de laboratoire à Nancy : aux origines de la psychologie sociale ?», *Histoire et histoires des sciences sociales*, 1, Nancy, PUN, 1986, p.139-155, et Plas R., «Une chimère médico-légale : les crimes suggérés», *Frénésie*, automne 1989, 8, p.57-69.

⁸ Ibid., p. 354-355, 376-378, 381, et lettre à Tarde de février-octobre 1894, infra.

⁹ Voir Bertrand A., *Traité du somnambulisme*, Paris, Dentu, 1823, p.284-287 et 317, et par exemple Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, Paris, Fayard, 1995, 1^o éd. 1891, p. 158 et sqq. On sait que Freud invoquera ces expériences comme une preuve «expérimentale» de l'existence d'un inconscient et de la possibilité de rendre conscient l'inconscient. On a moins souvent souligné que c'est le même argument des suggestions post-hypnotiques qu'utilise Bergson dans ses cours de psychologie de 1887-1888 pour évoquer l'hypothèse, qui lui semble d'abord improbable, d'un inconscient qui ne serait pas physiologique mais psychologique, puis, dans ses cours de 1891-1893, pour asseoir au contraire cette hypothèse d'un inconscient psychologique.

CORPUS, revue de philosophie

et que c'est à la suite d'un dressage qu'il oublie¹⁰. Il va ensuite encore plus loin en montrant qu'il peut y avoir dressage dans les deux sens et que lui-même peut avoir éduqué ses sujets à se souvenir¹¹. Si l'hypnotiseur croit au souvenir au réveil, le sujet se souvient. On ne peut donc plus parler en termes de règle et d'exception, mais il n'y a en l'occurrence «ni règle ni exception.»¹² Tel endormeur tel endormi, pourrait-on dire. Mais le contraire peut être également vrai comme on le voit dans la lettre de février-octobre 1894 à Tarde que l'on pourra lire ultérieurement : la femme soumise à une tentative de viol se souvient malgré l'oubli commandé par le médecin. Elle choisit donc d'obéir au souvenir commandé par Delbœuf. Ainsi retrouve-t-il des analyses déjà avancées par Bertrand : l'opérateur ne possède de «volonté», ou encore de toute-puissance pour reprendre un vocabulaire plus actuel, que parce que le sujet le lui en attribue, tout en méconnaissant que c'est lui-même qui est à l'origine du processus magnétique¹³.

Il faut donc dire aussi : «tel hypnotisé tel hypnotiseur.» Dans le débat théorique et pratique concernant la primauté de l'opérateur ou du sujet, Delbœuf se situe beaucoup plus résolument que Bernheim du côté du sujet. *In fine*, comme nous le verrons, il tentera de dépasser ce débat. Reprenant là encore une remarque de Bertrand, qui fut l'une de ses premières lectures sur le magnétisme animal, il montre que le sujet, généralement le premier, éduque son hypnotiseur et que c'est à partir de ce dressages subreptice que se critallisent des écoles hypnotiques¹⁴. Sans doute a-t-il été lui-même éduqué et

10 Voir par exemple «La mémoire chez les hypnotisés», *La revue philosophique*, 1886, 21, p.442-472. Pour un commentaire plus détaillé sur la question de la mémoire chez Delbœuf, je renvoie à Duyckaerts, 1992, op.cit.

11 *Le magnétisme animal*, op. cit., p.347.

12 Ibid., p.328.

13 Bertrand, op.cit., voir par exemple p.259 et 489.

14 Bertrand, op.cit., p.421, et Delbœuf J., «De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué», *Revue philosophique*, 1886, 22, p.149. Sur le débat théorique et pratique à propos du *primum*

L'effet Delbœuf

provoqué par Mademoiselle S., une «jeune demoiselle grande, bien faite, aux traits énergiques, aux allures décidées, intelligente et instruite» qui s'est offerte à lui comme sujet le 13 décembre 1886¹⁵.

Peut-être parce qu'il est un homme sans affiliation d'école, comme l'était du reste en son temps Bertrand par rapport au Mesmérisme, Delbœuf insiste sur ce que nous appellerions l'aspect culturel et groupal de l'hypnose : c'est un point sur lequel il se rapproche de son ami Tarde qui dans *Les lois de l'imitation*, en 1890 fait de l'imitation hypnotique le modèle de celle à l'origine du lien social. Toutefois, pour Tarde, ce lien est marqué du sceau de l'unilatéralité et il ne peut être réciproque.

On pourrait en conclure que dans sa pratique expérimentale, Delbœuf a passé son temps à traquer une sorte d'effet Rosenthal, ou encore une sorte d'effet Pygmalion généralisé, qui affecte en tous les sens, de l'opérateur au sujet, mais aussi du sujet à l'opérateur, la manipulation expérimentale. Contrairement à Bernheim qui le subit finalement beaucoup plus qu'il ne l'affronte, Delbœuf met en scène jusqu'au bout un paradoxe de l'hypnose comme artefact généralisé, pour reprendre une expression de M.Borch-Jacobsen. J'aurais tendance à penser que l'effet Bernheim est plutôt un effet Bernheim-Delbœuf, voire un effet Delbœuf. Car si Bernheim sait fort bien montrer le caractère suggestif des expériences et des théories de Charcot, il n'applique pas à ses théories et à ses expériences sa propre théorie de la suggestion. Il ne se demande jamais explicitement qui suggestionne qui et qui suggestionne le suggestionneur, plus précisément le suggestionneur qu'il est lui-même. Questions vertigineuses et proprement aporétiques, qu'affronte Delbœuf, et qui l'amènent parfois à demeurer interdit, sous le coup de ce que nous appellerions à la suite de Bateson une double contrainte, comme dans ce récit d'une expérience avec Mademoiselle S. où celle-ci répond au défi de Delbœuf en s'endormant volontairement, et où il conclut ainsi : «Mais, pour le moment, je ne sais vraiment pas comment je pourrais expérimenter dans

movens des phénomènes magnétiques ou hypnotiques, je renvoie à Carroy, 1991, op.cit., p.136 et sqq.

¹⁵ Le magnétisme animal, p.262.

CORPUS, revue de philosophie

cette voie nouvelle. Car de ma part, toute demande est déjà une suggestion. Aussi, je n'en dirai pas aujourd'hui davantage.»¹⁶

L'expérimentateur inlassable qu'est Delbœuf en arrive souvent, comme dans cette conclusion, à un point où le principe expérimental se détruit lui-même. Quelques années plus tard, il publie «Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme», un texte provoquant qui choque le vieux Liébeault, attaché à l'idée de sommeil nerveux, ainsi que le jeune Freud. Delbœuf s'y présente comme l'initiateur et l'héritier de son «ami» Bernheim pour abandonner l'hypnose entendue comme sommeil provoqué. Comprends, conclut l'article, par ce titre qui «semble un paradoxe», qu'il «n'y a que des degrés et des *modes* divers de suggestibilité.» Il n'est plus question de parler de l'Hypnotisme ou de la Suggestion. Au singulier, Delbœuf substitue un pluriel, et au point de vue de l'opérateur celui d'un individu - dont on verra que ce peut être l'un et l'autre partenaire du couple suggestif - affecté de la capacité énigmatique et variable d'être suggestionné. Chaque expérimentation est liée à une «idiosyncrasie intellectuelle»¹⁷, et elle devient ainsi un événement qui ne peut être que partiellement répétable et généralisable.

Défis et sympathies thérapeutiques

Expérimentateur paradoxal, Delbœuf s'affirme comme un thérapeute original. Il soigne gratuitement, dans une relation de type égalitaire et libérale, des personnages de son monde ou de son entourage, comme le montre une lettre du 24 septembre 1891 à Tarde, où il sauve une excursion au bord de la Meuse en apaisant «séance tenante» la douleur d'une femme qui vient de se faire mal en tombant et dont on apprend qu'elle l'a déjà, semble-t-il, consulté pour des troubles nerveux. On le voit aussi dans un autre exemple soigner un vieillard qui est son voisin de

16 «Cas curieux d'hypnotisation volontaire», *Revue de l'hypnotisme*, 1886-1887, I, p.340.

17 «Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme», *Revue de l'hypnotisme*, 1891-1892, VI, p.135, et *Le magnétisme animal*, p.366.

L'effet Delbœuf

campagne.¹⁸ Ainsi renoue-t-il quelque peu avec le magnétisme philanthropique de proximité qui avait été celui d'un Puységur ou d'un Deleuze. Parce qu'il n'est pas médecin il ne peut faire de la pratique hospitalière son modèle, comme Charcot ou Bernheim. A lire les rares récits que ce dernier consacre à des psychothérapies de patients privés, on est frappé par le caractère moins caporaliste, plus complexe et parfois paradoxal des suggestions.¹⁹ Sans doute une originalité des *Etudes sur l'hystérie* consistait en ce que Freud et Breuer, qui n'étaient pas médecins hospitaliers, racontaient des cas de leur pratique privée et donnaient ainsi à leur livre une aura littéraire inhabituelle pour une publication savante. Il faut remarquer aussi que les patientes de leur livre, dont la célèbre Anna O., qui était une amie de la fiancée de Freud, faisaient partie, pour beaucoup, de leur entourage proche.²⁰

Les thérapies dont Delbœuf a esquissé le récit se déroulent presque toutes sous le signe d'un défi lancé par le thérapeute au patient souvent présenté comme étant lui-même un personnage qui défie le thérapeute, parce qu'il ne s'en laisse pas compter, qu'il se montre sceptique, ou qu'il résiste (entendons ce mot, qui apparaît parfois sous sa plume, en un sens non psychanalytique). Fréquemment Delbœuf commence par défier le patient de ressentir de la douleur. Il le pique ou le pince pour lui faire découvrir, parfois avec étonnement, qu'il n'a rien senti et qu'il est donc sous influence, ou du moins qu'il croit l'être, puisque, comme on l'a vu, cela revient au même. C'est ainsi par exemple que Delbœuf réussit à suggestionner des sujets réfractaires de Liébeault.²¹ Cette pratique peut évidemment nous

18 «Comme quoi...», op. cit., p.131. Pour des extraits de la lettre du 24 septembre, voir infra., note 42

19 Voir par exemple dans *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, les observations XXII, XXV, XXVII, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL, XLI.

20 Sur ce point, voir M.Borch-Jacobsen, *Souvenirs d'Anna O.*, Paris, Aubier, 1995, p.47 et sequ.

21 *Le magnétisme animal*, p.292 et 294, 335, et par exemple, «Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme», p.410. Ce truc fréquemment employé par Delbœuf était probablement repris des magnétiseurs publics dont il prit la défense contre la superbe des médecins. Le premier, semble-t-il, à avoir mis en scène de façon

CORPUS, revue de philosophie

sembler brutale. Pour Delbœuf, elle participe d'une stratégie paradoxale selon laquelle le thérapeute doit montrer le pouvoir de sa volonté pour mieux montrer ensuite au patient que c'est lui-même, et non son suggestionneur, qui est doté de volonté.

Le défi central porte sur le symptôme. Delbœuf ne se contente pas d'en suggérer la disparition, il le provoque et le suscite pour mieux le faire disparaître. Ainsi par exemple fait-il à un patient atteint de phobie du Choléra la suggestion post-hypnotique d'écrire l'éloge du Choléra. Cette thérapie «homéopathique», comme il la nomme, rappelle au lecteur actuel les prescriptions paradoxales de l'Ecole de Palo Alto et de Milton Erickson.²² Delbœuf évoque l'exemple d'une mère devenue folle sous l'empire de la scène dramatique de la mort de son fils : «A ma voix, la vision pâlit, s'efface, disparaît. J'ose la défier de la voir. Je vais jusqu'à lui faire la description dramatique de la scène. C'est fini, plus de fantôme ensanglanté surgissant à l'improviste, plus de cri ; la malade peut sourire.»²³ Une séquence analogue se répète à propos d'un cas de «manie homicide» : «Et alors je la défiai d'avoir ces idées sinistres pendant qu'elle était à

systématique et spectaculaire l'insensibilité, et à avoir transformé ses sujets en «pelotes d'épingles», comme s'en indignèrent certains à l'époque, fut le magnétiseur Lafontaine qui parcourut l'Europe aux alentours de 1840-1850.

22 «Une suggestion originale», *Revue de l'hypnotisme*, VII, avril 1893. Pour un commentaire plus détaillé, voir Carroy J., «Une prescription paradoxale au siècle dernier», *Phoenix*, décembre 1992, 17.

23 *Le magnétisme animal*, p.309. Freud et Breuer ont fait de ce cas un exemple de «catharsis» étayant leur conception des états hypnoïdes dans une note de la «Communication préliminaire» de leurs *Etudes sur l'hystérie*, où ils citent un passage ultérieur du texte de Delbœuf (p.332) où est repris le cas. Pour un commentaire de ce récit de cas à bien des égards énigmatique, voir Duyckaerts (1992), p.104-107.

Dans sa correspondance, Delbœuf se décrit lui-même comme parfois assailli involontairement, à l'instar de la mère de ce cas, par le souvenir du deuil de sa femme et du temps échu. Ainsi écrit-il à Tarde le 24 septembre 1891 à propos d'une excursion : «...Au milieu de mes courses je me rappelle ma jeune femme et mes enfants tout jeunes, et près de chaque arbre ou de chaque pierre, je retrouve un souvenir. Je me prends alors à penser ; et à méditer sur cette disposition d'esprit qui me fait aspirer après le repos de la tombe, au milieu de l'exubérance d'une activité et d'une gaieté d'enfant.»

L'effet Delbœuf

côté de moi, sous mon regard. C'est ce qui se réalisa. J'eus beau mettre devant ses yeux l'image de son mari, de ses enfants, éveiller chez elle l'idée de les tuer, cette idée ne vint pas.»²⁴ Il s'agit de rappeler, voire d'attiser, un souvenir ou une idée pour mieux les faire oublier. De façon différente, dans la lettre de février-octobre 1894 à Tarde, il s'agit de conserver le souvenir de la scène de séduction tout en changeant sa tonalité affective. A l'inverse de Freud et Breuer qui valorisent le rappel cathartique du souvenir, ou de Janet qui valorise l'oubli du souvenir traumatique, Delbœuf semble fluctuer, autant que l'on puisse savoir, car ses récits sont parfois énigmatiques, entre souvenir et oubli thérapeutiques.

Dans ces deux exemples, ce n'est pas seulement le patient qui revit, mais aussi le thérapeute qui fait une «description dramatique» et «met devant les yeux.» Ainsi s'inclut-il dans la scène ou la vision du sujet, par des mots de défi qui impliquent aussi une «identification» plus ou moins hérétique. En bonne doctrine magnétique, le sujet pouvait être «identifié» au magnétiseur qui agissait sur lui par sa «volonté», mais la réciproque stricte était impensable. Les suggestionneurs fin de siècle adoptaient la même position théorique, même si, en pratique, les relations suggestives pouvaient être complexes. Delbœuf inverse résolument les rôles en se présentant comme un thérapeute qui s'identifie à son patient par une sympathie, au sens fort : «Cette sympathie qui est cause qu'en lui parlant, je me parle pour ainsi dire à moi même, ne fait-elle pas que lui, quand il m'entend, croit entendre ses propres paroles ?» On en arrive ainsi à l'une de ses réflexions ultimes, selon laquelle «le patient hypnotise, de son côté, en quelque sorte l'agent.»²⁵ La suggestion n'est pas unilatérale mais réciproque. Delbœuf se situe là dans la lignée d'une pensée, peu commune dans l'histoire du magnétisme et de l'hypnose, mais où l'on trouverait par exemple des philosophes célèbres comme Maine de Biran ou Bergson.²⁶

24 «Quelques considérations», p.416.

25 Ibid., p.422.

26 Pour une analyse plus détaillée des pensées de la réciprocité magnétique ou hypnotique, je renvoie à Carroy (1991), p.144 et 208-212. Pour un aperçu concernant «Magnétisme, hypnotisme et

CORPUS, revue de philosophie

Écriture scientifique et mises en scène de soi

Comme on le voit dans les commentaires qu'il fait de sa chanson dédiée à Tarde, le philologue Delbœuf est attentif aux mots. Dans «Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme», il insiste sur le pouvoir du mot d'hypnotisme qui agit de par son ambiguïté même, et induit ce dont il est censé rendre compte scientifiquement. Comment tout à la fois entrer dans ce cercle enchanté d'un mot magique pour devenir et demeurer un bon hypnotiseur, et prendre néanmoins une distance réflexive ? Ou encore comment ne pas se contenter de parler hypnotiquement par mots d'ordres et incantations, mais aussi parler de l'hypnose ? Autour des paradoxes et des défis des mots hypnotiques, Delbœuf engage une écriture. Essayons de caractériser la poétique du savoir qui lui permet d'occuper une posture scientifique originale à l'époque.

L'engouement fin de siècle pour l'hypnose coïncide, comme on l'a vu, avec la quête d'une objectivation qui met en exergue des sujets-automates fonctionnant selon un inconscient cérébral (côté Salpêtrière) ou des sujets-pantins manipulés par une suggestion implacable (côté Nancy), et qui supprime ou neutralise la subjectivité du savant. Une alliance de fait s'établit, autour de l'hypnose, entre le merveilleux hérité du Magnétisme animal et la cause de l'Objectivité. Les grands officiants de l'objectivisme fin de siècle, comme Charcot ou plus encore Luys, font entrer en coalescence compte rendus impersonnels censés être la pure observation neutre d'un homme-réflexe sans idées et sans histoire, et récits intenses cristallisés autour d'un sujet extraordinaire qui fait oublier magiquement le regard qui s'en extasie.

Où et comment écrire néanmoins passions et répulsions qui rivent le savant à la Science et à ses «instruments admirables», pour reprendre une expression du physiologiste Richet désignant ses somnambules ? Pour asseoir une posture d'objectivité,

philosophie», voir *Importance de l'hypnose*, sous la dir. d'Isabelle Stengers, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, 1993, p.169-192. Pour un commentaire à propos de cette conclusion où Delbœuf débouche sur une «psychodynamique», je renvoie à l'article de François Duyckaerts ici même.

L'effet Delbœuf

beaucoup des pionniers de l'hypnose et de la psychologie scientifique Française (Richet, Beaunis, Binet) se sont ainsi divisés de multiples manières entre des Docteurs Jekyll savants manipulant des «grenouilles humaines de laboratoire», pour reprendre une image de Delbœuf, et des Mrs Hyde littéraires mettant en scène des savants fascinés ou terrifiés par leurs instruments admirables.²⁷ Une scientificité imperturbable a pu ainsi se maintenir et se gager au prix d'un clivage des signatures et des genres.

Delbœuf, quant à lui, introduit l'observateur dans l'observation. Il brouille en partie le partage des identités et des genres, en se mettant en scène - dans son oeuvre scientifique, c'est là son originalité - comme un savant entretenant un rapport à la science, à ses collègues et à ses lecteurs. La poétique du savoir qu'il ouvre se donnerait donc comme règle de faire apparaître ce que ses collègues effacent, ou déplacent en endossant signatures et pseudonymes littéraires.

Tout d'abord, ne pas être le dévot de ses propres idées...Delbœuf écrit à Forel, sur le mode du regret, le 1^o octobre 1889 : «Je ne suis pas l'homme qui n'a qu'une idée. Quelle force de n'avoir qu'une idée. Elle équivaut presque à celle de n'en avoir aucune (...) Celui qui en a plusieurs ne tient à aucune particulièrement et il abandonne vite l'une pour l'autre.»²⁸ Cet aveu peut permettre de saisir *a contrario* l'originalité d'un style de rapport aux propositions qu'on avance. Ainsi ne pouvant tout à fait croire à ses propres théories, Delbœuf désavoue ou rectifie la proposition d'hier pour avancer celle d'aujourd'hui, ou encore il joue avec les hypothèses et les idées, il louvoie entre les mots d'ordre des écoles hypnotiques, il chemine par boutades ou éclats théoriques, beaucoup plus que par réitérations. Bernheim, une

²⁷ Le conte de Stevenson est publié en 1886. Pour un commentaire du texte de Stevenson, voir Elaine Showalter, *Sexual anarchy. Gender and Culture at the fin de siècle*, New York, Penguin Books, 1991, p.105 et sequ. Pour des analyses plus détaillées et plus précises de cette généalogie de la posture d'objectivité, je me permets de renvoyer à mon livre, *Les personnalités doubles et multiples. Entre science et fiction*, Paris, PUF, 1993.

²⁸ Forel A., *Briefve Correspondance 1864-1927*, Bonn et Stuttgart, Hans Huber, 1968, p.226.

CORPUS, revue de philosophie

fois énoncée sa formule énigmatique de la suggestion, ne fait que la répéter avec des variantes, et il n'a jamais pu ou su écrire véritablement qu'un seul livre autour du leit-motiv de la suggestion. Pour les historiens qui aiment faire des inventaires d'idées, Delbœuf est plus insaisissable, et il ne peut apparaître que comme un épigone des grandes écoles d'hypnotisme qui martèlent à satiété des mots d'ordre identifiables et répertoriés²⁹. Mais si l'on considère que les énoncés sont inséparables des modes d'énonciation, alors Delbœuf fait entendre et construit une voix singulière.

Beaucoup de ses textes se présentent, principalement ou fragmentairement, comme des récits datés, où il raconte l'histoire de sa découverte du magnétisme, de sa visite dans une ville, de ses rencontres avec tel ou tel, du déroulement de telle ou telle séance. Sans doute est-il, de par une position géographique excentrée ou assumée comme telle, un touriste obligé de l'hypnotisme. Mais au lieu de retirer de ses écrits les éléments que d'aucuns appelleraient personnels ou de circonstance, il les maintient voire il les développe. Ainsi son livre le plus important concernant l'hypnose, *Le magnétisme animal. Une visite à l'école de Nancy*, est, de par son titre même, un texte théorique et un récit de voyage (on y trouve par exemple une description de Nancy) et de visite (il y présente des évocations de lieux et des portraits de personnes rencontrées). Delbœuf développe des facettes d'analyses au fil de visites, comme s'il livrait à chaud au lecteur les réflexions vives qui lui viennent à propos de telle ou telle démonstration de Liébeault ou de Bernheim saisie au vol, les souvenirs de cas qu'il y associe, les rebondissements de ses pensées, les reprises, après interruption, de ses réflexions. Delbœuf donne le sentiment d'écrire dans l'urgence pour capter des scènes, des discussions et des questions et pour fixer une sorte de fuite possible du temps et des idées au fil du temps. En maintenant ainsi des détails en apparence inutiles, il crée ce que Roland Barthes, dans *Littérature et réalité*, appelait un effet de réel. L'écrit scientifique devient une histoire dramatisée qui rend

²⁹ C'est ainsi par exemple qu'aucun chapitre ou sous-chapitre ne lui est consacré dans la monumentale somme d'A. Gauld, *A history of hypnotism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

présent le personnage du savant, de même que, comme on l'a vu, le récit de cas inclut le thérapeute. Effets que l'on pourrait qualifier aussi d'hypnotiques, qui emportent la lecture comme en abîme du parcours clinique par lequel Bernheim ou Liébeault cherchent à emporter la conviction de leur illustre visiteur.

Loin de s'effacer de ses publications, Delbœuf s'y met en scène comme personnage tout à la fois impersonnel et personnel, mêlant et confondant souvent un «je» scientifique et un «je» de mémorialiste ou d'aubiographe. Il se présente par exemple comme un individu singulier, malade atteint d'une cataracte, «somnambule» revenant d'une pêche malheureuse,³⁰ et surtout touriste scientifique admirant, doutant, discutant. De même ceux qu'il cite parlent tout autant qu'ils écrivent et qu'ils publient : ils apparaissent comme des auteurs et, indissolublement, des interlocuteurs. Même dans des textes censés être plus théoriques et moins dédiés au genre du récit de visite, les noms invoqués se transmutent parfois en voix singulières au sens littéral. Ainsi, à la fin de «Quelques considérations» est rappelé, à l'appui des analyses, le souvenir de «la voix chaleureuse, tendre, persuasive du docteur Liébeault.»³¹ A propos de cette dramatisation qui brouille les frontières entre dit et écrit, auteur et personnage, et fait surgir des scènes vues et entendues comme prises sur le vif, on pourrait évoquer, là encore, des effets de réel de type hypnotique ou onirique.

Mais je est aussi un autre. Il faut se faire exister comme autrui dans une sorte de résonance sympathique qui évoque la conclusion, citée précédemment, de «Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme.» Dans *Le sommeil et les rêves.*, Delbœuf rapporte ainsi comment, dans son travail de pensée et d'écriture, il dramatise de façon dialogique un interlocuteur-lecteur auquel il s'identifie : «Au moment où j'écris, je cause avec un lecteur fictif et je lui attribue des objections et des doutes, lorsque je crois n'être pas clair ou que moi-même je doute. Or je pourrais tout aussi bien prendre son rôle et mettre dans sa bouche les réponses et les solutions.»³²

30 *Le magnétisme animal*, p.302, 375.

31 «Quelques considérations», op. cit., p.422.

32 *Le sommeil et les rêves*, p.36.

CORPUS, revue de philosophie

Il poursuit alors à propos du rêve, et propose le néologisme d'altruisation pour désigner un processus par lequel le rêveur s'extériorise dans un ou des personnages. Il cite ainsi le rêve d'un «excellent bourgeois de mes amis qui s'intéresse aux questions de psychologie» et qui ayant voulu prendre de bout en bout la charge des plans et de la construction d'une maison, s'altruise, sur la scène onirique, en un propriétaire et un visiteur qui ne sont néanmoins que des «émanations» de son moi.³³ Cette altruisation se réitère enfin dans un petit coup de théâtre humoristique que l'auteur inflige à son lecteur : «Et tenez, - car tout psychologue est obligé de faire l'aveu même de ses faiblesses s'il croit par là jeter du jour sur quelque problème obscur, - je viens encore de m'altruiser : le bon bourgeois c'est moi.»³⁴

On pourrait voir dans ces quelques pages évoquant une altruisation tout à la fois cognitive, onirique et rhétorique, une épure ou un modèle en réduction de l'écriture scientifique de Delbœuf. S'il ne publie pas sous une forme dialoguée comme Hume dans *Les dialogues sur la religion naturelle* ou Diderot dans *Le neveu de Rameau*, il développe une écriture dialogique. Plus précisément, cette mise en scène croisée d'un penseur, d'un rêveur et d'un écrivain reprend des éléments dramaturgiques du *Rêve de d'Alembert*. Le coup de théâtre final rappellerait celui qui clôt *Le paradoxe sur le comédien*, où, à la fin, Diderot jette le doute sur le statut de son dialogue : le lecteur peut se demander après coup si une partie du texte, voire tout le texte, n'était pas un monologue dialogué et un dialogue rêvé. Delbœuf, quant à lui, fait exister de même le personnage d'un ami bon bourgeois, pour mieux le déjouer, par une succession caractéristique d'illusion et de désillusion, de sérieux et d'humour. Après l'avoir endormi, il faut réveiller le lecteur de son rêve et de son hypnose.

³³ Ibid., p.36. Des analyses analogues sont développées par Bertrand dans une longue note du *Traité du somnambulisme* portant sur l'un de ses rêves (p.441-443), preuve s'il en est encore une fois que Bertrand est un interlocuteur majeur et en partie caché que Delbœuf se donne.

³⁴ Ibid., p.39. Dans une lettre du 1^o novembre 1889 à Forel, Delbœuf se décrit en des termes humoristiques analogues, comme un touche à tout qui veut tout faire par lui-même, y compris les plans de sa maison (op.cit., p.233-234).

L'effet Delbœuf

Succession, mais aussi inclusion, car il faut faire apparaître à l'intérieur même de l'état onirique ou somnambule l'observateur caché qui subsiste et persiste. Delbœuf analyse, ainsi qu'on l'a vu, l'état hypnotique comme un jeu intense au sein duquel existe une conscience plus ou moins ténue. Par ailleurs il se présente lui-même dans *Le sommeil et les rêves* comme un «rêveur lucide» qui rêve souvent qu'il rêve. Ce scénario se rejoue au plan théorique et narratif. Le lecteur est emporté par une histoire et des idées qui incluent l'évocation de celui qui écrit à son adresse, dans un dispositif d'écriture qui serait simultanément, et non pas seulement successivement, intensément réaliste et autoréflexif, ou encore qui allierait mimésis et diégésis, pour reprendre ici une distinction platonicienne célèbre.

On pense aussi à Fernand Braudel, dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* introduisant à deux reprises l'historien dans le bureau de Philippe II, voire à la place du roi. Pour transposer les analyses que Jacques Rancière consacre à ces deux passages,³⁵ on pourrait dire que la poétique de Delbœuf est liée à une politique du savoir qui cherche à conserver à l'hypnotisme son statut d'histoire - belle histoire et vieille histoire, car pour lui il y a continuité du magnétisme animal à l'hypnotisme - tout en l'entraînant au savoir critique. Il s'agit, pour reprendre une expression d'Isabelle Stengers, de «faire science» à contre-courant du mode de présentation objectif-merveilleux, en maintenant sur scène la présence d'un narrateur-observateur identifié à un personnage qui n'est autre que l'auteur en personne. Défi d'écriture que Delbœuf rend séduisant et drôle, en pratiquant, un peu comme Diderot là encore, l'auto-dérision bonhomme et l'emportement soupe au lait. Même si parfois, comme on le verra, dans sa vie professionnelle, sa vivacité lui attira des ennuis, il sut ainsi sans doute se rallier des lecteurs et désarmer certains de ses adversaires scientifiques...

En conclusion, confronté au mot magique d'hypnotisme, qui, en dépit de son manque de consistance scientifique, n'en a pas moins le pouvoir de faire exister, Delbœuf choisit d'y jouer, d'en jouer et de s'en jouer pour engager une sorte de gai savoir. Il fait entrer en résonance mises en mots et mises en hypnose, sous le

³⁵ *Les mots de l'histoire, op. cit.*, p.28-39.

CORPUS, revue de philosophie

signe de figures et de scénographies proches ou communes : paradoxes, défis, évocations d'observateurs et d'acteurs cachés multiformes, échanges réciproques des rôles. Cette étude a tenté d'en repérer les occurrences.

Deux lettres de Joseph Delbœuf à Gabriel Tarde

Pour prolonger ces analyses, il me semble intéressant de publier à titre de documents deux lettres inédites de Delbœuf à Tarde. En s'adressant au lecteur comme s'il était presque un correspondant, Delbœuf donne souvent l'impression de publier comme il écrirait une lettre. Sans doute sera-t-on frappé par une certaine continuité d'écriture entre ses publications et les fragments de correspondance que nous pourrons lire.

Un inventaire provisoire des lettres de Delbœuf qui ont été conservées laisse entrevoir qu'il a entretenu des correspondances soutenues et rarement anodines ou convenues, en lien avec ses identités multiples de savant. Le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris possède des lettres et des cartes au philologue et linguiste Louis Havet. Il existe également un fond de lettres de Delbœuf à la bibliothèque Victor Cousin de la Sorbonne, et pour la correspondance conservée en Grande-Bretagne, je me permets de renvoyer à l'article de S. Shamdasani dans le présent volume. Concernant l'hypnotisme, deux lettres très intéressantes au psychiatre suisse August Forel ont été publiées dans un recueil de correspondance³⁶, et d'autres lettres à Madame Myers et à Croom Robertson sont conservées en Angleterre³⁷. Les deux textes qui suivent, adressés à Gabriel Tarde, sont issus d'un fonds familial privé.³⁸

³⁶ Forel A., *Briefe Correspondance*, op.cit..

³⁷ Je remercie Sonu Shamdasani de m'avoir fait connaître ces lettres que l'on pourra lire par ailleurs.

³⁸ Je remercie vivement Madame Françoise Bergeret-Tarde qui m'a permis de consulter la correspondance de son grand-père et de reproduire ces deux lettres de Delbœuf. Quelques lettres de Durkheim à Tarde provenant de ce fonds familial ont déjà été publiées dans *Les études Durkheimiennes*, 1994, VI.

L'effet Delbœuf

Delbœuf a raconté qu'il engagea en 1884 une correspondance avec Tarde à l'occasion de la publication par celui-ci dans le tome 17 de *La revue philosophique* de «Darwinisme naturel et Darwinisme social.» Il s'ensuivit, aux dires de Delbœuf, une correspondance qui «de son côté, est d'une variété étonnante.»³⁹ Tarde envoie un recueil de récits de ses propres rêves que Delbœuf utilise en 1885 comme matériau du *Sommeil et les rêves*. Puis en 1889, dans *Les archives de l'anthropologie criminelle* (1V), et en 1890 dans *La revue philosophique* (30), Tarde fait des recensions élogieuses et approbatives du *Magnétisme animal* et de *Magnétiseurs et médecins*. En 1890, Delbœuf passe quatre jours à Sarlat, où Tarde est juge d'instruction. Ce dernier vit encore dans sa ville natale, qu'il n'a jamais vraiment quittée, entre sa femme, sa mère, sa grand-mère et ses trois fils. Delbœuf brosse en 1890 une description de Sarlat et de la vie qu'on y mène beaucoup moins idyllique que celle qu'il renvoie à Tarde en 1894.

La correspondance conservée comporte 12 lettres et cartes de Delbœuf échelonnées de 1891 à 1895. Les lettres antérieures ont été perdues. A supposer qu'elles aient été détruites, on ne peut savoir si c'est Tarde lui-même qui les a triées et selon quels critères, le cas échéant, elles l'ont été. Il a été impossible de retrouver les réponses «d'une variété étonnante» de Tarde, car la correspondance reçue par Delbœuf semble avoir été perdue ou être inaccessible. A lire les plaintes de Delbœuf, Tarde a envoyé des réponses moins prolixes après son installation à Paris en février 1894. On a en effet trouvé un emploi parisien à cet homme devenu trop célèbre pour demeurer en Périgord. Tarde est sans doute accaparé par les statistiques, comme le dit la chanson de Delbœuf. Mais il faut ajouter qu'après avoir mené une adolescence solitaire et une vie provinciale, l'ancien juge d'instruction s'est lancé sur le tard, comme pour prendre une revanche la cinquantaine passée, dans une vie mondaine intense ; la correspondance qui suit donne à penser que celle-ci visait aussi à pallier une nostalgie du pays natal.⁴⁰ Delbœuf,

³⁹ Delbœuf J., *Les fêtes de Montpellier*. op.cit., p.54.

⁴⁰ Pour une biographie de Tarde, voir Milet J., *Gabriel Tarde et le philosophie de l'histoire*, Paris, Vrin, 1970.

CORPUS, revue de philosophie

quant à lui, est demeuré «provincial» et campagnard : c'est en tous les cas ainsi qu'il se ressent et se présente. Il est en attente de lettres et de visites qui viennent combler, peut-être, une certaine solitude personnelle liée à son veuvage, et une certaine insécurité intellectuelle et professionnelle liée aux polémiques scientifiques et aux affaires universitaires qu'il doit assumer.

J'ai retenu deux textes qui concernent en partie l'hypnotisme, mais qui parlent aussi, entre autres choses, des relations familiales, des femmes, de la vieillesse, de la politique, de la médecine, des rapports de la science et de l'art. On y ressent la pugnacité, la verve et l'humour, parfois teinté de mélancolie et de nostalgie, d'un homme qui se présente, à 63 ans, comme un vieillard. Delbœuf s'altruise aussi pour renvoyer en écho les rythmes impairs et les nostalgies de poésie associées au pays natal de son correspondant. Les textes de l'épistolier me semblent entrer ainsi en résonance avec la poétique du savoir engagée par le savant. Ils pourraient apparaître enfin comme des documents intéressants pour une histoire de la vie privée au XIX^{ème} siècle, pour reprendre le titre d'un volume récent publié sous la direction de Michelle Perrot au Seuil en 1987.

Des notes apporteront, autant que faire se peut, des informations éclairant le texte, et mettront en relation ces lettres avec d'autres, non reproduites *in extenso*, ainsi qu'avec des publications de Delbœuf et de Tarde.

DOCUMENTS

Joseph Delbœuf à Gabriel Tarde (Février-octobre 1894)⁴¹

(...) J'endors instantanément la dame⁴² (Notez que c'est naturel, puisque'elle le demande et le désire). Alors, je lui

⁴¹ En ce qui concerne la transcription des lettres, j'ai signalé les rares mots illisibles par des points de suspension, et les noms propres dont l'orthographe me semblait douteuse, par des points d'interrogation, et j'ai conservé la ponctuation et l'orthographe. Les expressions soulignées l'ont été par Delbœuf.

S'agissant de cette première lettre, il n'a pas été possible de retrouver les premières pages racontant le souvenir sous hypnose d'une tentative de viol par un médecin. On peut dater approximativement cette lettre. En effet Tarde a quitté sa fonction de juge d'instruction à Sarlat pour devenir directeur de la statistique judiciaire au Ministère de la justice et s'installer à Paris le 17 février 1894. D'autre part Delbœuf fait allusion à sa chanson dans une autre lettre envoyée de Ramet en date du 24 octobre 1894 : «...Vous qui faites de si gros volumes, des volumes beaucoup trop gros, vos lettres sont bien courtes et comparées aux miennes elles doivent...de leur exigüité. On voit bien que la statistique vous prend tous vos moments. J'ajouterai un couplet à ma chanson. Quelle différence avec le temps où vous habitiez Sarlat ; des lettres de 12 pages. Et si vous saviez comme je suis heureux quand je vois une adresse de votre main.»

⁴² La correspondance à Tarde contient d'autres évocations, plus laconiques ou plus incidentes, de la pratique d'hypnotiseur de Delbœuf. Dans une lettre antérieure du 24 septembre 1891, Delbœuf évoque cursivement une cure qui lui cause du souci : « Des hypnotisations dont une me tourmente, vu que, ayant réussi très bien le 1^{er} jour, un accident de moi inconnu (mon sujet qui n'a pas l'habitude du café qui lui est défendu en ayant bu deux tasses de très fort, ce qui la rendait inassoupissable, me désespérait, me décourageait en ignorant la cause) menace de compromettre toute la cure à laquelle je m'intéressais vivement.» Il raconte plus loin des excursions à une île et des baignades dans la Meuse en compagnie de ses enfants et d'autres enfants. Lors d'une promenade, une des mères glisse et se fait «une entorse ou quelque chose d'approchant, je l'ai hypnotisée séance tenante, et l'entorse a été enrayée, et la promenade a pu continuer. C'est celle là qui alors m'a consulté pour des accidents nerveux (assez graves) ; j'ai fait venir un médecin de ma confiance, et j'ai entrepris la cure. Malheureusement un médecin qu'elle avait consulté a essayé de l'hypnotiser (c'est un collègue à moi), n'a pas réussi et a voulu lui persuader qu'il avait réussi (voilà le 5^e cas semblable que me fournit ce collègue) de sorte que j'ai à lutter contre le scepticisme du client à l'endroit de l'affection dont il souffre.»

CORPUS, revue de philosophie

commande de se souvenir, en ordonnant au mari de sortir - car je ne savais ce qu'elle allait dire. Et c'est ainsi que j'ai connu toute la scène et tout le dialogue que je viens de vous narrer (malgré l'oubli commandé). Comme il n'y avait pas eu viol, je réveille la dame après lui avoir commandé de se souvenir au réveil, je rappelle le mari et lui fais raconter la même chose par la bouche de sa femme éveillée. Elle est entrée dans les moindres détails, rappelant tous les mots, tous les gestes, toutes les allées et venues du médecin. Après quoi, je rends la pauvre femme, et lui commande de ne plus se souvenir de l'aventure que pour la prendre sous le côté plaisant. «Il ne faut pas, dis-je au mari, que dans l'état de santé de votre femme, ce souvenir vienne aggraver sa nervosité !) Et, en effet, réveillée, elle sourit, rit, et trouve souverainement plaisante la déconvenue du médecin, à la grande stupéfaction du mari, content d'ailleurs - Ce médecin est marié et père de plusieurs enfants, trois ou peut-être quatre.

Je dirais et j'ai écrit quelque part : les médecins ont-ils donc le monopole de la moralité ? La loi dont nous sommes gratifiés leur a accordé, outre le droit de coupandi et de tuandi, celui de foutandi impunément. Quand donc l'Europe aura-t-elle le droit commun pour cette engeance⁴³.

Maintenant à vous, monsieur l'ex-juge d'instruction. Que dois-je faire ? Me voilà en possession d'un secret. J'ai dit à mon couple, au mari principalement : «Qu'allez-vous faire ? Vous ne déposez pas de plainte - Non ! Nous craignons trop pareil

Au cours de ce récit d'excursion, Delbœuf évoque ensuite le souvenir de son deuil qui fait irruption (voir note 23).

⁴³ Delbœuf avait eu une violente polémique en août 1889 au Congrès de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique de Paris avec le médecin suisse Ladame. Ce dernier demandait que l'on interdise les séances publiques d'hypnose et que l'on réservât la pratique de l'hypnotisme aux médecins. Au Congrès, puis dans une brochure (*Magnétiseurs et médecins*, Paris, Alcan, 1890), Delbœuf, lui-même hypnotiseur non médecin, s'était déclaré partisan de la liberté et d'un hypnotisme laïc. F. Duyckaerts a analysé ce conflit comme «paradigmatique» par rapport aux futures controverses à propos de la psychanalyse dite laïque ou profane exercée par des non médecins (*Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, 1990, 3, p.25-37). On trouve exprimée une opposition analogue à l'encontre de la médecine dans la lettre du 18 décembre 1894.

L'effet Delbœuf

scandale. - Alors vous allez lui laisser continuer son métier et vous exposez de gaité de coeur d'autres maris et d'autres femmes à être encore plus maltraités que vous ? - Oui, c'est juste ; mais le scandale, le bruit autour de cette sale affaire.» Et je comprends leur raisonnement. *A vous maintenant de me répondre.*

Autre moralité. 1° vous voyez que l'hypnose peut favoriser les attentats contre les personnes - 2° que la commande de l'oubli est inefficace. 3° ainsi que la défense de se laisser endormir par un autre. Ceci, bien entendu quand le sujet ne demande qu'à se laisser endormir pour retrouver le souvenir.

Voilà, cher ami, une bien longue lettre. Je ne comptais pas vous écrire auj. bien loin de là. Je croyais que mon article à Ribot me prendrait toute ma journée, et j'avais fini à 1 heure⁴⁴. J'ai déjeuné ; j'ai rêvassé après mon déjeuner, je crois même que j'ai dormi jusque vers 3 heures. Après quoi ; j'ai pris ma tasse de café et suis allé me promener avec mon chien, par le plus beau des soleils. Alors j'ai pensé à vous ; à vos embêtements, et je me suis dit que je vous devais une lettre, et qu'elle vous ferait venir à Ramet. Et ne voilà-t-il pas que dans ma promenade, le démon des vers me saisit et que je fis une élégie sur votre compte. Mon élégie se chante sur l'air de la Chercheuse d'esprit. Les rimes, quand elles sont riches, n'ont pas été cherchées ; car, dans mon opinion, la richesse des rimes n'est pas nécessaire au bonheur...du poète.⁴⁵ Vous pourrez chanter mes couplets à vos nouveaux collègues.

44 Il s'agit probablement de l'un des articles d'une suite de textes intitulés «L'ancienne et les nouvelles géométrie», que Ribot, directeur de *La revue philosophique*, avait commencé à faire paraître en novembre 1893 dans le tome 36, et dont la publication se poursuivit en avril et août 1894 (tomes 37 et 38), puis en avril 1895 (tome 39).

45 Delbœuf s'intéressait à la versification et avait publié par exemple dans la *Revue de l'instruction publique* (1884, XXVII) «L'hexamètre et l'alexandrin. Lecture faite à la Société pour le progrès des études philologiques et historiques le 19 avril 1884.» Lors de sa visite à Sarlat en 1890, Delbœuf avait assisté à une lecture de poèmes de Tarde («Le fuseau» et «La mort d'Hypathie») par sa femme. On remarquera que la chanson de Delbœuf repose essentiellement sur des vers impairs, au «rythme brisé», rythme particulièrement cher à Tarde dans ses propres poésies si l'on en croit Delbœuf (*Les fêtes de Montpellier*, p.59-61). «Le Paraclet», le long récit central des *Contes et poèmes*, le premier livre

CORPUS, revue de philosophie

Refrain :Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !Pauvre Tarde, hélas !Qu'allais-tu faire Au ministère ? Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !Pauvre Tarde, hélas !Que d'ennuis t'attendaient là-bas !

1.Toi qui d'humeur incertaine Flânais tout le long du jour Te voilà dans un séjour Oû chacun est à la chaîne ! Rem. Au lieu d'incertaine, il faudrait vagabonde ou nonchalante, mais la rime a des rigueurs. 2.Jadis libre, ta pensée, Courant de la prose aux vers Scrutait mille objets divers Sans jamais être lassée Rem. Scrutait n'est pas bon ; c'est trop fort ; malheureusement effleurait a trois syllabes. 3.Aujourd'hui les statistiques- Ce mot seul me ferait fuir-Te changeant en rond de cuir Te font remplir leurs rubriques. Rem. Le second vers n'a pas trop l'air cheville, n'est-ce pas ? 4.A Sarlat, dans chaque chambre Sur table, canapé, lit Traînaient des livres qu'on lit De Janvier jusqu'en Décembre 5.A Paris, en toutes places, Bureaux, sols, chaises, parois, S'étaient recueils de lois, Cartons verts et paperasses. Rem. Ce sont les deux meilleurs couplets ; il y a même deux rimes à consonne d'appui ! 6.A Sarlat qu'on était aise De te faire bon accueil !Tu donnas même dans l'œil De plus d'une Sarladaise. 7.A Paris, sur ton passage, S'empresse maint envieux...Et sais-tu, toi, voir aux yeux La fausseté du visage ? Rem. Pas mal - L'antithèse est vigoureuse. Un peu de sentiment , et un vigoureux trait satirique pour finir. 8.Mais, aussi, sois assez sage Pour ne pas te désoler. Tu peux toujours t'envoler S'il te plait, vers ton village. Sur ce, bonsoir à la Muse. Il est huit heures ; et demain cette lettre sera jetée à la poste de Flémalle ou du Val St Lambert. T.à.v. Delbœuf.

publié en 1879 par Tarde chez Calmann-Lévy, comporte, comme les couplets de Delbœuf, des vers à sept syllabes.

Tarde avait ainsi fait des débuts de poète et de conteur en vers, avant de se lancer dans la science. Il continua, apparemment toute sa vie, d'écrire saynètes et pièces versifiées. Dans une pochade dialoguée en vers de 1892, «Le championnat», il associe pays natal et amour, dialecte périgourdin et langue versifiée. Il envoie à Delbœuf début 1895 sa nouvelle saynète, «Lydie», publiée en 1894.

Joseph Delbœuf à Gabriel Tarde (18 décembre 1894)

Liège le 18 Xbre 1894

Mon cher ami, Je reviens de Ramet où j'ai été passer la journée d'hier et d'aujourd'hui et l'on m'apporte votre lettre : Dies irae dies ira où j'ai quitté mon vieux Sarlat, Leste Delbœuf et cetera. Rappelez-vous le dernier couplet de ma chanson. Mais ce n'est plus de chanson qu'il s'agit, vous voilà triste jusqu'à la mort. Je pense que la maladie de votre petit vous donne ces idées noires. Il y a de braves gens à Paris. Allez donc voir Marillier et sa gentille petite femme⁴⁶ ; qui est logée au dessus de la 120° marche pour avoir un semblant du grand air de la Bretagne. Mettez en commun vos deux nostalgies, vous retrouverez une partie de votre pays. Moi aussi je regrette Sarlat. C'est là que je vous place quand je pense à vous ; et non dans votre appartement banal, (oh ! combien !)⁴⁷ Eh ! bien ! n'avais-je pas un peu raison ? Mon petit fils a eu la scarlatine - très bénigne. Le 3° jour il jouait dans la chambre ! Et personne d'autre ne l'a eue ; ni le tout petit ni les 2 bonnes. C'est moi qui étais tranquille : la maman un peu moins⁴⁸. Il est curieux de constater que les

⁴⁶ Il s'agit probablement de la femme de L. Marillier. Celui-ci était secrétaire du Congrès de Psychologie physiologique qui se tint à Paris en août 1889 en même temps que son «rival», le Congrès de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique. Delbœuf faisait partie du «Comité de patronage» du congrès de psychologie auquel il participa activement, et l'on peut supposer qu'à cette occasion il put engager ou poursuivre des relations avec les Marillier. Dans une lettre précédente à Tarde, le 24 octobre 1894, Delbœuf plaisante ainsi : «Avez-vous fait la connaissance de Mr et Me Marillier. Je suis amoureux de cette petite bretonne. Me voilà deux amours avérés (sic) à Paris. C'est un peu beaucoup pour moi, vieillard, pauvre champs où Vénus ne trouverait pas grand chose à glaner. Et la belle Me d'Arsac, elle n'est pas venue me rendre visite !» On retrouve «le belle Me d'Arsac» à la fin de cette lettre.

⁴⁷ Les Tarde s'étaient installés 62, rue Saint-Placide, dans le 6° arrondissement de Paris.

⁴⁸ Delbœuf parle de la scarlatine de son petit fils dans une lettre précédente (24 octobre 1894). Il se moque de l'hygiénisme médical, et il affirme qu'il n'avait déjà pris aucune précaution au moment de la maladie de sa fille Caroline. Il propose à Tarde de façon provocante cette théorie homéopathique : «Je me suis fait alors une théorie que je vous

CORPUS, revue de philosophie

enfants d'un grand homme ne le gobent pas. Charles me contrarie en toutes mes idées médicales ; et Henriette n'y ajoute qu'une médiocre créance. Caroline seule est ma digne élève⁴⁹. Ah ! si cette fille était un garçon ! C'est en elle que je me retrouve avec ma décision, ma résolution et mon insouciance de l'avenir. Elle pousse seulement celle-ci trop loin. Mon petit-fils aura aussi beaucoup de qualités. Il n'est pas dit que je pourrai en voir les premiers développements. Je griffonne. Je reviens de Ramet où j'ai corrigé le ms des 100 lères pages de la 2^e partie de la *Chrestomathie latine*⁵⁰, et où j'ai fendu des monceaux de bois provenant des coupes de mon jardin. Par cet exercice j'entretiens mes biceps en bon état ; on ne sait pas de quoi on peut avoir besoin. Mes ennemis ne décolèrent pas. Mais comme je n'ai jamais l'occasion de les rencontrer, leur colère me touche peu.

soumettrai un jour, en vertu de laquelle, à votre place je mettrai vos trois enfants dans le même lit.»

49 Delbœuf s'opposait au mariage de son fils avec la jeune fille qu'il aimait. Charles Delbœuf avait écrit secrètement le 26 avril 1894 une lettre à Tarde pour qu'il intercédât auprès de son père.

Caroline, qui vivait alors avec Delbœuf contrairement à sa soeur Henriette déjà mariée, semble avoir eu une relation privilégiée avec son père. Elle servait de copiste à son père, ainsi qu'on le voit dans une lettre de Delbœuf à Croom Robertson où elle recopie un fragment d'une lettre de Liébeault. Delbœuf écrit à Tarde à son propos le 29 janvier 1895 : «Autre embêtement : Caroline a 25 ans, et hier encore un parti très sortable se présentait ; je parie qu'elle l'a éconduit. Et elle est jolie à ravir ! L'autre jour à un grand concert où elle chantait dans un chœur de plus de 100 jeunes filles, il n'y avait d'yeux que pour elle ; et Dieu sait qu'elle ne fait rien pour les attirer. Et moi que ferais-je si elle se mariait ? C'est le moment de placer le bon espoir devant mes yeux.»

Après la mort de son père, Caroline écrira le 2 février 1897 à Forel : «La maison est bien triste et vide maintenant, et jamais personne ne remplacera auprès de moi celui que j'ai perdu. Jusqu'à présent il avait été tout pour moi ; un père, un ami, un compagnon de voyage. J'étais aussi sa secrétaire, et je le reste même après sa mort ; car la veille de son départ pour Bonn nous avons encore corrigé ensemble les épreuves d'une Géométrie qui se publie en ce moment et dont j'ai continué à m'occuper.» Elle dit être restée en correspondance avec certains amis de son père comme Liégeois (voir *infra*), et elle lui annonce également le mariage prochain de son frère.

50 Une deuxième édition de la deuxième partie de la *Chrestomathie* fut publiée en 1896 à Liège chez Desoer.

J'ai fait Samedi un grand discours sur l'hypnose et les suggestions criminelles. J'ai eu beaucoup de succès bien que j'eusse ma pharyngite. Je pensais d'abord que je ne pourrais pas tirer un son de mon gosier ; mais à force de crier la voix a fini par s'assouplir un peu et à la fin j'avais retrouvé la plus grande partie de mes moyens vocaux. Les journaux en parlent avec beaucoup d'éloges ; il y a quelques mots dans le Temps de hier (mardi 18 Xbre). J'avais accepté de faire ce discours le 4 août lorsque j'étais assuré de ma révocation⁵¹. Mais je ne voulais pas m'abandonner, et c'est pourquoi je prenais des engagements pour être forcé de les tenir.

Moi aussi j'ai toujours aimé les femmes - en tout bien tout honneur.⁵² Et je trouve que la vieillesse a ceci d'agréable qu'on peut à mon âge se permettre avec elles toutes sortes de «privautés» qu'un plus jeune devrait s'interdire. Je vous l'ai dit un

51 Delbœuf aurait eu une altercation avec un collègue et aurait craint d'être révoqué (information donnée par F. Duyckaerts). Il évoque allusivement cette affaire dans une carte de juillet 1894, où il demande à Tarde de faire jouer le cas échéant ses «attaches avec le Journalisme», si les choses tournent mal.

Le «discours prononcé dans la séance publique de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique» eut lieu le 12 décembre 1894 et fut publié dans la *Revue de l'hypnotisme* sous le titre «L'hypnose et les suggestions criminelles», en février et mars 1895. *Le Temps* du 18 décembre 1894 cite assez longuement en deuxième page une lettre reçue de Bruxelles, dont le signataire n'est pas indiqué. Cette lettre résume assez exactement ce que l'on peut lire dans la communication développée publiée ultérieurement en 1895. Elle met l'accent sur un ralliement de Delbœuf en matière médico-légale aux positions parisiennes : «Il a confessé son revirement avec une spirituelle bonhomie.» Elle conclut que l'orateur a donné «(...) quantité de détails curieux et précis qui ont été écoutés avec un vif intérêt.»

52 Dans leurs publications respectives, Delbœuf et Tarde, qui tous deux avaient été très tôt orphelins de pères, engagent à cette époque des réflexions divergentes sur les femmes et l'importance respective des sexes. Dans un article de *La revue philosophique* (1891, 31, p.427), «Pourquoi mourons-nous ?», Delbœuf affirme l'antériorité de la femme-mère sur le fils. Tarde à l'inverse en 1890 dans *Les lois de l'imitation*, fait du père le premier modèle et le premier suggestionneur (p.84). Plus tard en revanche, dans «L'interpsychologie infantile», il insistera sur l'importance des suggestions maternelles pour le jeune enfant (*Archives de l'anthropologie criminelle*, 1909, 24, p.142).

CORPUS, revue de philosophie

jour : je tombe encore assez facilement amoureux - un feu de paille sans doute, ou mieux une phosphorescence, mais enfin l'illusion y est. Heureux docteur Le Bon !⁵³ Engagez donc Daviel (?) à venir me voir à Liège. Dites-lui qu'il y a matière à romans. Richet est venu à Liège ; il y a aujourd'hui 15 jours. Il a dîné chez moi. Il a vu mes lézards.⁵⁴ Il y en a un qui se meurt, et se meurt aveugle. Il n'a pas pelé pendant l'été. Mais quel été nous avons eu ! Vent, pluies, inondations ! J'ai pris cinq bains en tout ; et ma barque ne m'a pas servi. Je l'ai dû rentrer dans notre jardin. Quand est-ce que je vous y reverrai. Avez-vous vu Liégeois ?⁵⁵ Voyez-vous encore Brunot, et la belle Me d'Arsac ? Nous allons bien en Belgique, n'est-ce pas ? Qu'avez-vous dit de la débâcle du libéralisme ? Vous en apprendrez bientôt de belles quand on discutera la loi communale. C'est ça qui mettra le feu aux poudres. Alors votre petit sera hors de danger ; vous serez bel et bien désinfecté suivant les grands préceptes de la nouvelle hygiène, vous ne penserez plus à vos causes de tristesse et vous suivrez avec intérêt les contrefaçons communardes de la petite Belgique. Avez-vous lu les violences de votre ami Vandervelde ? En voilà un qui joue aussi avec les statistiques et qui sait les faire mentir ! Ainsi vous perdez vos illusions ! Vous croyiez à la statistique et n'y croyez plus. Que reste-t-il encore au fond de votre esprit ? Ah ! les saynètes, les impromptus, les bouts-rimés, c'est là tout le positif de la vie. Je dis cela sérieusement, rire, aimer et boire ! Mais vous vous ne buvez pas. Moi je ne bois

53 Gustave Le Bon s'appropriait à publier en 1895 un livre à très grand succès où il se présentait comme l'inventeur, avant Tarde, de la «psychologie des foules.» Delbœuf avait personnellement rencontré Le Bon à Paris ainsi qu'il ressort d'un récit du *Magnétisme animal* (p.361).

54 Le physiologiste Charles Richet était, comme Delbœuf, un «pionnier» de l'hypnotisme et de la psychologie expérimentale. Il avait, comme lui, participé activement au Congrès de psychologie physiologique. Dans *Le sommeil et les rêves*, Delbœuf se présente comme un amoureux et un éleveur de lézards, qui constituent également des personnages de l'un de ses rêves célèbres. Il écrit également sur la psychologie des lézards.

55 La polémique médico-légale de Delbœuf et de Liégeois ne les empêcha pas de demeurer amis, ainsi qu'en témoignera la longue nécrologie publiée par Liégeois dans la *Revue de l'hypnotisme* de Janvier 1896 et Décembre 1897, «Une vie de savant. Joseph Delbœuf.»

L'effet Delbœuf

plus ; mais je vais m'y remettre. Ne voulez-vous pas venir à la Noël manger avec nous une oie colossale ; elle serait toute plumée, plus de 11 livres ; une jeune oie ! Si vous veniez, j'invite les Frédéricq⁵⁶, et quelques bons et loyaux amis - Je ne puis plus vous offrir de Laveleye⁵⁷ ; et d'autres grands hommes, je n'en connais point, j'entends des grands hommes sociables et présentables. Je désire que cette lettre (où je parle pour ne rien dire, mais uniquement en vue de vous distraire) je désire qu'elle vous parvienne demain matin. La levée va avoir lieu et je ne termine pas ma page. Ma fille vous embrasse de tout son coeur - mais n'allez pas le dire à Me Tarde. Moi aussi je vous embrasse. Bon courage.

J.Delbœuf

Jacqueline CARROY,
Professeur à l'Université de Paris 7-Denis Diderot

⁵⁶ Frédéricq, professeur de physiologie et collègue de Delbœuf, l'avait accompagné à Montpellier pour représenter en 1890 l'Université de Liège aux fêtes du sixième centenaire de l'Université de Montpellier.

⁵⁷ Sur de Laveleye, voir *Le magnétisme animal*, p.348.

**CRÉDIVITÉ, IDÉODYNAMISME ET SUGGESTION.
NOTE SUR L'ACTUALITÉ DE LA PENSÉE
D'HIPPOLYTE BERNHEIM**

**L'hypnotisme classique :
Bernheim et Charcot ne sont pas classiques au même titre**

Charcot et Bernheim sont indissociablement liés dans les représentations de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la psychologie, de la psychopathologie, de l'hypnose et de la psychanalyse. On sait qu'ils ont été les protagonistes d'une querelle très violente, et les mieux informés savent que Bernheim accusait Charcot de sous-estimer l'importance de la suggestion dans la production des phénomènes hypnotiques. Réciproquement, Charcot et surtout ses disciples (auxquels il délégua le soin de soutenir la controverse) reprochaient à Bernheim d'ignorer la nature physiopathologique de ces phénomènes. Mais qui avait raison ? On sait ordinairement qu'à l'époque, les idées de Bernheim avaient fini par s'imposer. Mais on croit d'ordinaire que cette doctrine de la suggestion a été à son tour abandonnée, notamment sous l'influence de la psychanalyse. J'entends soutenir ici le point de vue d'un psychologue qui fait des recherches sur l'hypnose et pratique l'hypnothérapie : de ce point de vue particulier, Charcot est à peu près sans intérêt, à part telle observation de détail, comme la distinction classique des formes cliniques d'hypnose, qu'il s'est contenté d'emprunter à ses prédécesseurs et que Didier Michaux a naguère réhabilitée partiellement¹. Bernheim en revanche

¹ D. Michaux, *Aspects expérimentaux et cliniques de l'hypnose*, Thèse pour le doctorat de 3^e cycle (psychologie), Paris, Université Paris VII, 1982 ; Didier Michaux *Mesure de l'hypnose et formes d'hypnose*, Phœnix, *Revue de nouvelle hypnose et de psychothérapie ericksonienne*, 11-12 (1991), 101-104

CORPUS, revue de philosophie

décrit très exactement les embarras et les perplexités qui sont encore ceux des cliniciens et des chercheurs contemporains. La langue et les concepts sont désuets, mais ce sont les problèmes fondamentaux de la théorie et de la pratique de l'hypnose qu'il pose avec une vigueur et une rigueur inégalées. Plusieurs des solutions qu'il envisage sont à peu de choses près celles que soutiennent aujourd'hui des praticiens et des théoriciens anglo-saxons qui croient les avoir inventées, et qui seraient bien surpris de cette filiation, tant est méconnue l'œuvre de Bernheim.

Bien sûr, on court le risque de s'égarer : de croire reconnaître dans les champions des joutes passées les précurseurs des protagonistes des controverses actuelles. Les spécialistes d'une discipline scientifique ou clinique ne sont pas généralement les mieux placés pour en comprendre l'histoire. Ils ont tendance à méconnaître la spécificité historiquement datée des hypothèses et à ne voir les polémiques passées qu'à travers les verres déformants de leur engagement dans des débats actuels. Mais réciproquement, les philosophes et les historiens des sciences courent le risque de traiter sur un même pied des doctrines complètement mortes et des théories dans lesquelles le spécialiste contemporain peut encore se reconnaître. C'est ce qui se passe dans le cas des controverses entre l'école parisienne de la Salpêtrière regroupée autour de Charcot et l'école de Nancy, petit groupe formé autour de Liébeault et de Bernheim.

Ce risque est particulièrement fort dans le domaine particulier de l'histoire de l'hypnotisme et de l'hypnothérapie, du fait de la confluence de deux sources d'erreur. D'une part, les historiens français de l'hypnotisme connaissent mal la recherche expérimentale anglo-saxonne sur l'hypnose et la pratique clinique de l'hypnothérapie, à vrai dire encore assez peu répandue en France. Pour eux, l'hypnose appartient essentiellement au passé. De l'autre côté de la Manche ou de l'Atlantique, où la psychologie expérimentale de l'hypnose et la pratique clinique de l'hypnothérapie sont très actives, personne n'a lu les écrits originaux de Charcot, de Bernheim ou de Delbœuf. On ne les connaît — quand on les connaît — que par les brefs résumés de leurs doctrines, systématiquement faits de seconde main, qu'on trouve inévitablement dans les premiers chapitres de tous les traités sur l'hypnose.

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

Il y a bien des similitudes entre les questions qui divisaient les spécialistes de l'hypnotisme de la fin du XIX^e siècle et celles qui nous passionnent encore aujourd'hui. Pourtant, les cartes ont été redistribuées, à cause des progrès de nos connaissances en neurophysiologie et en psychologie cognitive. En ce qui concerne la théorie de l'état d'hypnose, les spécialistes actuels se divisent entre *étatistes* et *anti-étatistes*. Que faut-il entendre par là ? A l'instar d'Ernest Hilgard², qui a renouvelé la psychologie expérimentale de l'hypnose à partir de 1960, les étatistes estiment que l'état d'hypnose est un état particulier du cerveau, irréductible au sommeil comme à la veille, et caractérisé par un fonctionnement mental original dans lequel les fonctions supérieures (jugement, raisonnement, volonté) sont provisoirement mises hors-circuit. Les anti-étatistes se réclament d'une tradition sceptique déjà ancienne, remontant au moins au psychologue social Sarbin³, relayé plus récemment par des chercheurs tels que Theodor Xenophon Barber⁴, Nicholas Spanos, John Chaves ou Irving Kirsch. Ces psychologues, qui qualifient volontiers leur orientation de «psycho-sociale», «comportementale-cognitive» ou «socio-cognitive», estiment que l'hypnose ne se différencie en rien de la veille normale. Pour eux, le sentiment subjectif de modification de l'état de conscience n'est qu'une illusion que les sujets développent du fait de leur adhésion aux représentations sociales et aux mythes populaires de l'hypnose. Cette opposition entre étatistes et socio-cognitivistes n'est autre chose que le point d'aboutissement provisoire de la querelle commencée en 1884 entre Charcot et Bernheim. Charcot pensait que l'hypnotisme⁵ est un état pathologique, présent exclusivement chez les hystériques,

² E. Hilgard, *Divided consciousness. Multiple controls in human thought and action*, New York, Wiley, 1986

³ T. R. Sarbin, Contribution to role-taking theory. I. Hypnotic behavior, *Psychological Review*, 57 (1950), 255-270

⁴ T. X. Barber, *Hypnosis : A scientific approach*, New York, Basic Books, 1969

⁵ Le terme *hypnose* semble ne s'être imposé qu'au cours des débats du Congrès de 1889 (Cf. *Premier Congrès Mondial de l'Hypnotisme*, Paris, Doin, 1890). Il a ultérieurement supplanté le terme *hypnotisme*.

CORPUS, revue de philosophie

différent de la veille normale comme du sommeil normal, et reposant sur des bases neurophysiologiques. Il s'agissait donc pour lui d'un ensemble de phénomènes rigoureusement déterminés par des lois immuables, et donc pourvus d'une symptomatologie et d'une évolution absolument invariables. Bernheim soutenait au contraire que l'hypnose ne se distingue pas du sommeil ordinaire : elle n'est autre chose que le sommeil naturel, mais provoqué artificiellement par la suggestion. Plus tard, Bernheim relève que les sujets hypnotisés ne dorment pas tous : chez certains le sommeil est incomplet, chez d'autres encore, il ne s'agit que d'une illusion : « D'autres, trompés par la suggestion, ne paraissent avoir que l'illusion du sommeil ; ils croient avoir dormi ; rien ne prouve qu'ils aient dormi réellement » (HSP, p. 95)⁶. Nous voici très près des thèses des anti-étatistes modernes ! L'hypnose n'a pas d'unité ni de réalité psychophysiologique. Elle englobe d'authentiques états de sommeil, des états de sommeil incomplet, et des états de veille illusoirement identifiés au sommeil. Elle peut donc, en droit, être provoquée chez tous les sujets quels qu'ils soient.

Les étatistes actuels, continuateurs lointains de Charcot, ont renoncé à l'idée d'une nature pathologique de l'hypnose. Mais ils pensent comme Charcot : 1) qu'il doit y avoir des signes objectivables d'une physiologie cérébrale particulière pendant l'hypnose, 2) que ce fonctionnement particulier n'est pas observable chez tous les sujets, ou tout au moins que les sujets sont physiologiquement plus ou moins aptes à développer l'état d'hypnose. Avec le développement des techniques d'imagerie cérébrale, ils invoquent de plus en plus fréquemment des résultats expérimentaux à l'appui de l'une ou l'autre de ces thèses⁷.

⁶ Les initiales HSP renvoient à l'ouvrage de Bernheim, *Hypnotisme, suggestion et psychologie* (1891, remanié et augmenté en 1903) récemment réédité (1995) dans le *Corpus des œuvres de philosophie en langue française*.

⁷ Cf. H. J. Crawford & J.H. Gruzelier, A midstream view of the neurophysiology of hypnosis : Recent research and future direction, in E. Fromm & M. R. Nash, *Contemporary hypnosis research*, New York, Guilford, 1992, p. 227-266

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

Les anti-étatistes modernes sont les continuateurs de Bernheim, à ceci près qu'on ne peut plus soutenir sérieusement l'identité de l'hypnose et du sommeil naturel, thèse écartée par l'électro-encéphalographie depuis près de cinquante ans⁸. De ce fait, ils estiment que l'hypnose n'est qu'un état de veille, sans aucune caractéristique spéciale autre que celles créées par la suggestibilité. Ce faisant, ils restent très proches des positions finales de Bernheim. Celui-ci, après 1900, pratiquait surtout la suggestion à l'état de veille. Il considérait l'endormissement préalable du patient comme une technique d'appoint, conservant quelques indications limitées : en 1916, il ne préconise plus guère l'hypnotisme que dans la thérapie des troubles du sommeil⁹. En règle générale, il pense que l'augmentation de la suggestibilité pendant le sommeil est trop faible et trop variable selon les individus pour qu'il soit utile d'endormir les patients avant de les «suggestionner».

A cette divergence entre les chercheurs contemporains, s'ajoute une deuxième opposition, qui divise les psychothérapeutes, et qui ne coïncide pas exactement avec la première. Les uns, généralement proches des chercheurs étatistes, estiment que la profondeur de l'hypnose est un ingrédient actif de l'hypnothérapie, qui est d'autant plus efficace et donc d'autant plus indiquée que les patients sont plus hypnotisables. Les autres, souvent inspirés par les conceptions du grand hypnothérapeute américain Milton Erickson (1901-1980)¹⁰, estiment que la profondeur de l'hypnose est sans aucune relation avec l'efficacité de la psychothérapie, et donc que des sujets peu hypnotisables sont cependant susceptibles de bénéficier d'une hypnothérapie. Beaucoup, sans remettre en cause l'existence même de l'état d'hypnose, doutent que cet état soit caractérisé par une dimension nommée profondeur.

⁸ B.E. Gorton, The physiology of hypnosis, *Psychiatric Quarterly*, 23 (1949), 317-343, 457-485

⁹ H. Bernheim, *De la suggestion*, Paris, Doin, 1916. Rééd. Paris, Retz, 1974, p. 200

¹⁰ J. A. Malarewicz, J. Godin (1985), Milton H. Erickson, de l'hypnose à la psychothérapie stratégique, Paris, ESF

CORPUS, revue de philosophie

Mais l'évolution des problématiques fait qu'aujourd'hui les héritiers de Charcot et de Bernheim s'entendent tous sur l'importance de la suggestion. On sait que cette évolution avait commencé dès la fin du siècle dernier, puisque Charcot et ses disciples avaient dû concéder que le somnambulisme et la catalepsie étaient largement modelés par la suggestion¹¹. De son côté, Charcot reconnaissait implicitement la réalité des phénomènes suggestifs dans son texte célèbre sur «la foi qui guérit»¹². Qu'ils soient étatistes ou anti-étatistes, les chercheurs modernes identifient purement et simplement les phénomènes hypnotiques et les phénomènes de suggestibilité. La seule différence est que les étatistes pensent que les phénomènes de suggestion ne peuvent se produire complètement que dans un état psychophysiologique particulier, différent de la vigilance ordinaire, et dont la propriété principale — mais non la seule — est d'augmenter la suggestibilité. Les anti-étatistes pensent au contraire que le mythe de l'hypnose est une «prédiction créatrice» : les sujets qui croient être dans cet état spécial croient être de ce fait plus suggestibles, et comme en matière de suggestibilité, croire c'est être, ils le deviennent réellement. Mais en réalité il n'y aurait là qu'une mystification.

Il est cependant intéressant de noter une différence considérable entre les débats anciens et contemporains : depuis les innovations techniques de Milton Erickson, seuls pratiquent encore la suggestion directe les praticiens attachés à l'étatisme traditionnel et à une attitude clinique autoritaire . Ceux qui pensent que l'hypnose n'existe pas ou qui doutent de son existence réelle ne pratiquent pas pour autant, comme le faisait Bernheim, la suggestion directe à l'état de veille. Celle-ci n'est plus utilisée que dans un cadre expérimental, par des *chercheurs* anti-étatistes qui souhaitent étudier la suggestibilité en dehors de toute référence à l'état «prétendu hypnotique» (so-called «hypnotic» state). Pour mieux établir que l'acceptation des suggestions est complètement indépendante de la survenue d'un

11 J. Carroy, *Hypnose, suggestion et psychologie*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 201. D. Barrucand, *Histoire de l'hypnose en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 91

12 J.M. Charcot, *La foi qui guérit*, 1892, Rééd. Paris, Alcan, 1897

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

état spécial, ils administrent sans induction préalable d'hypnose des suggestions directes de phénomènes traditionnellement appelés hypnotiques : sensations de lourdeur et de chaleur, mouvements non volontaires, hyperesthésie, analgésies, amnésies et hypermnésies, hallucinations positives et négatives, etc. Mais les *praticiens* anti-étatistes ou sceptiques ont dû développer, comme Bernheim lui-même avait tenté de le faire après 1895, des méthodes de suggestion plus élaborées que les injonctions de guérir données sur un ton péremptoire à des patients «endormis» de manière expéditive¹³.

La suggestion ne se réduit pas à l'influence interpersonnelle

On associe ordinairement la suggestion à l'influence interpersonnelle. La conception de la suggestion selon Bernheim dépasse le cadre étroit de cette assimilation. Certes, toute influence interpersonnelle s'exerce nécessairement par l'intermédiaire de la suggestion, et de ce fait une bonne partie des suggestions sont interpersonnelles. C'est en ce sens que Bernheim démystifie les artifices de la culture de l'hypnotisme et de l'hystérie à la Salpêtrière : les phénomènes attendus sont annoncés à haute voix, en présence de la patiente qui va les manifester, à l'auditoire d'étudiants et de curieux. Charcot annonce à l'avance tout ce qui va se passer. Les patients qui vont servir à la démonstration sont présents, et entendent tout : ils n'ont plus qu'à exécuter le programme qui leur a été suggéré involontairement et sans qu'on y prenne garde. Persuadé que les phénomènes de l'hystérie et de l'hypnose sont déterminés physiologiquement, et qu'ils se produisent sans la participation des patients, Charcot ne se rend pas compte qu'il produit par ses prédictions ce qu'il croit observer.

Mais il faut souligner que la suggestion interpersonnelle ne se réduit pas à la suggestion intentionnelle, ni même à la suggestion verbale. On peut «suggestionner» de façon involontaire : une parole dite sans intention particulière par telle

¹³ Ce que Jacqueline Carroy (*op. cit.*, p. 192) appelle la «suggestion d'hôpital»

CORPUS, revue de philosophie

personne peut être entendue par telle autre et la suggestionner à l'insu du «suggestionneur». D'autres formes de suggestion sont volontaires, mais non verbales. Ainsi Pierre Janet suggérait de prier à des patientes en les faisant mettre à genoux, les mains jointes¹⁴. Comme les autres théoriciens de l'école de la Salpêtrière, Janet pensait en effet qu'en état de catalepsie, les sujets hypnotisés ne sont pas accessibles à la suggestion verbale, mais seulement à la suggestion transmise par le «sens musculaire»¹⁵

Les mécanismes internes de la suggestion : la crédibilité et l'idéodynamisme

L'influence interpersonnelle n'est que la face externe et apparente de la suggestion. L'influence n'est pas la cause principale de la suggestion, elle n'en est que l'un des déclencheurs éventuels. Le «suggestionneur» n'est pas efficace parce qu'il est influent, il est influent parce qu'il utilise la suggestion. Tout est dans le mécanisme de celle-ci, qui présente deux étapes successives. L'acceptation de l'idée, qui la transforme en suggestion, nécessite une attitude du psychisme que Bernheim, à la suite de Durand de Gros, appelle la *crédibilité*. L'accomplissement de la suggestion, sans lequel elle reste lettre morte, nécessite le *phénomène idéodynamique*. Que faut-il entendre par là ?

La crédibilité. Bernheim considère la crédibilité comme la forme normale d'une tendance à croire dont l'excès porte le nom de crédulité. Il souligne que dans la plupart des actions de la vie quotidienne, nous ne vérifions pas la vérité de nombreuses informations que nous utilisons pour l'action. C'est seulement en cas d'invraisemblance ou même en cas d'échec que nous mettons en question la vérité de l'information utilisée, et que nous utilisons véritablement nos aptitudes au jugement et au raisonnement. Cette crédibilité est utile parce qu'elle permet une

¹⁴ P. Janet (1889), *L'automatisme psychologique*, Paris, Société Pierre Janet, Rééd. 1973, p. 71-81

¹⁵ H. Bernheim, *De la suggestion*, Paris, Doin, 1916, Rééd. Paris, Retz, 1974, p. 208

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

action ou une réaction rapide, automatique et présentant les apparences de l'acte réflexe.

La créditivité est augmentée par «certains états d'âmes» : « foi religieuse, passions vives, amour, colère, haine, entraînement de l'exemple¹⁶. Bernheim reconnaît à la foi religieuse la première place parmi les facteurs d'exaltation de la créditivité : «Le premier de tous, et qui exalte la créditivité jusqu'à la transformer en foi, c'est la suggestion religieuse, lorsqu'elle agit sur des âmes croyantes. La foi soulève des montagnes, la foi fait des miracles, la foi est aveugle, parce qu'elle ne raisonne pas, parce qu'elle supprime le contrôle et s'impose à l'imagination. L'idée religieuse actionne sans détour, sans arrière-pensée modératrice, l'automatisme cérébral et se transforme en acte.» (HSP, p. 68).

La deuxième manière d'augmenter la créditivité consiste à faire croire à l'efficacité d'un médicament ou d'un procédé thérapeutique qui est en lui-même inactif, mais qui devient efficace en raison de la croyance du patient en son efficacité. C'est ce que Bernheim appelle l'incarnation matérielle de la suggestion : elle présente l'avantage de dissimuler la suggestion derrière une intervention d'apparence médicale («la suggestion peut s'abriter derrière une médication...»). On «court-circuite» ainsi les fonctions mentale de contrôle et d'examen critique. Bernheim décrit trois principales variantes de cette dissimulation de la suggestion derrière des pseudo-traitements médicaux. La *suggestion médicamenteuse* est à ma connaissance la première conceptualisation de ce qu'on appelle maintenant l'effet placebo. A cette occasion, et dans le cadre d'une étude sur l'efficacité hypnotique (au sens de somnifère) du sulfonal, Bernheim décrit avec cinquante ans d'avance la méthode maintenant classique de comparaison des effets de la molécule supposée active avec les effets d'un médicament placebo (HSP, p. 72). La suggestion peut être également matérialisée ou dissimulée derrière l'application de courant électrique, d'aimants, de plaques métalliques (méthallothérapie en honneur à l'époque de Bernheim dans certains hôpitaux parisiens) : «Il y a de la suggestion dans l'électrothérapie, dans la balnéothérapie, dans l'hydrothérapie,

¹⁶ *Ibidem*, p. 33-34

CORPUS, revue de philosophie

dans les massages, dans les granulés Mattéi, dans l'homéopathie» (HSP, p. 75).

Le troisième facteur classique d'augmentation de la crédibilité est le sommeil. Comme la foi religieuse et comme l'utilisation de placebos, mais pour d'autres raisons, il se caractérise par la mise hors-jeu des fonctions d'examen et de jugement critique, corrélative de l'exaltation de l'imagination dont les rêves sont l'expression. Mais alors que dans les cas de la foi et du placebo, il est facile de distinguer ce qui revient à la crédibilité et ce qui revient à l'idéodynamisme, cette distinction est plus difficile à maintenir dans le sommeil, qui les exalte tous deux de façon inséparable.

Avant d'en terminer avec la crédibilité, il convient de mentionner son rôle dans les phénomènes d'*auto-suggestion*. Ces phénomènes présentent un intérêt particulier pour la théorie de la suggestion : c'est l'existence de l'auto-suggestion qui permet de comprendre que l'influence interpersonnelle n'est qu'un facteur accessoire des processus de suggestion, qui peuvent se réaliser intégralement dans le rapport de soi à soi. Sous le nom d'auto-suggestion, Bernheim n'envisage pas les suggestions thérapeutiques données à soi-même que préconiseront plus tard les tenants de la «deuxième école de Nancy», Emile Coué et Charles Baudouin¹⁷. Il a en vue les idées spontanées, souvent pathogènes, qui s'imposent à l'esprit de personnes qui ne peuvent ensuite s'en débarrasser : «on appelle ainsi [auto-suggestion] la suggestion née spontanément chez une personne, en dehors de toute influence étrangère appréciable. En réalité, l'auto-suggestion ne résulte pas d'une génération spontanée, elle est toujours liée à une impression sensorielle qui donne naissance à une idée ou à une association d'idées, en rapport avec des souvenirs accumulés par suggestions antérieures». Et Bernheim de développer l'exemple des jeunes étudiants en médecine, qui se croient souvent tuberculeux : impressionnés par les signes cliniques qu'ils ont observés au lit du malade, leur esprit étant «plein de ces symptômes», il suffit qu'ils aient une toux insignifiante ou une légère douleur thoracique pour qu'ils

¹⁷ C. Baudouin, *Psychologie de la suggestion et de l'auto-suggestion*, Neuchâtel, Paris, Delachaux & Niestlé, 1924

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

pensent à l'éventualité d'être eux-mêmes atteints de cette maladie ; dès lors «...cette idée, prenant possession du cerveau, crée à son tour toutes les sensations corrélatives dont l'image a été fraîchement enregistrée dans le sensorium» (HSP, p. 41). Cette description des «scénarios catastrophes» qu'on trouve souvent chez des patients anxieux ou dépressifs préfigure directement les travaux des psychothérapeutes cognitivistes modernes sur les «pensées automatiques négatives»¹⁸.

L'idéodynamisme. Bernheim reprend une notion répandue à la fin du XIX^e siècle, selon laquelle les idées ne sont pas de simples tableaux statiques des réalités extérieures, mais des incitations à l'action. Elles sont animées d'une énergie propre qui pousse à la réalisation par le sujet pensant de ce que ses pensées lui représentent. Ainsi les représentations de mouvement s'accompagnent d'impulsions motrices : c'est ce que Bernheim appelle le phénomène idéomoteur ; les représentations sensorielles s'accompagnent d'une tendance à la reproduction de la perception sous forme d'image plus ou moins vive : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le phénomène idéo-sensoriel ; les représentations d'émotions s'accompagnent d'une tendance au retour de l'émotion représentée : c'est le phénomène idéo-affectif. Les représentations de processus organiques s'accompagnent d'une tendance à la réalisation de ces processus. C'est le phénomène que nous appellerions peut-être aujourd'hui psychosomatique. Ces quatre phénomènes sont les quatre manifestations principales du phénomène idéodynamique. Penser n'est pas une pure contemplation, c'est une ébauche de comportement ou d'action. En application de ce principe, les idées communiquées à un sujet tendent à se réaliser sous forme d'action, de perception ou d'émotion. Ce principe s'applique dès qu'une idée est «acceptée par le cerveau», quel que soit le suggestionneur, qu'il soit influent ou qu'il ne le soit pas, que la suggestion soit faite volontairement ou par inadvertance.

Les deux ingrédients de la suggestibilité, la créditivité et l'idéodynamisme sont normalement atténués parce que les

¹⁸ A. T. Beck, Thinking and depression : I. Idiosyncratic content and cognitive distortions, *Archives of General Psychiatry*, 9 (1963), 324-444 . Cf. J. Cottreaux, *Les thérapies cognitives*, Paris, Retz, 1994

CORPUS, revue de philosophie

fonctions supérieures de l'esprit — l'attention volontaire, le jugement, la volonté— les inhibent en permanence : les idées sont le plus souvent examinées avant d'être acceptées, la tendance de l'idée à réaliser ce dont elle est l'idée est soumise à une inhibition par la volonté ou, comme le dit Bernheim, par les «centres corticaux».

Mais ce contrôle et cette inhibition sont liés au niveau de vigilance : ils ne sont complets que chez le sujet éveillé, ils disparaissent chez le sujet endormi. Le sommeil inhibe les inhibitions : il atténue les fonctions d'examen et de critique, il augmente la crédibilité. Il atténue le contrôle volontaire du phénomène idéodynamique. Dans le sommeil naturel et spontané, les idées qui surgissent sont admises sans critique, quelle que soit leur source (externe ou interne) et quelle que soit leur vraisemblance, parce que la crédibilité est à son maximum. Leur réalisation idéodynamique ne connaît aucun obstacle dans les registres sensoriel, sensitif, affectif et organique : d'où les hallucinations caractéristiques du rêve, qui transforme les images mentales en perceptions, d'où les kinesthésies et les cœnesthésies vives de l'expérience onirique, d'où l'intensité des affects dans le rêve. Seule l'expression du phénomène idéomoteur reste limitée : ce n'est pas que l'inhibition corticale subsiste, mais c'est parce l'hypotonie musculaire propre à l'état de sommeil rend impossible l'aboutissement de l'idéomotricité, à l'exception remarquable des automatismes ambulatoires du somnambulisme naturel.

Hypnose et suggestion chez le premier Bernheim (1883-1891)

La théorie que nous venons d'exposer a été élaborée à partir de 1883. Elle était cohérente avec la technique, empruntée à Liébeault, de l'administration des suggestions thérapeutiques pendant le sommeil.

Il faut en effet insister sur le fait que Bernheim, pas plus que Liébeault, ne différencie l'hypnose du sommeil naturel. Même en 1883, Bernheim ne croit pas que l'hypnose soit un état spécial, un «sommeil nerveux» différent du sommeil ordinaire comme l'avait autrefois soutenu Braid, et encore moins un état

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

pathologique comme le soutenait Charcot. L'hypnose, c'est le sommeil naturel. Sa seule particularité est d'être déclenché par les manœuvres suggestives de l'hypnotiseur, que la suggestion soit du reste consciente ou inconsciente¹⁹. Pour le reste, au point de vue physiologique comme au point de vue psychologique, le sommeil hypnotique ou suggéré est strictement identique au sommeil spontané. Ce qui se passe au cours d'une séance d'hypnotisme se ramène donc à la séquence suivante : des suggestions produisent le sommeil ; l'état de sommeil augmente la suggestibilité ; on administre alors les suggestions thérapeutiques, qui sont plus efficaces à l'état de sommeil.

On croit souvent que cette conception, qui fut celle de Bernheim jusqu'aux alentours de 1895, est entachée de circularité : comment est-il possible d'affirmer à la fois que la suggestion produit le sommeil, et que le sommeil augmente la suggestibilité ? Mais l'objection est infondée. Il ne s'agit pas ici de logique pure, mais de pratique, où tout est affaire de degrés : la suggestibilité à l'état de veille est modérée, à cause de l'inhibition de la créditivité et de l'idéodynamisme ; elle est cependant généralement suffisante pour que la suggestion de sommeil soit efficace. Une fois le sommeil réalisé, la suggestibilité est augmentée. On peut donc administrer des suggestions expérimentales ou thérapeutiques nécessitant une créditivité et un idéodynamisme très supérieurs à ce qui suffit pour réaliser la suggestion de sommeil. A peu de choses près, cette conception des rapports entre hypnose et suggestion est encore aujourd'hui celle d'une bonne partie des chercheurs et des praticiens de l'hypnose. Le paradoxe est qu'il s'agit des «étatistes», qui sont en réalité les continuateurs de Charcot. Parce qu'ils admettent l'existence d'un état d'hypnose distinct des états ordinaires de la conscience, ils continuent aujourd'hui de penser que la production de cet état spécial, où la suggestibilité est augmentée, est indispensable à la pratique de la suggestion thérapeutique. Le seul point sur lequel les «étatistes» modernes se séparent du

¹⁹ La suggestion peut en effet ne pas être consciente. Ni les magnétiseurs, ni Braid, ni les élèves de Charcot ne pensaient suggérer l'hypnose, ils croyaient déclencher par des manœuvres physiques, et selon un déterminisme physique ou physiologique, un phénomène tout à fait indépendant de la participation des patients.

CORPUS, revue de philosophie

Bernheim de 1891, c'est qu'ils ne peuvent plus assimiler l'hypnose au sommeil naturel, depuis que Gorton a montré en 1949²⁰ que les tracés électro-encéphalographiques des sujets hypnotisés ne diffèrent pas fondamentalement de ceux des sujets éveillés. Ils n'en espèrent pas moins que le progrès des techniques d'imagerie médicale permettra prochainement d'identifier les processus neurophysiologiques constituant le substrat de cet état spécial²¹. En somme, les débats actuels opposent les «étatistes», dont les conceptions mêlent une partie de la théorie de Charcot (moins le caractère pathologique de l'état hypnotique) à la théorie des rapports entre hypnose et suggestibilité qui était celle de Bernheim de 1891, à des «anti-étatistes» partisans des idées développées par Bernheim à partir de 1895.

Par ailleurs, il est amusant de constater que l'ignorance de Bernheim relativement à la nature du sommeil lui épargnait une perplexité qui saisit de temps à autre les hypnotérapeutes actuels. Comme nous ne pouvons plus croire à l'identité du sommeil et de l'hypnose, beaucoup croient que l'hypnose est un *état de conscience modifié*, distinct aussi bien de la veille que du sommeil. C'est désormais cet état de vigilance particulier, dans lequel la conscience et la communication avec le praticien sont maintenus, que les hypnotérapeutes cherchent à obtenir. De ce fait, beaucoup de praticiens sont déconcertés lorsqu'il arrive qu'un patient, auquel on vient d'administrer une induction d'hypnose (c'est-à-dire l'ensemble des suggestions directes et indirectes qui produisent ordinairement l'hypnose), donne tous les signes extérieurs du sommeil naturel, dont l'occurrence ne fait presque plus aucun doute lorsque surviennent des ronflements sonores. Bernheim en pareil cas, n'aurait bien sûr éprouvé aucun embarras et aurait «suggestionné» pendant le sommeil.

²⁰ B.E. Gorton, The physiology of hypnosis, *Psychiatric Quarterly*, 23 (1949), 317-343, 457-485

²¹ H. J. Crawford & J.H. Gruzelier, A midstream view of the neurophysiology of hypnosis : Recent research and future direction, in E. Fromm & M. R. Nash, *Contemporary hypnosis research*, New York, Guilford, 1992, p. 227-266

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

L'idéodynamisme est-il une des sources de la psychodynamique freudienne ?

On remarquera au passage que la théorie maintenant bien oubliée de l'idéodynamisme est peut-être l'une des origines de la métapsychologie freudienne. Compte tenu de l'intérêt soutenu des psychanalystes français pour la métapsychologie, c'est une forme d'actualité de la pensée de Bernheim, différente de celle à laquelle nous consacrons l'essentiel de cet article, mais qui mérite d'être évoquée rapidement. La théorie des processus régrédié et progrédié de l'appareil psychique tel qu'elle est exposée dans le célèbre chapitre VII de la *Traumdeutung (L'Interprétation des rêves)*²² nous paraît être une conséquence directe de l'adhésion de Freud à l'idéodynamisme. Il faut rappeler que Freud connaissait bien l'œuvre de Bernheim : il avait traduit en allemand *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* en 1888 (avec une préface partiellement critique) et *Hypnotisme, suggestion et psychothérapie* dès 1892²³. Tout le système exposé dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves* présuppose en effet que la représentation est investie d'une charge énergétique qui tend nécessairement à la décharge, soit sous forme motrice, soit sous forme hallucinatoire. Dans le sommeil, l'hypotonie musculaire empêche la décharge de l'excitation par l'action motrice qui est son débouché le plus habituel. L'excitation doit donc refluer, et se dirige vers la partie perceptive de l'«appareil psychique» où elle se décharge sous forme de pseudo-perceptions hallucinatoires. On pourrait dire, dans le langage de Bernheim, que l'idée qui ne peut se réaliser sous forme idéomotrice se réalise sous forme de perception idéosensorielle. Mais c'est précisément supposer, avec Bernheim et ses prédécesseurs, que l'idée est animée d'une énergie propre.

²² S. Freud (1900), *L'interprétation des rêves* (Traduction française : I. Meyerson), Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 433-527

²³ J. Strachey (Ed.), *The standard edition of the complete psychological work of Sigmund Freud, Volume I. (1886-1889). Prepsychoanalytic publications and unpublished drafts*. Londres, The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, 1966, p. 63-143

CORPUS, revue de philosophie

La psychodynamique freudienne est donc le prolongement direct de l'idéodynamisme du XIX^e siècle.

Il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion

Quoi qu'il en soit, Bernheim n'a soutenu que pendant quelques années, celles de sa collaboration étroite avec Liébeault (interrompue en 1895²⁴), la théorie des rapports entre hypnose et suggestion que nous avons précisée plus haut. La forme sous laquelle *Hypnotisme, suggestion et psychothérapie : études nouvelles* a été réédité dans la collection du Corpus ne permet malheureusement pas de suivre dans son détail l'évolution de sa pensée. Cet ouvrage a en effet connu trois éditions successives. Dans la première, en 1891, Bernheim adhère encore à la théorie de l'hypnose renforçatrice de la suggestibilité. Dans la deuxième, datée de 1903, il a radicalement changé sa position. La troisième, en 1910, est encore augmentée et remaniée, elle change de titre et s'appelle *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie et hystérie*. La réédition dans la collection du *Corpus* reproduit le texte de 1903, ce qui est un choix judicieux puisqu'il s'agit d'une version substantiellement augmentée, notamment de nombreux cas cliniques qui donnent une idée très précise du travail psychothérapeutique effectif de Bernheim. Malheureusement, il n'a pas été possible d'indiquer quels passages figuraient tels quels dans l'édition originale, quels autres ont été ajoutés en 1903, ni ceux qui figuraient dans la première édition, mais dont la rédaction a été modifiée lors de la deuxième édition de façon à les rendre compatibles avec les nouvelles conceptions forgées entre 1895 et 1900. C'est en effet à cette date que Bernheim situe lui-même le tournant de son évolution : il écrit en 1916 qu'il a abandonné l'hypnose pour la suggestion «depuis quinze ans»²⁵ et,

²⁴ Liébeault fait connaître en 1895 son opposition à la thèse de Bernheim, énoncée pour la première fois en 1892 au Congrès de Londres, selon laquelle «il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion». Cf. D. Barrucand, *Histoire de l'hypnose en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 175

²⁵ H. Bernheim, *De la suggestion*, Paris, Doin, 1916. Rééd. Paris, Retz, 1974, p. 196

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

quelques pages plus loin, il précise que c'est depuis «près de vingt ans»²⁶ qu'il guérit les hystériques sans recourir à l'hypnotisme. Le texte ayant probablement été rédigé un an avant sa publication, il est raisonnable de penser que l'évolution s'est faite entre 1895 et 1900, donc entre la première (1891) et la deuxième (1903) édition d'*Hypnotisme, suggestion et psychothérapie*.

Quelles ont été les raisons de cette évolution ? Ici encore, nous trouvons Bernheim confronté à des difficultés et à des questions techniques que les chercheurs en psychologie expérimentale de l'hypnose et les praticiens de l'hypnothérapie continuent de rencontrer quotidiennement en 1997. Au départ, Bernheim a soutenu, contre l'opinion de Charcot, que l'hypnose n'est pas un état spécial, rare et pathologique, mais un état normal et fréquent, identique au sommeil naturel. Il a tendance, au début de son activité d'hypnothérapeute, à soutenir les positions optimistes de Liébeault qui surestime à la fois la proportion des sujets hypnotisables dans la population générale, et la proportion des sujets somnambules (les sujets les plus hypnotisables) chez les sujets hypnotisables. Cette double surestimation conduit tout naturellement à l'idée qu'on peut et qu'on doit appliquer systématiquement la thérapie hypnotique à l'immense majorité des sujets, à l'exception d'une petite frange de patients réfractaires (inférieure à 4 % selon une statistique de 1886 que Bernheim emprunte à Liébeault²⁷). Mais en réalité, les aptitudes à l'hypnose dans la population varient selon une répartition très grossièrement gaussienne : une infime minorité des sujets est complètement réfractaire, un gros tiers est faiblement hypnotisable, un autre tiers des sujets l'est modérément. Seul un tiers des sujets présente nettement la plupart des phénomènes hypnotiques, et seule une petite minorité parmi ceux-ci (environ 10 % du total) est capable des phénomènes les plus typiques : analgésie, hallucinations positives et négatives, suggestion et amnésie post-hypnotiques²⁸.

²⁶ *Ibidem*, p. 200

²⁷ A. A. Liébeault, *Du sommeil et des états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique*, Paris, Masson, 1866.

²⁸ Ernest Hilgard estime que les sujets absolument réfractaires à la suggestion représentent 4 % de la population, mais que les sujets peu

CORPUS, revue de philosophie

Autant l'expérimentateur peut se contenter de sélectionner des sujets hautement hypnotisables pour ses recherches, autant le clinicien a du mal à faire face à cette situation. Il ne peut se satisfaire d'une méthode thérapeutique qui ne peut guère être applicable qu'aux 2 à 10 % (selon les études) de la population qui sont capables d'accomplir des suggestions d'hallucination et présentent au réveil une amnésie spontanée de ce qui s'est passé pendant l'état hypnotique. C'est pourquoi Bernheim, clinicien avant tout, s'efforce très tôt (à l'inverse de Liébeault, qui s'intéresse plus à l'hypnotisme qu'à la thérapeutique) de mettre au point une psychothérapie suggestive sans hypnose à l'intention des sujets réfractaires ou peu hypnotisables. Il y songe dès qu'il a compris que l'ingrédient actif de l'hypnothérapie c'est la suggestion, et que le sommeil est un ingrédient utile, mais non pas nécessaire. On arrive ainsi à la position d'équilibre entre suggestion hypnotique et suggestion non hypnotique qui est présentée dans l'édition de 1891 d'*Hypnotisme, suggestion et psychothérapie* : on appelle hypnotisme l'utilisation de la suggestion à l'état de sommeil ; on appelle psychothérapie l'utilisation de la suggestion à l'état de veille. La première est indiquée avec les sujets hypnotisables, la seconde est préférable avec les sujets moins hypnotisables ou réfractaires.

Mais en fait, la situation est encore plus complexe. En effet, l'aptitude à dormir et la profondeur du sommeil ne varient pas en raison directe : certains sujets qui dorment profondément ne sont pas suggestibles pendant le sommeil, ou le sont peu. C'est peut-être du reste une des raisons qui poussent Bernheim, en 1891, à soutenir que la léthargie décrite par Charcot comme l'une des trois formes de l'hypnotisme est en réalité autre chose que de l'hypnose : un état pathologique survenant exclusivement chez les hystériques, et pouvant survenir chez elles en dehors de l'hypnose (HSP, p. 192). Réciproquement, certains sujets qu'on tente d'endormir ne dorment pas, alors qu'ils sont pourtant capables de réaliser des suggestions d'hallucinations post-hypnotiques infiniment plus difficiles que celle de sommeil. Il y a

hypnotisables (qui ne ferment pas les yeux et ne semblent pas "dormir") sont environ 40 % (Hilgard, *Hypnotic susceptibility*, New York, Harcourt, Brace & World, 1965, p. 215).

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

donc des dormeurs qui ne sont pas suggestibles, et des sujets hautement suggestibles qui ne dorment pas.

En outre, Bernheim reste perplexe devant la variété des formes et des apparences du sommeil provoqué, qui s'oppose à l'uniformité du sommeil spontané. Il insiste sur le fait qu'on ne connaît pas à son époque la nature du sommeil, dont on ne peut observer que les manifestations les plus apparentes : résolution musculaire, immobilité, fermeture des paupières, absence d'initiative comportementale. Or : «L'apparence du sommeil n'existe pas chez tous les hypnotisés, même chez ceux qui ont l'amnésie au réveil et croient avoir dormi, j'en ai rencontré qui restent les yeux ouverts, fixes, étonnés [...] D'autres, les yeux clos, conservent l'air éveillé ; ils parlent, gesticulent, se grattent, toussent, prennent part aux conversations, rient et ne ressemblent à rien moins qu'à des dormeurs [...] Ils ne dorment peut-être pas physiologiquement, mais ils ont l'illusion du sommeil suggéré, très suggestibles, cataleptisables, hallucinables avec perte de souvenir au réveil (HSP, p. 130).» Il est donc possible de produire tous les phénomènes dits hypnotiques en l'absence du sommeil. Encore une fois, les anti-étatistes modernes n'ont rien inventé.

Mais Bernheim ne connaît pas et ne veut pas connaître d'autre état de conscience physiologique que la veille ordinaire et le sommeil naturel. Le somnambulisme spontané est une anomalie, il en est de même des états seconds ou des états de conscience modifiée qu'on n'observe selon lui que dans l'hystérie. Toute le combat de Bernheim contre Charcot a consisté à refuser l'idée que l'hypnose pourrait être un état spécial et anormal lié à l'hystérie, et à opposer les phénomènes hypnotiques normaux aux phénomènes pathologiques qui peuvent survenir chez les hystériques hypnotisées. Il n'est donc pas envisageable pour lui, à moins de remettre en question ses présupposés les plus fondamentaux, de considérer que l'hypnose n'est pas un sommeil, mais un état spécial, différent de la veille comme du sommeil. C'est la voie qu'ont choisie de nos jours les chercheurs et les praticiens «étatistes», qui considèrent l'hypnose comme un état de vigilance particulier, irréductible à la veille comme aux deux phases connues du sommeil (sommeil lent et sommeil

CORPUS, revue de philosophie

paradoxal). Pour Bernheim, une telle hypothèse n'était même pas pensable.

Il lui fallait donc choisir entre l'hypnose et la suggestion. Très logiquement il choisit d'accorder le primat à la seconde. Dans cette perspective, le sommeil n'est qu'un phénomène hypnotique comme les autres. Il n'a pas de privilège particulier, et il n'est pas une condition nécessaire de l'augmentation de la suggestibilité. Mais dès lors, le mot «hypnotique» n'a plus guère de justification. Les phénomènes dits hypnotiques sont en fait des phénomènes de suggestion. La suggestion de sommeil peut réussir ou échouer, elle peut réussir plus ou moins complètement. Certains patients dorment réellement d'un authentique sommeil physiologique. D'autres sont relaxés et somnolents, avec l'illusion plus ou moins complète du sommeil. D'autres sont relaxés, mais savent fort bien qu'ils ne dorment pas. Le sommeil n'est donc qu'un phénomène suggéré comme les autres, plus ou moins facilement réalisé chez les différents sujets. Chez certains sujets, sa réalisation n'est pas indispensable à la réalisation des suggestions beaucoup plus difficiles que sont par exemple les amnésies, les anesthésies ou les hallucinations hypnotiques ou post-hypnotiques.

Comme l'hypnose est identifiée au sommeil naturel, on s'explique ainsi la formule souvent citée et si rarement comprise de Bernheim : «il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion». Cette formule n'est qu'une proposition faisant partie d'une phrase qui se continue ainsi : «c'est-à-dire, il n'y a pas un état spécial, artificiel, anormal ou hystérique qu'on peut qualifier d'hypnose ; il n'y a que des phénomènes de suggestion exaltée qu'on peut produire dans le sommeil, naturel ou provoqué»²⁹. De ce fait découlent de nombreuses conséquences, dont on retiendra essentiellement les deux suivantes :

1) les phénomènes dits hypnotiques «...peuvent être réalisés par suggestion à l'état de veille, sans sommeil. Celui-ci lui-même est un phénomène de suggestion qui peut aboutir ou ne pas aboutir, comme les autres actes suggérés, mais il n'est pas nécessaire préalablement pour obtenir les autres phénomènes» (HSP, p. 25)

²⁹ H. Bernheim, *De la suggestion*, Paris, Doin, 1916. Rééd. Paris, Retz, 1974, p. 25

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

2) Cela implique que même chez les sujets faciles à endormir et qui pendant le sommeil, produisent des phénomènes hypnotiques difficiles, ces mêmes phénomènes hypnotiques rares pourraient être obtenus sans induction préalable : «J'ai constaté invariablement que lorsqu'un sujet très suggestible peut-être anesthésié, halluciné, déterminé à divers actes dans le sommeil provoqué, il est justiciable des mêmes suggestions, à l'état de veille, sans avoir jamais été endormi préalablement»³⁰. Cette expérience, à notre connaissance, n'a jamais été entreprise dans un laboratoire d'hypnose expérimentale, même si des expériences proches ont été réalisées par les chercheurs «anti-étatistes» relevant du courant «socio-cognitif»³¹.

Actualité de la pensée de Bernheim

C'est en effet à des positions pratiquement indiscernables de celles du moderne courant socio-cognitif qu'aboutit Bernheim à la fin de son œuvre et de sa vie. Cependant, quelques différences demeurent.

Tout d'abord, le sommeil naturel est débouté de son rôle privilégié de renforçateur exclusif de la suggestibilité. Mais il demeure, aux yeux de Bernheim, un état distinct de la veille, et qui renforce chez certains sujets la suggestibilité. En ce sens, si on le juge selon nos critères modernes, Bernheim ne serait pas complètement anti-étatiste.

La question de l'existence ou de l'absence de relation entre la profondeur de l'état hypnotique et la suggestibilité est aujourd'hui encore un des points les plus passionnément discutés dans le petit monde des chercheurs et des cliniciens spécialisés. Elle s'est partiellement déplacée sur le terrain de la discussion des rapports entre la profondeur de l'hypnose et l'efficacité thérapeutique des suggestions administrées pendant l'hypnose. D'une façon générale, la plupart des chercheurs admet cette relation, cependant que les praticiens sont divisés.

³⁰ *Ibidem*, p. 25

³¹ N.P. Spanos, A sociocognitive approach to hypnosis, in S. J. Lynn et J. W. Rhue, *Theories of hypnosis : Current models and perspectives*, New York, Guilford Press, 1991, p. 324-360

CORPUS, revue de philosophie

Beaucoup, surtout ceux qui se réclament de l'enseignement du grand rénovateur moderne de l'hypnotisme et de l'hypnothérapie, Milton Erickson, estiment qu'il n'y a pas de relation simple entre la profondeur de l'hypnose et l'efficacité thérapeutique des suggestions³². Dans la pratique, on admet généralement dans ce courant clinique qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper de la profondeur de l'hypnose obtenue : même des états très légers suffiraient à obtenir une efficacité thérapeutique très satisfaisante. Encore une fois, c'est à peu de choses près la position de Bernheim.

Certains tenants de ce courant mettent en cause la notion même de profondeur hypnotique. Selon eux, l'état hypnotique ne serait pas susceptible de variations quantitatives ; il ne relèverait que d'une évaluation qualitative : il serait tout simplement absent ou présent. Une partie de leurs arguments pourrait être empruntée à Bernheim. Nous avons déjà évoqué les remarques de ce dernier concernant l'absence de relation entre le degré de réalisation par les patients de la suggestion de sommeil et leur aptitude à réaliser d'autres types de suggestions. Mais Bernheim va plus loin que cette observation. Il met en question la notion de profondeur du sommeil naturel. Il note en particulier que le sommeil naturel n'est pas susceptible de degrés. C'est sans transition, et sans s'en rendre compte, qu'on passe de l'état de veille à l'état de sommeil. Les concomitants physiologiques de la somnolence (paupières lourdes, engourdissement de la conscience, fatigue) sont des manifestations qui appartiennent à la veille, non au sommeil. Ces arguments ont été repris récemment par l'un des plus grands spécialistes contemporains, André Weitzenhoffer³³, qui met en doute la notion même de profondeur de l'état hypnotique.

Quel est le fond de ce débat contemporain ? Nous allons constater qu'une fois de plus, le problème se présente

³² D. Araoz (1980), *Hypnose et sexologie*, Paris, Payot, 1994 ; Jean Godin (1992), *La nouvelle hypnose : vocabulaire, principes et méthodes*, Paris, Albin Michel ; Jacques-Antoine Malarewicz et Jean Godin (1985), *Milton H. Erickson, de l'hypnose à la psychothérapie stratégique*, Paris, ESF

³³ André Weitzenhoffer (1989), *The practice of hypnotism, vol. I. Traditional and semi-traditional approaches*, New York, John Wiley, p. 174-187

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

aujourd'hui tel que Bernheim l'avait posé. Avec quatre-vingts ans de décalage, l'évolution intellectuelle de Weitzenhoffer reproduit partiellement celle de Bernheim. Ce chercheur a élaboré voici une quarantaine d'années, en collaboration avec Ernest Hilgard, les échelles de susceptibilité hypnotique de Stanford, préqu'unaniment considérés comme les meilleurs instruments existants d'évaluation de l'hypnotisabilité et de la profondeur de l'hypnose. Suivant une tradition bien établie, Weitzenhoffer et Hilgard, dans chacune de leurs échelles, évaluent la profondeur de l'hypnose en additionnant le nombre de suggestions réalisées par le sujet. L'évaluation de la profondeur de l'hypnose se ramène donc à celle de la suggestibilité. Mais, revenant trente ans après sur cette démarche, Weitzenhoffer remet en question les présupposés qui avaient été les siens. Comme Bernheim, il se demande si la vigilance ordinaire et l'hypnose sont vraiment reliées par un continuum : il n'y a pas d'intermédiaire entre la veille et le sommeil, on passe instantanément de l'un à l'autre ; la somnolence appartient à la veille, non au sommeil. Si l'hypnose existe, il est vraisemblable qu'on peut en dire la même chose : il n'y a pas d'intermédiaire entre la vigilance et l'hypnose. Mais, à la différence de Bernheim, Weitzenhoffer se demande également si l'hypnose n'est pas autre chose que la suggestibilité : les deux sont assez souvent liées, mais cela ne prouve en rien leur identité. Comme il y a de la suggestion en dehors de l'hypnose, il peut y avoir de l'hypnose en dehors de la suggestion. Ainsi, les anti-étatistes peuvent bien avoir prouvé que toutes les suggestions peuvent être réalisées en dehors de l'hypnose, cela ne prouve pas l'inexistence d'un état psychophysiologique *sui generis* dont l'expression phénoménologique serait le sentiment subjectif de modification de l'état de conscience éprouvé par les personnes hypnotisées. Quel que soit l'intérêt des expérimentations des anti-étatistes, les conclusions qu'ils en tirent seraient balayées d'un seul coup le jour où l'on mettrait en évidence la signature électro-physiologique de l'hypnose.

Influencés par Milton Erickson, les hypnothérapeutes modernes n'hésitent pas à travailler avec des patients peu suggestibles dont le degré de profondeur hypnotique apparente est modéré, voire faible. Ils se trouvent donc dans une situation assez comparable de celle de Bernheim confronté avec des sujets

CORPUS, revue de philosophie

réfractaires ne dormant pas, ou dormant mais sans devenir accessibles à la suggestion. On pourrait dire, dans le langage de Bernheim, que ces patients manquent à la fois de crédibilité et d'idéodynamisme. C'est pour traiter des patients chez lesquels le phénomène idéodynamique ne se produit pas ou se produit faiblement que Bernheim a développé, à partir de 1898, une technique d'*entraînement suggestif actif* ou *dynamogénie psychique* qu'il avait déjà utilisé dès 1886³⁴, et qui est très injustement oubliée. Cette technique, dont l'apparence évoque les techniques comportementales actuelles, est une application directe de la théorie bernheimienne de la suggestion. La crédibilité ne suffit pas à produire de l'idéodynamisme. Lorsque le passage de l'idée à son incarnation motrice, sensorielle, sensitive, affective ou organique ne se fait pas spontanément, on s'efforce de provoquer le processus par une intervention matérielle directe. Ainsi Bernheim évoque un patient atteint de «paraplégie nerveuse» réfractaire à la suggestion hypnotique : «je le fais lever, il chancelle ; je le soutiens, je le fais marcher, en l'encourageant, en continuant à le soutenir physiquement et moralement, j'excite et j'oblige ainsi son cerveau à faire l'acte dynamogénique nécessaire pour combattre la peur ou la sensation douloureuse inhibitrice. Après quelques séances de cet entraînement suggestif actif, le sujet marche, il est guéri.»³⁵ D'autres exemples, dans lequel sont décrites la mobilisation active d'un douloureux chronique et la mise en place d'une inhibition suggérée de la douleur, une rééducation de la parole dans un cas d'aphonie nerveuse, évoquent de près les pratiques actuelles des thérapeutes comportementalistes (HSP., p. 718), mais non les procédés hypnothérapeutiques actuels.

Ces derniers semblent s'appliquer de préférence à un autre aspect de la suggestibilité, dans lequel il est difficile de démêler ce qui revient à la crédibilité et ce qui relève de l'idéodynamisme. Bernheim signale que les images mentales tournent le contrôle

³⁴ H. Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, Paris, Doin, 1886, p. 228.

³⁵ H. Bernheim (1898), Observations de thérapeutique suggestive active ou dynamogénie psychique, in *Hypnotisme, suggestion et psychothérapie*, p. 718

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

conscient et volontaire plus facilement que les simples idées. Par ailleurs, les images sont plus proches de la réalisation idéo-sensorielle que les idées abstraites ou les concepts verbaux. C'est en modifiant la manière dont les suggestions sont présentées au patient, en leur donnant une forme imagée, que les chercheurs et les praticiens actuels, à la suite de Milton Erickson, cherchent à améliorer l'efficacité idéodynamique des suggestions. Ainsi, il n'est pas possible de suggérer *directement* à un patient de dilater les vaisseaux sanguins capillaires ou d'augmenter la température cutanée d'une partie du corps. Mais on obtient très facilement ces deux effets — auxquels les médecins font appel dans le traitement hypnothérapique de nombreuses affections dermatologiques, et notamment des verrues— en demandant au patient de fermer les yeux, de s'imaginer allongé sur une plage au soleil, et de ressentir la chaleur du soleil sur la partie où l'on désire produire l'effet. Reprenant les méthodes ericksoniennes de suggestion indirecte, Theodor Barber et ses collaborateurs ont mis au point des techniques d'augmentation de la suggestibilité fondées sur l'entraînement à l'imagerie mentale. Ils pensent en effet avoir démontré que le recours à l'imagerie mentale apporte un supplément d'efficacité à la suggestion. Ainsi, pour s'en tenir à des phénomènes simples, sur lesquels il est facile d'expérimenter, on constate, quand on interroge sur leur expérience subjective les sujets qui ont répondu à une suggestion de «lévitation» involontaire d'un bras, que 80 % d'entre eux ont spontanément imaginé une situation susceptible de provoquer le mouvement suggéré, par exemple que leur poignet est relié par une cordelette à un ballon gonflé d'hélium, et que ce dernier tire le poignet vers le haut. On ne trouve en revanche de représentation de ce genre que chez une faible proportion des sujets dont le bras ne se lève pas³⁶. Ces expériences suggèrent, sans en apporter de preuve irréfutable, que les modalités représentatives des suggestions, le fait qu'elles impliquent ou non des représentations sensorielles, sensibles ou motrices, influencent l'intensité de l'idéodynamisme.

³⁶ T. X. Barber, N.P. Spanos, J. F. Chaves, *Hypnotism, imagination and human potentialities*, Oxford, Pergamon, 1974, p. 59-64

CORPUS, revue de philosophie

Ces procédés semblent à l'opposé des méthodes de suggestion autoritaire et directe qui étaient celles de Bernheim. Ils tirent cependant leur origine de certaines pratiques de l'école de Nancy. Le simple fait de substituer à l'injonction «dormez» la prédiction des concomitants physiologiques de l'endormissement («vos paupières vont devenir lourdes, tous vos muscles vont devenir lourds, etc.») est déjà un premier pas sur la voie de l'«indirection» et de la mise en forme imagée des suggestions de l'hypnothérapie moderne. Bien plus, Bernheim décrit en 1916 un procédé de suggestion de modification du rythme cardiaque qui est une préfiguration des techniques indirectes modernes : le médecin compte le pouls à haute voix, sans rien dire au patient, puis après un certain temps, il compte moins de pulsations qu'il n'y en a, par exemple 45 au lieu de 80 par minute, ou plus qu'il n'y en a réellement. Ce procédé ralentit ou accélère réellement le pouls d'environ cinq à dix pulsations par minute³⁷. C'est exactement le même principe que tous les hypnothérapeutes ericksoniens utilisent quotidiennement sous le nom de «synchronisation» (matching) pour faciliter l'établissement de la relaxation musculaire, lorsqu'ils règlent le débit de leur parole sur le rythme respiratoire du patient, pour ralentir ensuite ce rythme respiratoire en espaçant leurs propres phrases³⁸.

En résumé, la quasi totalité des *questions*, la plupart des *concepts* et une bonne partie des *techniques* de l'hypnotisme expérimental et de l'hypnothérapie modernes dérivent directement de l'œuvre de Bernheim, qui est pourtant très mal connue des chercheurs et des praticiens contemporains. Le plus surprenant est sans doute le fait qu'à l'heure actuelle, nous n'en savons guère plus que Bernheim sur la question du substrat neurophysiologique de l'hypnose. D'un côté, les chercheurs anti-étatistes ont systématiquement démontré, depuis une trentaine d'années, que «l'hypnotisme n'est rien, il n'y a que de la suggestion». Tous les phénomènes réputés hypnotiques considérés isolément sont reproductibles, avec la même

³⁷ H. Bernheim , *De la suggestion*, Paris, Doin, 1916. Rééd. Paris, Retz, 1974, p. 29-30

³⁸ J. Godin, *La nouvelle hypnose. Concepts, principes et méthodes*, Paris, Albin Michel, p. 127

Créditivité, idéodynamisme et suggestion

fréquence et la même intensité, par la suggestion non hypnotique³⁹. Pourtant, tout cela peut être remis en question du jour au lendemain, si une technique d'imagerie médicale plus perfectionnée permet d'identifier des signes objectifs de l'état hypnotique. Plusieurs psychophysiologistes, dont les espoirs sont encouragés par des résultats partiels, travaillent dans ce sens⁴⁰. Personne ne peut savoir si, sur ce point, les idées de Bernheim seront ou ne seront pas démenties par les faits au cours des prochaines années. Mais, quoi qu'il en soit, la psychologie expérimentale de l'hypnose et, à un moindre degré, l'hypnothérapie auront vécu plus d'un siècle sur son héritage.

Jean-Michel PETOT*

³⁹ T. X. Barber, *Hypnosis : A scientific approach*, New York, Basic Books, 1969

⁴⁰ H. J. Crawford & J.H. Gruzelier, A midstream view of the neurophysiology of hypnosis : Recent research and future direction, in E. Fromm & M. R. Nash, *Contemporary hypnosis research*, New York, Guilford, 1992, p. 227-266

* Laboratoire de Psychologie clinique - Université de Paris X-Nanterre - 200, avenue de la République - 92001 Nanterre Cedex

L'EFFET BERNHEIM **(fragments d'une théorie de l'artefact généralisé)**

*Je définis la suggestion dans le sens le plus large ; c'est l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui.*¹

*

Le paradoxe de la suggestion est à peu près celui-ci : comment peut-on induire un sujet à devenir passif (suggestible) si cette passivité requiert son acceptation préalable ? S'il accepte, ce sera parce qu'il l'aura bien voulu. Mais s'il l'a voulu, peut-on encore dire qu'il a passivement exécuté une suggestion ?

Autre façon de formuler le problème : la suggestion est-elle le fait du suggestionneur («l'acte par lequel une idée est introduite...»), ou du suggestionné («...et acceptée par lui») ? Bernheim, dans ses écrits, ne parvient au fond jamais à régler cette question, pourtant cruciale pour son propos. Très souvent, il la tranche dans le sens du suggestionneur, en investissant celui-ci d'un exorbitant pouvoir de manipulation psychique. Selon cette conception, complaisamment répandue dans les gazettes de l'époque, le suggestionneur (l'hypnotiseur) s'empare littéralement de la vie psychique d'autrui, il y pénètre (il la «viole») et en actionne les rouages comme s'il s'agissait d'un automate : «Dormez !» «Réveillez-vous !» «Hallucinez !» «Devenez anesthésique !» «Guérissez !» «Oubliez !» «Rappelez-vous !» Incapable de résister, le suggestionné obéit au doigt et à l'oeil, sans même savoir qu'il obéit. À chaque fois, nous explique Bernheim, l'idée suggérée devient sensation, image, mouvement

¹ Hippolyte Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie. Avec des considérations nouvelles sur l'hystérie*, Paris, Fayard, 1995 (texte établi par Pierre-Henri Castel sur la seconde édition du livre paru en 1891), p. 37.

CORPUS, revue de philosophie

(ou absence de sensation, d'image, de mouvement), illustrant ainsi la loi fondamentale de l'idéo-dynamisme : «*Toute idée suggérée et acceptée tend à se faire acte [...] Toute cellule cérébrale actionnée par une idée actionne les fibres nerveuses qui doivent réaliser cette idée.*»²

Le modèle qui guide ici Bernheim est de toute évidence celui de l'automatisme réflexe. De même que le mouvement réflexe court-circuite le cerveau, de même la suggestion est agie sans l'aveu du sujet, hors-conscience et hors-volonté : «Une grenouille décapitée continue à exécuter avec ses quatre membres et son tronc des mouvements adaptés, appropriés, défensifs.»³ Cette comparaison du suggestionné avec une grenouille décérébrée ne doit pas surprendre. Bernheim est après tout un professeur de médecine interne et la «psychologie» dont il se réclame est la «physiologie de l'esprit» de son temps (Maudsley, Spencer, Bain), qu'on peut caractériser brièvement comme une extension du schème réflexe à l'activité cérébrale. L'activité psychique supérieure, dans cette perspective, s'enlève sur un fond d'automatisme qu'elle domine et intègre en l'inhibant : «L'étage supérieur du cerveau (j'appelle ainsi schématiquement la partie du cerveau dévolue aux fonctions de contrôle) a une action modératrice sur l'étage inférieur (j'appelle ainsi la partie du cerveau dévolue aux facultés d'imagination, à l'automatisme cérébral), de même que le cerveau a une influence modératrice sur l'automatisme spinal.»⁴ Ailleurs : «L'état de conscience intervient pour modérer ou neutraliser l'action automatique, pour rectifier ou détruire les impressions fausses insinuées dans les centres nerveux.»⁵ Supprimez l'action inhibitrice de la conscience et de la volonté, vous obtenez l'automate primitif, le suggestionné que nous sommes tous *avant* le temps de la réflexion (le «principe de dissolution» de Hughlings Jackson n'est pas loin). La suggestion, en ce sens, n'est rien d'autre que le mode de

2 Ibid., p. 45 (souligné par Bernheim).

3 Hippolyte Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, Paris, Doin, 1891 (troisième édition du livre paru en 1886), p. 181.

4 Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, op. cit., p. 67.

5 Hippolyte Bernheim, *De la suggestion*, op. cit., p. 194.

L'effet Bernheim

fonctionnement normal, si même normalement inhibé, de notre «inconscient cérébral.»⁶

On comparera avec la description par Charcot du stade cataleptique du «grand hypnotisme» observé à la Salpêtrière : «L'idée ou le groupe d'idées suggérées se trouveront dans leur isolement, à l'abri du contrôle de cette grande collection d'idées personnelles depuis longtemps accumulées et organisées qui constituent la conscience proprement dite, le *moi*. C'est pourquoi les mouvements qui traduiront à l'extérieur ces actes de cérébration inconsciente se distingueront par leur caractère automatique, purement mécanique en quelque sorte. Alors c'est vraiment, dans toute sa simplicité, l'*homme machine* rêvé par De la Mettrie, que nous avons sous les yeux.»⁷ On le voit, le contraste entre la théorie «somatique» de l'hypnose proposée par l'école de la Salpêtrière et la théorie «psychologique» de l'école de Nancy est finalement moins grand qu'il n'y paraît, car toutes deux s'enracinent dans une seule et même *psycho-physiologie*. Quelle différence alors entre l'homme machine de Charcot et la grenouille décérébrée de Bernheim, entre l'hystérique théâtrale de la Salpêtrière et le criminel suggestionné de Nancy ? Tous sont de pures choses psychiques entre les mains du savant qui les dissèque, des automates psychologiques dont on ne se lasse pas de démonter en laboratoire la fascinante (et inquiétante) mécanique.

*

*De tout ce qui précède, je conclus qu'un honnête homme peut, par suggestion, faire un crime.*⁸

Toute conscience a disparu chez l'hypnotisé qu'on a poussé à l'acte criminel ; il est, par suite, irresponsable et devrait être

⁶ Marcel Gauchet, *L'inconscient cérébral*, Paris, Seuil, 1992.

⁷ Jean-Martin Charcot, *Leçons sur les maladies du système nerveux, tome III*, Paris, Delahaye, 1887, p. 337. L'assimilation de la «cérébration inconsciente ou subconsciente» à l'acte réflexe est rendue explicite p. 455, n. 1.

⁸ Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, op. cit.*, p. 186.

CORPUS, revue de philosophie

*acquitté. Seul celui qui a donné la suggestion est coupable. [...] Le somnambule a été pour lui un pur et simple instrument, comme le pistolet qui contient la balle.*⁹

*

Qu'on se demande maintenant comment l'on provoque cet état d'absence à soi. La théorie de la suggestion ne fait aucune difficulté tant qu'on se donne un «sujet» déjà régressé, déjà plongé dans quelque état hypnoïde (rêve éveillé, état de «choc nerveux», attaque hystérique). La conscience ne jouant plus dans ce cas son rôle d'inhibition, n'importe quelle idée introduite dans le cerveau sera immédiatement agie, *acted out*. Mais si le sujet est éveillé, lucide, en pleine possession de ses facultés d'inhibition ? Comment fera-t-on pour lui suggérer... de ne pas résister à la suggestion ? Suffira-t-il de lui dire : «Dormez, je le veux» ? Qu'on essaie donc avec le premier passant venu, pour voir !

Manifestement, la réussite de la suggestion présuppose une suggestibilité déjà établie, faute de quoi «l'idée introduite dans le cerveau» ne serait pas «acceptée par lui.» On ne peut donc pas en appeler à la suggestion de l'opérateur pour expliquer la suggestibilité du patient. C'est pourtant ce que fait très souvent Bernheim, notamment lorsqu'il lui faut présenter les principes de la «psycho-thérapeutique» hypnotique ou suggestive. Sur quoi repose en effet celle-ci ? Sur un accroissement artificiel de cette suggestibilité ou «crédibilité» qui est à la base des guérisons miraculeuses de toujours et des cures dues à la «suggestion médicamenteuse»¹⁰ (à l'«effet placebo», dirions-nous aujourd'hui). Or, comment va-t-on provoquer cette crédibilité ? Par voie d'hypnose, commence par répondre Bernheim : «La crédibilité est modérée par les facultés supérieures de l'entendement. L'hypnotisme, comme le sommeil naturel, exalte l'imagination et

⁹ Jules Liégeois, *De la suggestion et du somnambulisme dans ses rapports avec la jurisprudence et la médecine légale*, Paris, Doin, 1889, p. 119.

¹⁰ Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, op. cit., p. 71 : «Que de guérisons obtenues par les pilules de mie de pain, par le protoxyde d'hydrogène, administrés au malade sous d'autres noms, et avec la conviction que tel effet serait obtenu !»

L'effet Bernheim

rend le cerveau plus accessible à la suggestion ; [...] *Provoquer par l'hypnotisme cet état psychique spécial et exploiter dans un but de guérison ou de soulagement la suggestion ainsi artificiellement exaltée, tel est le rôle de la psycho-thérapeutique hypnotique.*¹¹ Mais comment provoque-t-on l'hypnose ? Par voie de suggestion, d'après Binet : «Ce qu'on appelle hypnotisme n'est autre chose que la mise en activité d'une propriété normale du cerveau, la *suggestibilité*, c'est-à-dire l'aptitude à être influencé par une idée acceptée et à en rechercher la réalisation.»¹² Or, n'était-ce pas justement cette «mise en activité» de la suggestibilité qu'il s'agissait d'expliquer ?

Eclat de rire du côté de la Salpêtrière, car si «tout est dans la suggestion»,¹³ alors rien n'y est, et notamment l'hypnose dont on se proposait de rendre compte. Binet : «Ce qui domine ce livre [de Bernheim], c'est une théorie de la suggestion poussée si loin qu'elle finit par se détruire elle-même. En effet, s'il est vrai que tout est suggestion dans l'hypnotisme, cet état ne possède aucun caractère autre que les caractères suggérés ; c'est-à-dire qu'il ne présente rien d'intéressant en dehors du fait même de la suggestibilité des sujets.»¹⁴ Et Janet : «Je ne suis pas disposé à croire que la suggestion puisse expliquer tout et en particulier qu'elle puisse s'expliquer elle-même.»¹⁵ Trente ans plus tard, réouvrant avec fracas la querelle dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud retrouvera spontanément cet argument de sa jeunesse charcotienne (même s'il oubliera opportunément le devoir à son vieux rival Janet) : «Ma résistance [à la 'tyrannie de la suggestion'] s'est alors orientée ultérieurement vers la révolte contre le fait que la suggestion, qui expliquerait tout, devrait elle-

11 Bernheim, *De la suggestion, op. cit.*, p. 297 (souligné par Bernheim).

12 Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, op. cit.*, p. 99 (souligné par Bernheim).

13 Ibid., p. 120.

14 Alfred Binet, compte-rendu de H. Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique, Revue philosophique*, 22, 1886, p. 558.

15 Pierre Janet, *L'Automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Paris, Société Pierre Janet/CNRS, 1989 (reprint de la 4^e édition du livre paru en 1889), p. 150.

CORPUS, revue de philosophie

même être dispensée d'explication. Je répétais à son propos la vieille devinette :

*Christophe portait le Christ,
Le Christophe portait le monde entier,
Dis-moi où Christophe
A ce moment-là a mis le pied ?*¹⁶

*

Le trait est féroce, mais il n'atteint en Bernheim que l'*idéologue* (au sens de Destutt de Tracy) de la suggestion, celui pour lequel la suggestion se réduit à une pure mécanique de l'esprit actionnée par le suggestionneur. Il est temps en effet de remarquer que Bernheim, simultanément et contradictoirement, insiste beaucoup sur la participation active du suggestionné à la réussite de la suggestion. Bernheim, en particulier, sait fort bien que la suggestion doit être «acceptée» par le sujet avant d'être exécutée, comme il se voit au fait que certains sujets résistent obstinément aux suggestions. Ceux-là «ne savent pas se mettre dans l'état psychique nécessaire pour réaliser la suggestion», ils «se font une sorte de contre-suggestion.»¹⁷ Ce n'est donc pas le suggestionneur qui provoque la réceptivité aux suggestions, c'est le sujet lui-même qui se désinhibe, se laisse aller, se rend passif.

Du coup, c'est l'aporie dénoncée par la Salpêtrière qui apparaît abstraite, forcée. De même que les raisonnements de Zénon n'empêcheront jamais Achille de rejoindre la tortue, de même les arguments de Janet et de Freud n'empêcheront jamais le sujet de se laisser suggestionner *s'il le veut bien*. Le mystère de l'induction hypnotique s'évanouit dès qu'on comprend que la suggestibilité n'est pas l'automatisme et que la soumission à la

¹⁶ Sigmund Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi*, traduction Cotet, Bourguignon, Altonnian et Rauzy, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p.149. Ce passage reproduit presque mot pour mot (saint Christophe y compris) une objection que Freud avait déjà formulée en 1889 dans son «Compte-rendu du livre de Forel, *L'Hypnotisme, sa signification et son emploi*», traduction Borch-Jacobsen, Koepfel et Scherrer, *Ecrit du temps* 3, 1983, p. 214.

¹⁷ Bernheim, *De la suggestion, op. cit.*, p. 7.

L'effet Bernheim

suggestion est en fait une servitude très volontaire, révocable à tout moment. A la fin, il n'y a pas d'hypnose, seulement une auto-hypnose, ou un consentement à l'hypnose. Comme le remarquera à son tour Delbœuf, le suggestionneur propose, le suggestionné dispose : «Il n'y a pas de puissance ni mystérieuse ni dangereuse et, partant il n'est personne qui en soit investi. Toutes les manifestations hypnotiques sont dues au sujet et rien qu'au sujet.»¹⁸ (Où est donc la «tyrannie», l'«autoritarisme» totalitaire qu'on oppose si souvent au respect freudien des résistances du sujet ?¹⁹ Où est la «barbarie» fasciste dénoncée par l'historienne Elisabeth Roudinesco ?)²⁰

*

*Dans l'intention de parfaire ma technique hypnotique, je partis, l'été de 1889, pour Nancy, où je passais plusieurs semaines. [...] Je fus témoin des étonnantes expériences de Bernheim sur ses malades d'hôpital, et c'est là que je reçus les plus fortes impressions relatives à la possibilité de puissants processus psychiques demeurés cependant cachés à la conscience des hommes.*²¹

*Les expériences hypnotiques, en particulier la suggestion post-hypnotique, ont démontré, de manière tangible, l'existence et le mode d'efficacité de l'inconscient psychique.*²²

18 Joseph Delbœuf, «Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme», in *Le Sommeil et les rêves, et autres textes*, texte établi par Jacqueline Carroy et François Duyckaerts, Paris, Fayard, 1993, p. 407.

19 Qu'on lise par exemple la discussion entre Jacques Lacan, Jean Hyppolite et le dénommé Z* in Jacques Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, pp. 34-36.

20 Elisabeth Roudinesco, *La Bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France, I*, Paris, Ramsay/Seuil, 1986, pp. 214-215.

21 Sigmund Freud, *Ma vie et la psychanalyse*, traduction Bonaparte, Paris, Gallimard, 1974, pp. 23-24.

22 Sigmund Freud, «L'inconscient», in *Métapsychologie*, traduction Laplanche et Pontalis, Paris, Gallimard, 1971, p. 70.

*

L'inconscience du suggestionné est une illusion, Bernheim et Delbœuf ne se lassent pas de le répéter : « Cette fausse idée d'inconscience [...] a été la source de toutes les erreurs qui ont été commises. Le sujet est conscient : il l'est à toutes les périodes, à tous les degrés de l'hypnose ; il entend ce que je dis ; son attention peut être dirigée sur tous les objets du monde extérieur. L'inconscience hypnotique, le coma hypnotique n'existent pas. »²³ Bernheim le clinicien contredit directement, ici, le théoricien de l'idéo-dynamisme : loin d'être un automate spinal, le suggestionné observe la scène qu'on lui fait jouer, réfléchit sur son état, « se contraint pour étouffer son rire. »²⁴ Grande erreur de penser que le suggestionné est en état de sommeil (c'est pourquoi il convient de ne pas parler d'« hypnose »). Au contraire, il est alerte, hyper-attentif, un peu comme un sportif tentant de devancer le prochain coup de l'adversaire : « Beaucoup de somnambules ont une finesse de perception très grande ; le moindre indice les guide [c'est ce que les éricksoniens appellent de nos jours les '*minimal cues*']. Sachant qu'ils doivent réaliser la pensée de l'hypnotiseur, ils s'ingénient à la deviner. »²⁵ Et Delbœuf : « Les sujets se demandent ce qu'on leur veut, devinent et se hasardent. »²⁶

L'« énigme de la suggestion »,²⁷ à ce compte, se réduit à fort peu de chose. Si le suggestionné fait tout ce que lui suggère le suggestionneur (ou presque), c'est tout simplement parce que celui-ci le lui demande. Il n'y a là rien de plus étonnant que lorsque je dis à X : « Pouvez-vous me passer le sel ? » et qu'il accède à ma demande, de plein gré et en toute conscience de cause. Cette interaction banale ne devient mystérieuse, en toute rigueur inexplicable, qu'à partir du moment où l'on suppose que

23 Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, op. cit., p. 127.

24 Bernheim, *De la suggestion*, op. cit., p. 19.

25 Ibid., p. 140.

26 Delbœuf, *Le Magnétisme animal*, in *Le Sommeil et les rêves*, op. cit., p. 272.

27 Freud, *Psychologie des foules...*, *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 149.

L'effet Bernheim

X *ne sait pas* qu'on lui a demandé de passer le sel et qu'il obtempère hors-conscience, sans pouvoir s'en empêcher. Tous les rituels hypnotiques classiques comportent ainsi des tâches que le sujet est censé exécuter sans le savoir ou involontairement. Par exemple, si X, une fois «réveillé», éprouve un besoin incoercible de passer le sel au suggestionneur sans se souvenir que celui-ci le lui a suggéré alors qu'il était «endormi», on y verra un signe que X était vraiment en état d'hypnose profonde (et on se servira de tests de ce genre pour mesurer le degré de suggestibilité du sujet). Mais il s'agit là, si l'on prend au sérieux ce que nous disent Bernheim et Delbœuf, d'une pure illusion, induite par le caractère paradoxal de la demande d'hypnose. Le sujet ne fait que répondre à la demande, à ceci près qu'il s'agit ici d'une demande *d'irresponsabilité* : «Soyez inconscient,» c'est-à-dire : «Ne soyez pas conscient de la présente demande,» «Répondez contre votre gré,» «Passez-moi le sel sans votre aveu.» Placé devant une demande aussi incongrue (devant ce *double bind*),²⁸ le sujet n'a au fond le choix qu'entre deux réponses. Ou bien il «résiste» et refuse tout net de se prêter au jeu de l'irresponsabilité, qui ne peut donc même pas commencer. Ou bien, bon public (bon acteur), il accède à la demande paradoxale et adopte dès lors *consciemment* le rôle de l'automate *inconscient* : «Je n'ai jamais vu», écrit Delbœuf, «un somnambule se heurter, spontanément, à des objets qu'il était censé ne pas voir. Mais si je lui disais qu'il s'y heurtera sans les voir, il entrerait, je pense, assez dans l'esprit de son rôle pour s'y heurter réellement. Serait-ce de sa part illusion ou complaisance ? Je penche pour la complaisance.»²⁹

L'illusion n'est donc pas du côté du suggestionné, mais du côté du suggestionneur, de celui qui s'imagine naïvement avoir réussi à illusionner l'autre : illusionniste illusionné.

Sans en avoir l'air, Bernheim et Delbœuf démolissent ici un grand mythe, celui de l'inconscient psychique. On sait que l'idée

²⁸ Ce trait est bien noté par Jay Haley, «An Interactional Explanation of Hypnosis», in Ronald E. Shor et Martin Orne, eds., *The Nature of Hypnosis. Selected Basic Readings*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1965, p. 279-282.

²⁹ Delbœuf, *Le Magnétisme animal*, in *Le Sommeil et les rêves*, op. cit., p. 359.

CORPUS, revue de philosophie

d'une activité psychique indépendante de la conscience doit tout, historiquement, aux hypnotisés et aux somnambules du dix-neuvième (voir là-dessus l'ouvrage fondamental d'Henri Ellenberger).³⁰ Que j'ignore ce qui se passe en moi, que je sois le jouet de pensées et de souvenirs que j'ignore, c'est une constatation que Freud, comme tant d'autres à l'époque, avait d'abord faite sur des sujets sous hypnose, avant de l'hypostasier dans une grandiose topique du conscient et de l'inconscient, du refoulant et du refoulé. Mais si la division des sujets hypnotisés était factice ? Si leur fameuse «dissociation de la conscience» était bonnement un produit de la demande d'hypnose - de la *demande d'inconscient* ? Quelles que soient les distances prises ultérieurement par Freud à l'égard de l'hypnose, son «inconscient» (tout comme le «subconscient» de Janet) n'est à l'origine rien d'autre qu'un artefact des procédures hypnotiques, un mirage du même type que les folkloriques «personnalités multiples» produites par Azam, Binet ou Bourru et Burot.

Qu'on considère par exemple la suggestion post-hypnotique, si souvent invoquée par Freud pour prouver l'existence de l'inconscient : «L'idée de l'action qui a été ordonnée sous hypnose [...] a été traduite en action aussitôt que la conscience s'est avisée de sa présence. Du fait que la véritable incitation à l'action est l'ordre donné par le médecin, il est difficile de ne pas admettre que l'idée de l'ordre du médecin est devenue active elle aussi. Pourtant cette dernière idée ne s'est pas révélée elle-même à la conscience comme l'a fait son produit, l'idée de l'action ; elle est demeurée inconsciente et s'est trouvée être en même temps *efficente et inconsciente*.»³¹ Fort bien, objecteraient ici Bernheim et Delbœuf, mais comment le Dr. Freud sait-il que le sujet post-hypnotisé ne s'est pas souvenu de l'ordre qu'il est censé avoir oublié ? On imagine le dit sujet se retenant pour ne pas pouffer de rire...

*

³⁰ Henri F. Ellenberger, *The Discovery of the Unconscious. The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*, New York, Basic Books, 1970.

³¹ Sigmund Freud, «Note sur l'inconscient en psychanalyse», in *Métapsychologie*, *op. cit.*, pp. 178-179 (souligné par Freud).

L'effet Bernheim

J'ai en ce moment même une dame en hypnose qui est étendue devant moi et je puis donc continuer à écrire en paix. [Deux paragraphes plus loin :] C'est l'heure d'interrompre l'hypnose. Je vous salue cordialement. En toute hâte, votre Dr. Freud.³²

*

Le sujet reste conscient, alors même qu'il donne tous les signes d'être endormi. Est-ce à dire qu'il *feint* l'inconscience, l'irresponsabilité ? Tous les théoriciens de l'hypnotisme sont hantés par le spectre de la simulation et on comprend aisément pourquoi : si le sujet simule l'hypnose, il n'y a pas d'hypnose et leur théorie est tout simplement sans objet. On ne doit donc pas s'étonner de voir Braid, Richet, Heidenhain, Charcot, Janet devancer constamment l'objection, soit en insistant sur la moralité au-dessus de tout soupçon de leurs sujets, soit en les soumettant à des tests physiologiques destinés à écarter l'hypothèse d'une simulation. Bernheim et Delbœuf n'échappent pas à cette inquiétude, au moment même où ils détruisent le mythe de l'inconscience hypnotique : si le suggestionné obtempère à la suggestion par pure complaisance, en quoi diffère-t-il de l'acteur qui suit les indications du metteur en scène ? Delbœuf, toujours plus radical que Bernheim, n'hésite pas à souligner le trait de comédie : «Les somnambules sont d'excellents acteurs, et ils entrent vite dans l'esprit de leur rôle. Cependant, même à cet égard, une certaine éducation me semble indispensable. Il est parfois nécessaire de les guider, de les dresser» - ainsi cette somnambule qui, régressée à l'âge de six ans, s'appliquait à écrire gauchement, mais oubliait qu'elle «devrait ignorer l'orthographe.»³³

Pourtant, ni Bernheim, ni même Delbœuf ne sont tout à fait prêts à diluer la scène de la suggestion dans un pur jeu de rôles

³² Sigmund Freud, lettre à Wilhelm Fliess du 28 mai 1888, *Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904. Ungekürzte Ausgabe*, herausgegeben von Jeffrey M. Masson, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1986, pp. 8-9.

³³ Delbœuf, *Le Magnétisme animal*, in *Le Sommeil et les rêves*, op. cit., p. 270.

CORPUS, revue de philosophie

(ainsi que le font plus près de nous des psychologues expérimentaux comme Sarbin ou Spanos³⁴) : «Si beaucoup savent résister aux suggestions désagréables, si d'autres accomplissent l'acte suggéré comme des comédiens qui jouent leur rôle, il en est qui n'ont aucun pouvoir de résistance, il en est qui se sont identifiés avec leur rôle. La conscience fausse domine chez eux et annihile la conscience vraie.»³⁵ On voit bien ici comment Bernheim hésite au moment de tirer les conséquences de ses remarques sur la conscience du suggestionné, pour refluer momentanément vers une théorie de l'idéo-dynamisme et de l'obnubilation hypnotique. Ailleurs, de façon plus subtile, il concède que le sujet «se fait quelquefois à lui-même l'effet qu'il simule ou qu'il est complaisant : il se vante de bonne foi, quand le médecin est parti, de n'avoir pas dormi et d'avoir fait semblant de dormir.» Mais c'est pour ajouter aussitôt qu'il s'agit là d'une illusion : «Il ne sait pas toujours qu'il ne peut pas ne pas simuler, que sa complaisance est forcée.»³⁶ Variante de Delbœuf : «Quand on met le bras du sujet en catalepsie et qu'on lui ordonne d'essayer de le baisser, il ne fait nullement les efforts appropriés. Au contraire, il fait agir les muscles antagonistes, et fait ainsi semblant de ne pouvoir baisser le bras. C'est une catalepsie simulée, et il est la propre dupe de sa simulation. C'est dans ce sens que je dis qu'il se prête complaisamment à jouer la catalepsie. Cette complaisance est inconsciente ; c'est lui qui, sans le savoir, veut ce qu'on lui commande.»³⁷

Sans le savoir ? D'où vient que Delbœuf et Bernheim sont si certains que le sujet ignore qu'il simule, ou qu'il ignore qu'il est forcé à simuler ? Tout ce qu'ils nous disent par ailleurs sur la vigilance du suggestionné conforte au contraire l'idée d'un comportement délibéré, hyper-attentif : il faut vouloir très fort ne

³⁴ Voir par exemple Theodore R. Sarbin, «Contributions to Role-Taking Theory : I. Hypnotic Behavior» *Psychological Review*, 57, 1950, pp. 255-270 ; Nicholas P. Spanos, «More on the Social Psychology of Hypnotic Responding», *The Behavioral and Brain Sciences*, 9, 1986, pp. 489-502.

³⁵ Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, op. cit., p. 178.

³⁶ Bernheim, *De la suggestion*, op. cit., p. 19 (souligné par Bernheim).

³⁷ Delbœuf, *Le Magnétisme animal*, in *Le Sommeil et les rêves*, op. cit., p. 368.

L'effet Bernheim

pas bouger le bras pour le garder en catalepsie, il faut se concentrer très fort pour ne pas sentir l'épingle qui vous traverse le doigt. En quoi donc cela diffère-t-il d'un comportement de simulation ? D'aussi peu que l'on voudra : l'acteur joue son rôle devant des spectateurs qui savent qu'il joue, alors que l'hypnotisé (ou l'hystérique) joue le sien devant des spectateurs qui pensent qu'il ne sait pas qu'il joue. La règle du jeu est différente, il n'en s'agit pas moins d'un jeu. «Joue-moi le grand jeu de l'inconscient, feins de ne pas savoir que tu feins.»

Pas étonnant, dans ces conditions, si le sujet fait tout pour se persuader lui-même qu'il ne sent pas cette douleur que pourtant *il sent*, qu'il ne voit pas cette chaise que pourtant *il voit*. S'il confesse la simulation, on lui dira qu'il se trompe, qu'en réalité il ne peut pas s'empêcher de faire ce qu'il fait (et comment contredire cela, puisqu'il a *effectivement* simulé l'anesthésie, l'hallucination négative ?) Ou encore, on répétera l'expérience jusqu'au moment où il acceptera de jouer le jeu de l'inconscient (et pourquoi pas, après tout, puisqu'il ne s'agit que d'un jeu ?) «[L]a simulation est possible, elle est facile ; il est plus facile encore de croire à la simulation quand elle n'existe pas. [...] Cela m'arrive journallement devant mes élèves ; je leur montre cependant que le sujet ne trompe pas et que je ne me trompe pas non plus. Car je le remets en état hypnotique et je provoque de la catalepsie ou de la contracture dont je le défie de sortir, *en l'invitant à ne pas y mettre de la complaisance.*»³⁸ Recette pour produire de l'inconscient : refusez de croire le sujet lorsqu'il dit qu'il joue.

Voici des amaurotiques qui prétendent ne pas voir de l'oeil gauche. Bernheim les soumet avec son chef de clinique à l'appareil de Stoeber, «destiné à déjouer la simulation.» Il constate sans peine qu'«elles *voyaient de l'oeil gauche à leur insu.* [...] *[L]'amaurose, par hystérie ou par suggestion, est purement psychique.*»³⁹ (On reconnaîtra l'argument de Charcot et de Freud au sujet des paralysies hystériques, qui ne suivent pas les lois de l'anatomie.) Le chef de clinique, lui, «fut tenté de croire à la simulation. Je lui expliquai que l'amaurose étant purement

³⁸ Bernheim, *De la suggestion, op. cit.*, p. 18 (souligné par moi).

³⁹ Ibid., p. 69 (souligné par Bernheim).

CORPUS, revue de philosophie

psychique, c'est-à-dire imaginaire, ne pouvait obéir aux lois de l'optique.»⁴⁰ Oui, mais pourquoi en conclure que l'amaurotique ne simule pas la cécité ? Pourquoi dire que l'amaurotique voit «à son insu», alors que de toute évidence *elle voit* ? La tache aveugle, ici, est du côté de Bernheim, qui ne veut pas voir le jeu que l'amaurotique joue avec lui, pour lui, à cause de lui. A-t-on idée de demander si les mouvements du joueur de tennis sont réels ou imaginaires ? Il renvoie la balle, un point c'est tout... Nancéens, encore un effort si vous voulez révolutionner la psychologie !

*

En ce qui concerne La Suggestion, vous savez ce qu'il en est. J'ai commencé ce travail à contrecœur et seulement pour garder le contact avec une chose certainement destinée à influencer beaucoup, dans les années à venir, la pratique de la neurologie. Je ne partage pas les opinions de Bernheim qui me paraissent par trop unilatérales et j'ai cherché, dans l'avant-propos,⁴¹ à défendre les points de vue de Charcot. J'ignore si je l'ai fait adroitement, mais je sais que ce fut sans succès. La théorie de la suggestion, c'est-à-dire de l'intro-suggestion, agit sur les médecins allemands à la façon d'un sortilège, un charme familial. Ils n'auront pas beaucoup de chemin à faire pour passer de la théorie de la simulation, à laquelle ils croient actuellement, à celle de la suggestion.»⁴²

Tout cela, disait-elle, avait été simulé. C'est là, on le sait, un fait assez courant.

Après la maladie, lorsque les deux états de la conscience ont retrouvé leur unicité, les patients, en jetant un regard en arrière, se considèrent chacun comme une personne non partagée, qui a

⁴⁰ Ibid., p. 68.

⁴¹ Voir Sigmund Freud, «Hypnotisme et suggestion» (préface de 1888 à la traduction allemande de Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*), traduction Borch-Jacobsen, Koepfel et Scherrer, *L'Écrit du temps*, 6, 1984,

⁴² Sigmund Freud, lettre à Wilhelm Fliess du 28 août 1888, *La Naissance de la psychanalyse* (édition censurée), traduction Berman, Paris, Presses Universitaires de France, 1969, pp. 53-54.

L'effet Bernheim

*toujours eu la notion de cette extravagance. Ils croient qu'ils auraient pu la faire cesser s'ils l'avaient voulu, ainsi, ce serait intentionnellement qu'ils auraient provoqué pareil désordre.*⁴³

*

Un autre grand mythe hypnotique est celui-ci : le sujet, une fois «réveillé», ne se souvient plus de ce qui s'est passé durant son «sommeil» (alors qu'il s'en rappelle fort bien une fois rendormi). Braid, Richet, Charcot, Binet et Féré, tous les théoriciens de l'hypnotisme retrouvent ce trait ancien du magnétisme animal et de la possession démoniaque, qu'on retrouve aussi bien dans la plupart des rituels de transe. C'est le grand jeu de l'irresponsabilité, une fois de plus : «Comment pourrais-je me souvenir de ce que j'ai fait, vu que je n'étais pas moi, que j'étais un *autre* ?» Vient Bernheim, qui montre avec simplicité qu'il suffit de demander : «Quand les souvenirs de l'état somnambulique paraissent complètement effacés et que le sujet ne peut plus les trouver spontanément, il suffit de lui dire : 'Vous allez vous rappeler tout ce qui s'est passé.' Si le sujet ne trouve pas tout de suite, je mets la main sur [s]on front et je dis : 'Vous allez vous souvenir.' Au bout d'un certain temps le sujet, s'étant concentré en lui-même, se rappelle tout et raconte avec une précision parfaite tout, absolument tout ce qui s'est passé. Preuve que la conscience n'était pas abolie, que le somnambule n'agit jamais comme un automate inconscient, qu'il voit, qu'il entend, qu'il sait ce qu'il fait. [...] Ce n'est pas une inconscience ; c'est un autre état de conscience.»⁴⁴ Ce que répète Bernheim à propos des attaques hystériques, démontant par la même occasion l'un des dogmes de la Salpêtrière : «Je mis la main sur le front de notre malade et j'affirmai qu'elle aller se rappeler tout ce qui s'était passé pendant l'attaque. Elle se concentra pendant quelques

⁴³ Josef Breuer, «*Fraülein Anna O.*», in Josef Breuer et Sigmund Freud, *Etudes sur l'hystérie*, traduction Berman, Paris, Presses Universitaires de Freud, 1971, p. 34.

⁴⁴ Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, op. cit., p. 165.

CORPUS, revue de philosophie

minutes et peu à peu la mémoire se réveilla de tous les détails de sa crise.»⁴⁵

On sait tout le profit technique que Freud tirera de ces expériences lorsqu'il commencera à délaisser (en 1892, l'année même où il traduit cet ouvrage de Bernheim) l'hypnose classique au profit de la méthode plus souple des pressions sur le front (*Druckprozedur*)⁴⁶ accompagnée de «concentration hypnotique.»⁴⁷ Il s'en faut toutefois qu'il ait tiré la leçon proprement théorique des remarques de Bernheim, car la *Druckprozedur* reste pour lui une méthode destinée à retrouver des «réminiscences» dont le moi conscient est séparé par une amnésie post-traumatique, c'est-à-dire, comme l'enseignait Charcot, post-hypnotique. Même si Freud, à l'époque, est déjà en train de substituer le modèle du refoulement à celui de l'amnésie post-hypnotique cher à Charcot, Janet et Breuer, il n'en reste pas moins persuadé que quelque chose est oublié par le sujet hystérique et que là est la source de ses symptômes. Or, c'est justement ce postulat d'amnésie, sur lequel repose la théorie du refoulement, que les expériences de Bernheim remettaient radicalement en question. Si le sujet ne se souvient pas, c'est tout simplement parce qu'on le lui a implicitement demandé : «*Il ne se souvient plus qu'il s'en est souvenu.*»⁴⁸ L'oubli, tout comme l'inconscient, est un artefact de la situation hypnotique.

C'est à Delbœuf, plus encore qu'à Bernheim, que revient le mérite d'avoir tiré cette conclusion décapante. Bernheim, en effet, se contentait de montrer que l'amnésie des suggestionnés peut être levée. Delbœuf, plus rigoureux, montre que l'amnésie, loin d'être spontanée, est elle-même le résultat de l'attente du suggestionneur : «Magnétiseurs et magnétisés, partant de l'idée préconçue que la mémoire serait abolie, s'ingéniaient inconsciemment à l'abolir. [...] Je le répète, le sujet peut être

45 Ibid., p. 281.

46 Voir le récit de cas «Miss Lucy R.», in Breuer et Freud, *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., pp. 85-86.

47 Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, op. cit., p. 99.

48 Hippolyte Bernheim, *De la suggestion* [1916, distinct de *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*], Paris, Retz-C.E.P.L., 1975, p. 93 (souligné par Bernheim).

L'effet Bernheim

dressé à se souvenir comme il peut l'être à ne pas se souvenir, et le dressage peut se faire d'une façon consciente ou d'une façon inconsciente.»⁴⁹ Prenez un sujet «neuf», c'est-à-dire n'ayant (mais est-ce bien possible ?) aucune idée préconçue au sujet de l'hypnose, vous obtiendrez chez lui une remémoration parfaite si vous ne croyez pas à l'amnésie post-hypnotique, et une amnésie totale si vous y croyez : «Mes deux premiers sujets, qui étaient neufs, ont manifesté le phénomène de l'amnésie. Mais moi-même, j'étais alors persuadé que l'amnésie était le phénomène régulier, et mes expériences n'avaient d'autre but - qu'on veuille bien les relire⁵⁰ - que de montrer la possibilité et de fournir le procédé du rappel artificiel.»⁵¹

Admirable auto-réflexivité. Delbœuf ne nous dit pas, comme le fait en somme Bernheim, qu'il a enfin trouvé la bonne théorie des rapports entre hypnose et mémoire. Il nous dit, ce qui est bien différent, que le phénomène théorisé varie de concert avec la théorie, et qu'il n'y a donc pas, en toute rigueur, de sujets «neufs», de *bons* sujets non-contaminés sur lesquels il nous serait loisible de lire enfin la vérité de l'hypnose et de la mémoire. Charcot aura des hypnotisés qui ne se souviennent de rien, Bernheim des suggestionnés qui se souviennent après avoir oublié, Delbœuf des sujets qui se souviennent d'entrée de jeu - et Freud, ajoutons-le, des analysés qui «résistent» pendant des années à la remémoration. Bref, il n'y a pas d'essence du phénomène, seulement des accidents : «[L]e souvenir et le non-souvenir ne sont que des faits accidentels, sans valeur caractéristique.»⁵²

On se prend à rêver d'un Freud aussi lucide, aussi sophistiqué. Cela nous aurait épargné la psychanalyse.

*

⁴⁹ Delbœuf, *Le Magnétisme animal*, in *Le Sommeil et les rêves*, op. cit., pp. 342 et 345.

⁵⁰ Voir Joseph Delbœuf, «La mémoire chez les hypnotisés», *Revue philosophique*, 21, mai 1886, pp. 441-472.

⁵¹ Delbœuf, *Le Magnétisme animal*, in *Le Sommeil et les rêves*, op. cit., p. 345.

⁵² Ibid., p. 342.

CORPUS, revue de philosophie

La question ultime est celle-ci : y a-t-il une essence de l'hypnose, par-delà ses accidents ? Y a-t-il même quelque chose de tel que l'hypnose ?

Charcot n'en doutait pas, pas plus qu'il ne doutait de la réalité de l'hystérie qu'il observait dans son hôpital. On ne se lassait pas, à la Salpêtrière, de provoquer les trois états du «grand hypnotisme», réputés propres à l'hystérie. Pressez sur les paupières du sujet, il (elle) tombe en léthargie, reste inerte tout en manifestant une «hyperexcitabilité neuro-musculaire» (le moindre contact provoque une contracture). Rouvrez-lui les yeux (ou faites résonner un gong), vous obtenez la catalepsie, durant laquelle le sujet prend les poses qu'on lui donne et «transfère» à volonté les contractures du côté du corps où l'on applique un aimant. (Variante notée par Delbœuf lors de sa visite à la Salpêtrière :⁵³ ouvrez un seul oeil, vous obtenez une hémicatalepsie, l'autre moitié du corps restant en léthargie.) Frictionnez à présent le sommet du crâne, vous avez le somnambulisme, durant lequel le sujet vous parle et bouge normalement. Si vous désirez obtenir l'hémisomnambulisme, pressez sur le côté droit ou gauche du crâne. Amnésie totale au réveil.

A quoi Bernheim et Delbœuf rétorquent qu'on peut tout aussi bien, si on le désire, provoquer artificiellement ces manifestations chez des sujets non-hystériques, ou bien encore provoquer chez des hystériques des manifestations tout à fait différentes de celles observées chez Charcot. Il suffit pour cela d'annoncer ou de suggérer qu'il y aura souvenir au réveil, que l'aimant ne produira aucun effet (ou qu'un faux aimant en produira un), qu'une pression appliquée sur la troisième circonvolution frontale droite (ou gauche) déclenchera le somnambulisme, etc. Il n'y a donc aucune spécificité du «grand hypnotisme», ni même de l'hystérie qui est censée en former le substrat (on peut, montre Bernheim, faire varier à volonté les soi-disant symptômes de la «grande hystérie» à l'aide de suggestions

⁵³ Joseph Delbœuf, «De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué», *Revue philosophique*, 22, 1886, pp. 146-147.

L'effet Bernheim

appropriées). Ces états morbides que Charcot prétendait étudier objectivement, du dehors, n'étaient à la fin que le produit de ses propres suggestions, une hypnose et une hystérie «de culture :»⁵⁴ «L'opérateur aura regardé comme essentiels des caractères tout individuels, sinon purement accidentels, présentés par son premier sujet. Usant inconsciemment de la suggestion, il les aura transformés en signes habituels ; il se sera attaché, toujours sans le savoir, à les obtenir des autres sujets qui les auront produit par imitation, et ainsi le maître et les élèves, s'influençant réciproquement, n'auront cessé d'alimenter leur erreur.»⁵⁵

Ce que débusquent ici Bernheim et Delboëuf, avec une prescience remarquable pour l'époque, est ce que la psychologie expérimentale redécouvre de nos jours - avec quelle inquiétude - sous le nom d'*experimenter expectancy effect*.⁵⁶ On ne peut jamais être sûr, montre ainsi Rosenthal, que les résultats ne sont pas faussés par le dispositif expérimental, car les sujets tendent à se conformer aux attentes communiquées inintentionnellement par l'expérimentateur. Administrez par exemple un test de Rohrschach, le sujet choisira les réponses que vous lui indiquez involontairement.⁵⁷ On comparera bien sûr avec les observations de Delboëuf : «J. reconnut de plus en plus rapidement, d'après la qualité de la manoeuvre, ce que je voulais, si c'était une paralysie, une contracture, ou une simple figure. [...] Si donc J. a l'air de pressentir ce que je désire, c'est que, rien que par la manière dont je lui prend le bras, je lui manifeste déjà ce que je lui désire. On s'expliquera par là peut-être l'illusion - si illusion il

⁵⁴ Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, op. cit.*, p. 253.

⁵⁵ Delboëuf, *Le Magnétisme animal, in Le Sommeil et les rêves, op. cit.*, p. 259.

⁵⁶ Robert Rosenthal, *Experimenter Effects in Behavioral Research*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1966.

⁵⁷ Joseph Masling, «The influence of situational and interpersonal variables in projective testing», *Psychological Bulletin*, 57, 1960, pp. 65-85 ; «Differential indoctrination of examiners and Rohrschach responses», *Journal of Consulting Psychology*, 29, 1965, pp. 198-201.

CORPUS, revue de philosophie

y a - de ceux qui croient que les somnambules devinent la volonté de leur hypnotiseur.»⁵⁸

De même, Orne a montré dans des expériences fameuses que les *demand characteristics* ⁵⁹ de la situation expérimentale elle-même parasitent inévitablement les résultats, car les sujets ne se comportent pas dans la situation artificielle du laboratoire comme ils se comporteraient en situation réelle. Or, là encore, c'est très exactement ce que Delbœuf écrivait soixante-dix ans plus tôt, au sujet des crimes suggérés en laboratoire par son ami Liégeois : « Cette hypnotisée, si pleine de *bon sens*, n'a-t-elle pas du bon sens pour savoir qu'elle est hypnotisée, qu'on la fait servir à des expériences, qu'on va arranger une scène, et que M. Liégeois, qu'elle connaît, n'a garde de lui mettre en main un pistolet chargé pour la faire tirer contre sa mère ? »⁶⁰ On n'expérimente donc pas *sur* des sujets, on joue *avec* eux au jeu de l'expérimentation : dis-moi ce que tu cherches à établir, et je t'aiderai à le prouver. Ce que Bernheim et Delbœuf observaient dans le miroir grossissant de l'hypnose et de l'hystérie, c'était un effet de boucle repérable dans n'importe quelle situation expérimentale ou clinique, aussi « contrôlée » soit-elle. Là où Charcot et tant d'autres voyaient la promesse d'une psycho(patho)logie enfin scientifique, eux devinaient déjà la prolifération indéfinie et incontrôlable des artefacts : fin de la psychologie.

Et fin de l'hypnose également. En effet, si toutes les caractéristiques prétendument objectives du « grand hypnotisme » de Charcot se révèlent être des artefacts, ne faut-il pas en dire autant de l'hypnose nancéenne ? C'est ce qu'objectait Binet : « Quand M. Bernheim nous dit que le dormeur est seulement en rapport avec l'opérateur, on pourrait lui objecter ironiquement que c'est par suggestion qu'on a persuadé à l'endormi de

⁵⁸ Delbœuf, « De l'influence de l'éducation et de l'imitation », *art. cit.*, pp. 153-154.

⁵⁹ Martin Orne, « On the social psychology of the psychology experiment : With particular reference to demand characteristics and their implications », *American Psychologist*, 17, 1962.

⁶⁰ Delbœuf, *Le Magnétisme animal*, in *Le Sommeil et les rêves*, *op. cit.*, p. 356 (souligné par Delbœuf).

L'effet Bernheim

répondre seulement à cette personne.»⁶¹ Or, contrairement à tant de psychologues expérimentaux contemporains, qui ne se préoccupent de l'*experimenter effect* que pour mieux essayer de le contrôler, Bernheim et Delbœuf savent bien qu'ils ne peuvent éviter d'être atteints eux-mêmes par la critique qu'ils adressent à la Salpêtrière : il n'y a pas d'échappatoire à l'interaction suggestionneur-suggestionné, pas de méta-niveau d'où l'on pourrait tirer son épingle du jeu expérimental ou clinique. Delbœuf, tout particulièrement, ne se lasse pas de souligner que les caractéristiques de l'hypnose nancéenne (rapport électif avec le suggestionneur, amnésie susceptible d'être levée, etc.) sont elles-mêmes des produits de la suggestion. Or, que reste-t-il de l'hypnose une fois qu'on a enlevé ces artefacts que sont la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme, l'amnésie, le rapport, l'inconscience, le sommeil, etc. ? Rien. L'hypnose n'est pas «quelque chose» qui insisterait sous les diverses théories qui tentent de la cerner, car elle en est l'artefact ou l'effet, au sens où l'on parle par exemple de l'«effet Larsen». On aura ainsi l'effet Mesmer, l'effet Puységur, l'effet Braid, l'effet Charcot, l'effet Pavlov, l'effet Erickson, etc. Et l'effet Bernheim : cessez de penser qu'il y a quelque-chose-de-tel-que-l'hypnose, il n'y aura plus d'hypnose. Ce que performe Bernheim : «Le mieux, à mon avis, serait de supprimer complètement le mot d'hypnotisme et de le remplacer par celui de *état de suggestion*. Les procédés dits hypnotiques se réduisent à démontrer ou à exalter les diverses suggestibilités. [...] Il n'y a pas d'hypnotisme, [...] il n'y a que des sujets suggestibles, plus ou moins.»⁶² «Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme», répétera Delbœuf dans un article fameux.⁶³

Dès lors, pourquoi chercher à produire un état hypnotique qui n'existe pas (ou qui n'existe que parce qu'on le fait exister) ? Quitte à créer des artefacts, autant le faire ouvertement : dès le début des années 1890, Bernheim et Delbœuf délaissent l'hypnose, pour se limiter, délibérément et ludiquement, à la

⁶¹ Binet, compte-rendu de Bernheim, *art. cit.*, pp. 558-559.

⁶² Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, op. cit.*, pp. 97 et 99.

⁶³ Joseph Delbœuf, «Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme», *Revue de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique*, novembre 1891-92, pp. 129-135.

CORPUS, revue de philosophie

suggestion à l'état de veille. Ces auteurs qu'on décrit si souvent comme de naïfs hypnotiseurs sont en réalité les premiers à ne plus croire à l'hypnose et à procéder à son démembrement (tout comme Babinski, leur ex-adversaire, procédera à celui de l'hystérie) . Partis d'une théorie de l'hypnose, ils débouchent déjà sur une théorie et une pratique de l'artefact généralisé, dont nous sommes encore bien loin d'avoir tiré toutes les leçons. Cessons de croire qu'il y a une «réalité psychique» que nous pourrions étudier du dehors, comprenons que nous sommes toujours-déjà en train de la manipuler, manipulateurs-manipulés, et surtout, qu'il n'y a là aucun mal, ni aucune erreur : «L'existence de plusieurs écoles d'hypnotisme n'a donc rien que de naturel et de facilement explicable. Elles doivent leur naissance à l'action réciproque des hypnotisés sur les hypnotiseurs. Seulement leur rivalité n'a aucune raison d'être : *elles sont toutes dans le vrai.*»⁶⁴

*

*Ce n'est pas le lieu ici de procéder à une justification détaillée de la symptomatologie hystérique ; mais il est permis d'admettre la thèse selon laquelle elle est pour l'essentiel de nature réelle, objective, et n'est pas faussée par la suggestion de l'observateur. On ne contredit pas en cela le mécanisme psychique des manifestations hystériques, seulement il ne s'agit pas du mécanisme de la suggestion venant du médecin.*⁶⁵

*Le traducteur aimerait juste réitérer une remarque faite dans la première édition et à laquelle il tient toujours autant. Il déplore l'absence complète, dans l'exposé de Bernheim, de l'idée selon laquelle la «suggestion» (ou plutôt : la réussite de la suggestion, sa réalisation) est un phénomène psychique pathologique, dont l'accomplissement nécessite des conditions particulières.*⁶⁶

⁶⁴ Delbœuf, «De l'influence de l'éducation et de l'imitation», *art. cit.*, p. 169 (souligné par moi).

⁶⁵ Sigmund Freud, «Hypnotisme et suggestion», *art. cit.*, pp. 91-92.

⁶⁶ Sigmund Freud, préface de 1896 à la seconde édition de la traduction allemande de Bernheim, *De la suggestion...*, traduction Borch-Jacobsen, Koepfel et Scherrer, *L'Écrit du temps*, 6, 1984, p. 98.

L'effet Bernheim

*

On fait souvent mérite à Freud d'avoir su «renoncer» à l'hypnose, au profit de la méthode des associations libres : «Pas plus que Freud,» écrit Jacques Lacan, «nous ne nions [...] la discontinuité psycho-physiologique que manifestent les états où se produit le symptôme hystérique, ni que celui-ci ne puisse être traité par des méthodes - hypnose, voire narcose - qui reproduisent la discontinuité de ces états. Simplement, et aussi expressément qu'il s'est interdit à partir d'un certain moment d'y recourir, nous désavouons tout appui pris dans ces états.»⁶⁷ Interdit, désaveu, rupture : la légende est belle, mais elle a peu de rapports avec la réalité. Ce n'est pas Freud, ce sont Bernheim et Delbœuf qui, les premiers, abandonnent l'hypnose dans leur pratique psychothérapique.⁶⁸ Lorsque Freud délaisse progressivement l'hypnose à partir de 1892, il ne fait en réalité que suivre le mouvement, comme bien d'autres à l'époque. Ce n'est donc pas l'abandon de l'hypnose comme tel qui fait le départ entre Freud et l'école de Nancy, c'est la façon dont les uns et les autres interprètent ce changement technique.

Bernheim et Delbœuf, on l'a vu, abandonnent l'hypnose parce qu'ils la diluent dans le concept plus général de suggestion : pourquoi s'embarasser du rituel hypnotique, dès lors qu'on peut tout aussi bien suggérer à l'état de veille ? Freud, en rejetant l'hypnose, pense au contraire *se débarrasser* de la suggestion. Tout comme Charcot, Freud persiste en effet à faire de la suggestibilité un trait caractéristique de l'hypnose, elle-même assimilée à un état «pathologique» objectivable. Il s'en explique très clairement dans une conférence donnée en 1892 devant le Club Médical de Vienne, au détour d'une discussion des thèses de Delbœuf : «L'hypnose peut être aisément distinguée des autres états de suggestibilité, du moins au point de vue de sa définition. 'Suggérer' veut bien dire, d'une façon générale, qu'on

⁶⁷ Jacques Lacan, «Fonction et champ de la parole et du langage», *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 257.

⁶⁸ On attend avec impatience le jour où l'historienne Elisabeth Roudinesco nous entretiendra de la «rupture bernheimienne» avec l'hypnose...

CORPUS, revue de philosophie

amène autrui à admettre une représentation sur la base d'un motif psychologique et non logique. Cette définition vaut mot pour mot pour les autres types de suggestion, mais dans le cas de l'hypnose ceci ne se produit pas parce qu'on fournit à autrui un motif psychologique, mais parce qu'on supprime l'état de résistance à la nouvelle représentation. [...] Le conférencier tend à penser qu'il faut s'en tenir fermement à l'authenticité de l'hypnose ; il tire ses arguments de l'observation de l'état hypnotique chez les hystériques et se rapproche ainsi, sur ce point important, des vues de l'école de Charcot.»⁶⁹ Et dans le récit de cas «Mme Emmy von N.», à propos du somnambulisme dans lequel Freud plongeait sa patiente : «Je pouvais bien avoir fait apparaître cet état, mais non l'avoir créé par ma suggestion.»⁷⁰

L'hypnotiseur (le médecin) n'est donc aucunement responsable de la suggestibilité de l'hypnotisée (de l'hystérique). On voit bien ici comment la croyance en l'«authenticité» de l'hypnose se conjugue avec un déni de l'intervention du médecin dans le phénomène qu'il provoque. La théorie charcotienne de l'hypnose consiste en un véritable exorcisme de l'artefact suggestif, tout uniment attribué au malade (projeté sur lui). Le rejet de l'hypnose par Freud s'inscrit de toute évidence dans la même logique sacrificielle : expulsions l'hypnose et nous purifierons notre procédé de toute contamination suggestive. C'est ainsi que la méthode des associations libres est réputée donner le même accès à l'inconscient que l'hypnose, mais sans l'adultérer. Quant aux divers brouillages qui entravent la libre et spontanée communication des représentations inconscientes (refoulement, résistance, transfert, etc.), l'analyste se chargera bien de les corriger. La méthode analytique, selon la fameuse analogie, opère *per via di levare non per via di porre*.

⁶⁹ «De l'hypnose et de la suggestion», compte-rendu par *l'Internazionale Klinische Rundschau* d'une conférence donnée par Freud en avril et mai 1892, traduction Borch-Jacobsen, Koepfel et Scherrer, *L'Écrit du temps*, 3, 1983, pp. 225 et 227.

⁷⁰ Breuer et Freud, *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p. 79 (traduction modifiée).

L'effet Bernheim

Mais l'abandon de l'hypnose a-t-il jamais réglé la question de la suggestion ? D'Eugen Bleuler en 1896 à Adolf Grünbaum en 1984, tous les critiques de Freud posent au fond la même question : comment garantir que, sous couvert de neutralité et de non-interventionnisme, l'analyste ne suggère pas subrepticement tout ce qu'il prétend «écouter» ? James Jackson Putnam le disait fort bien en 1906 : «Quand le médecin est complètement pénétré de la croyance en l'origine sexuelle des maladies de ses patients, il est forcément en mesure, du fait de l'étroitesse de la relation, de leur imposer inconsciemment ses vues, et il peut facilement obtenir d'eux un assentiment et une adhésion qui, en réalité, ne sont pas aussi spontanés qu'il y semble.»⁷¹ Il n'y a pas de spontanéité, pas plus dans le cabinet de l'analyste que dans le laboratoire du psychologue expérimental. L'analyste aura beau rester silencieux comme une tombe, l'expérimentateur aura beau communiquer avec ses sujets par l'intermédiaire d'une bande préenregistrée, l'effet Bernheim-Delbœuf aura lieu : «Les sujets se demandent ce qu'on leur veut, devinent et se hasardent.»

Ceci n'est pas l'hypnose, même si c'est un effet que Bernheim et Delbœuf ont d'abord observé dans l'hypnose. Freud, de toute évidence, n'a pas su, ou pas voulu comprendre que l'hypnose n'était qu'un exemple parmi d'autres (si même particulièrement spectaculaire) d'une suggestion ou artificialité généralisée, sans rivages, sans possibilité de surplomb ou de contrôle. Abandonner l'hypnose, ce n'était donc pas échapper à la suggestion, c'était seulement la rendre plus subtile, plus insidieuse, plus interminable à force de déni : «Certes un analyste, s'entendant faire ce reproche, se rappellera, pour calmer sa conscience, avec quelle progressive lenteur a eu lieu la reconstruction du fantasme soi-disant inspiré par lui, avec quelle indépendance des incitations du médecin eut lieu son édification sur bien des points, comment, à partir d'une certaine phase du traitement, tout sembla converger vers le fantasme et de quelle manière, plus tard, lors de la synthèse, les conséquences les plus variées et les

⁷¹ James Jackson Putnam, «Recent Experiences in the Study and Treatment of Hysteria at Massachusetts General Hospital» (1906), in Ernest Jones, ed., *Adresses on Psychoanalysis*, London, International Psycho-Analytic Press, 1921, p. 40

CORPUS, revue de philosophie

plus remarquables en découlèrent ; de plus, comment et les grands et les petits problèmes et particularités de l'histoire du malade s'éclairèrent grâce à cette seule hypothèse ; il fera alors valoir qu'il ne peut vraiment s'attribuer une ingéniosité lui permettant de créer de toutes pièces une fiction remplissant à la fois toutes ces conditions»...⁷²

Plus haut, l'analyste avait écrit : «Je décidai [...] que le traitement devrait être terminé à une certaine date, quelque avancé qu'il fût alors ou non. [...] Sous l'implacable pression de cette date déterminée, [la] résistance [de l'Homme aux Loups], sa fixation à la maladie finirent par céder, et l'analyse livra alors en un temps d'une brièveté disproportionnée à son allure précédente tout le matériel permettant à la résolution des inhibitions et la levée des symptômes du patient. Tout ce qui me permit de comprendre sa névrose infantile émane de cette dernière période de travail, pendant laquelle la résistance disparut provisoirement et où le patient fit preuve d'une lucidité à laquelle on n'atteint d'ordinaire que dans l'hypnose.»⁷³

*

⁷² Sigmund Freud, «Extrait de l'histoire d'une névrose infantile. (L'homme aux loups)», *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses Universitaires de France, traduction Bonaparte et Loewenstein, 1971, p. 362.

⁷³ Ibid., pp. 328-329.

L'effet Bernheim

Buda Pesth 31 Août 1891

,

Buda Pesth 31 Août 1891

Cher ami

Comme je vous avais promis, je vous envoie un mot de Pesth. Nous pensons être de retour à Vienne mercredi soir et y passer encore la journée ou une partie de la journée de jeudi. Si par hasard vous étiez rentré ce jour à Vienne, je serais heureux de passer encore quelques heures avec vous ; dans ce cas je vous attendrais entre 8 et 9 heures à l'hôtel Munsch [?]. Mais ne revenez pas exprès pour moi ; cela m'affligerait de vous déranger de votre villégiature. Croyez, cher ami, à mes sentiments affectueux,

*Bernheim*⁷⁴

Mikkel BORCH-JACOBSEN
Université de Washington (Seattle)

⁷⁴ Hippolyte Bernheim, carte postale envoyée à Sigmund Freud le 31 août 1891, Library of Congress, Manuscript Division.

L'ESPRIT INFLUENÇABLE : LA SUGGESTION COMME PROBLÈME MORAL EN PSYCHOPATHOLOGIE *

Pourquoi obéissons-nous à une suggestion comme à un ordre ? Comment peut-il se faire qu'une volonté non seulement en influence une autre, mais la plie à ses exigences ? Le pouvoir des mots est-il tel, qu'il agit causalement sur le cerveau, ou peut-être, dans le genre romantique, donne sa substance à l'affrontement mystérieux des puissances psychiques du suggestionneur et de son sujet ? Quelle passivité originaire mine alors en secret notre liberté ?

Il y a une façon simple et efficace de se débarrasser de ce type de problèmes. Si nous obéissons à un ordre, c'est tout simplement parce qu'on nous le donne. Les questions qui voudraient chercher au-delà sont gratuites, et n'ouvrent pas l'abîme métaphysique qu'on croit. Elles se ramènent au sophisme qui postule un processus psychologique réel quelconque derrière le développement purement analytique d'une définition : les ordres sont donnés pour être obéis, obéir n'est pas l'*effet causé* par l'ordre donné, mais le *critère* qu'un ordre a bien été donné. Il n'y a donc rien qui appelle une détermination causale, à ce que nous faisons ce qu'on nous dit de faire, quand on nous dit de le faire. On trouverait des arguments de cet ordre dans la tradition dite wittgensteinienne de la philosophie de la psychologie¹. Je vais d'abord expliciter un peu ce point de vue, qui a pour lui d'économiser le plus longtemps possible la prolifération de pseudo-objets mentaux dont la psychologie est toujours menacée ; puis je dirai, à cet égard, les réserves auxquelles la psychopathologie de la

* Mes remerciements vont à J. Proust qui a rectifié cet essai sur plusieurs points, ainsi qu'à P. Engel.

1 Wittgenstein (1953).

CORPUS, revue de philosophie

suggestion (après Bernheim et Delboeuf) pourrait éventuellement conduire.

Car il est vrai que l'obéissance aux ordres dépend des conventions sociales au sein desquelles *seules* elle devient observable — et pas du tout de processus causaux à élucider expérimentalement. Si je prie mon voisin, dans le bus, avec l'accent impératif qui sied à la circonstance, de bien vouloir retirer sa main de ma poche, et qu'il n'obtempère pas sur le champ (du simple fait que je le lui ordonne), il ne me viendrait pas à l'idée de suspecter en lui, tout d'abord, une lésion cérébrale, ou un accès de folie. Bien plutôt, j'y verrai un manquement grave à la politesse, voire à l'honnêteté, bref, des fautes par rapport à des conventions, fautes qui ne sont constituées que parce que je suppose *a priori* (un *a priori* pragmatique) mon voisin dans un état normal, soumis à aucune cause altérant son jugement. Si j'ai à répéter l'injonction, mon ton qui s'élève ne vise pas à surmonter la surdité physiologique de mon voisin indélicat : il souligne au contraire, conventionnellement, qu'une norme de l'échange est violée, qui veut qu'on se plie sans délai à un ordre. Cette situation montre encore qu'il y a en réalité deux normes emboîtées l'une dans l'autre : une norme morale générale, (on ne fouille pas les poches de ses voisins, c'est mal), et une convention pratique impliquée (si l'on manque à la première exigence, c'est par inadvertance, et il faut obéir tout de suite au rappel). Cet emboîtement dépend de la structure de l'action intentionnelle, et du contexte social dans lequel un ordre *prend sens*, c'est-à-dire — et la méprise du causaliste naît de là —, *prend effet*. On voit bien que l'ordre vaut par lui-même, conceptuellement, et reste indifférent aux forces psychologiques présumées que la situation mettrait en jeu. Si mon voisin traîne à sortir la main de ma poche, et regrette manifestement d'avoir à délaisser mon portefeuille, sa résistance ne s'analyse pas comme celle d'une porte de métro que le vent pousse contre moi. Sa réticence n'appelle nulle indulgence, ce n'est pas, et ce ne peut pas être une viscosité mécanique. Pire : imaginer une quelconque force (une cause psychique) derrière le geste indélicat, c'est croire que mon ordre doit avoir à son tour une force causale qui la contrecarre. Or, justement, il doit suffire à la norme de s'énoncer pour agir suffisamment, dans un contexte d'ensemble, et *d'ordinaire*, personne ne pense à un rapport de force

L'esprit influençable

réel quand il donne un ordre. La force (l'autorité) est toute morale. C'est bien enfin au nom des normes applicables dans un contexte donné que nous résistons à des ordres que nous jugeons arbitraires. La force de caractère (ou quoi que ce soit de psychique de ce genre) vient ensuite, comme un enjolivement littéraire, un mythe privé, ou une concession à la culture du Moi dont notre conception individualiste du monde est imprégnée. Ailleurs, la prétendue force causale du psychisme aurait une allure divine ou sacrée, mais remplirait la même fonction illusoire.

Malheureusement, les phénomènes de la suggestion dont Bernheim et Delboeuf furent de si éminents témoins, comme aussi les agents très ingénieux, nous obligent à amender un tel point de vue anti-causaliste, et de manière considérable. Ils raniment de façon troublante les explications grandioses auxquelles on doit autrement renoncer. Car il semble bien qu'il y ait des forces psychiques insoupçonnées à l'oeuvre, chez le magnétiseur. Et si l'on renonce à la mythologie psychophysique de l'hypnose, à ses fluides et ses baquets — ce que je ferai ici en ne tenant aucun compte des états neuropsychologiques induits par l'hypnose chez l'homme comme chez l'animal —, on est encore plus embarrassé : c'est *le langage*, et en même temps *l'esprit*, privés de qualités occultes, qui désormais manifestent des propriétés énigmatiques. Car non seulement, sur l'ordre du suggestionneur, j'agis de telle ou telle façon, au détriment de mes intérêts et en un sens malgré moi, mais en plus, je me souviens de ce qu'il me commande de me souvenir, que l'événement remémoré ait eu lieu ou pas, et je sens ce qu'il me dit de sentir, ce qui va des hallucinations positives aux négatives, et inclut l'insensibilité à de vives douleurs. Au terme le plus spectaculaire de la suggestion, j'obéis précisément en me croyant libre, et je donne toutes sortes de raisons personnelles à des actes incongrus, sincèrement ahuri devant les témoins qui affirment que ces actes m'ont été suggérés il y a quinze jours. Comment penser, devant cela, que l'obéissance est uniquement un critère de l'ordre approprié, et non pas l'effet résultant d'une action transcendant ma conscience, ou l'intentionnalité que je donne, après-coup, aux actes commandés ? Comment rendre compte de la perplexité et de la bonne foi absurde des sujets d'expérience, devant des suggestions dont ils observent, *comme nous* (c'est-à-dire en position de tiers) l'effet sur

CORPUS, revue de philosophie

eux — effet qu'ils *subissent* ? Comment, en même temps, tenir compte de l'active intelligence de leurs réponses, et de ce qui, dans les expériences de Bernheim, Delboeuf, Janet également, atteste que le sujet est *à la fois* volontairement agissant et sous influence — voire conscient et inconscient de ce qu'il fait, automate, et libre ?

Revenons sur la solution conventionnaliste du problème de l'obéissance. Ce n'est pas en effet parce qu'expliquer causalement l'obéissance ne me vient jamais *normalement* à l'idée, qu'il n'y a pas, quand même, de causalité à l'oeuvre, impliquant par exemple la force de caractère, ou l'énergie de la volonté — considérées comme des variables empiriques. Assurément, un ordre se justifie selon des raisons et dans des concepts qui sont, pour une part irréductible, normatifs et évaluatifs ; ainsi, il est impossible de dire pourquoi un ordre est exécuté, sans dire en quoi il est approprié, voire bien d'obéir. Mais cela n'empêche pas qu'il soit aussi efficace, et à ce niveau, déclenche un mécanisme réel, neuropsychologique, qui cause l'action ou l'état mental suggéré. Car il est peut-être vrai que je n'invoquerai d'abord que des raisons morales, motivant la conduite à suivre à la lumière du contexte, et des normes qui y sont applicables. Mais pourquoi serait-ce là mieux qu'une rationalisation *accompagnant* le processus causal sous-jacent ? Allons plus loin : pourquoi même supposer deux élaborations *parallèles*, l'une neuropsychologique, l'autre rationnelle, au lieu d'*une seule*, la causalité réelle de l'influence psychique exercée par l'ordre — déniée ensuite au moyen d'un recours naïf à des conséquences logiques, qui émergent dans la conscience, mais qui sont inertes et toutes verbales ? Ce qui est agissant dans une situation où un ordre est donné et reçu, doit être réel, puisque quelque chose de réel en résulte (une action, ou même un simple changement d'état mental attesté par le comportement objectif). On peut donc décrire l'obéissance en termes moraux et intentionnels ; ce n'est qu'une *description*. Les mêmes faits doivent aussi être décrits en termes réels, ce qui seul rend compte de leur *causation*.

Nous voici au coeur d'un noeud d'apories débattues aujourd'hui par la philosophie analytique de l'esprit, et lourdes de conséquences pour les perspectives explicatives ultimes de la

L'esprit influençable

psychologie cognitive². Qu'est-ce qu'une action intentionnelle, et comment la distinguer d'un comportement objectivement déterminé ? Comment concilier l'organisation téléologique de l'action (elle a une fin, donc des moyens hiérarchiquement disposés), avec la formulation de lois causales liant le mental au mental, puis ce dernier au physique (des lois qui insèrent donc l'action, en tant que phénomène réel, dans le flux universel de la nature) ? Les effets de la suggestion entrelacent les deux dimensions d'une manière remarquable.

Avec des différences d'appréciations majeures sur ce qui y est en jeu, les expériences de Delboeuf et Bernheim soulèvent ainsi une série de problèmes qui, à mon sens, devrait conduire à ranger la suggestion du côté d'autres paradoxes de la vie mentale :

- La faiblesse de la volonté, ou l'*akrasia* d'Aristote, d'une part, autrement dit, ce type d'irrationalité qui consiste à voir le meilleur et malgré cela, à ne pas le suivre — voire à choisir le pire : *Aliud-que cupido / Mens aliud suadet / Video meliora proboque / Deteriora sequor* dit la Médée d'Ovide³ (les fautes sexuelles sont l'illustration classique de ce type d'incontinence).

- D'autre part, la duperie de soi ou la mauvaise foi de Sartre, qui reviennent, tout en s'en rendant compte, à croire autre chose que ce qu'on a les meilleures raisons de croire — voire son con-

² Sur le «problème critique de l'action», cf. Descombes (1995). Sur le problème général des causes et des raisons appliquées aux sciences humaines, Ogien (1995).

Il existe des tentatives naturalistes de traiter l'influence suggestive sur un mode causaliste, chez Bem et McConnell (1970), Storms et Nisbett (1970) et Nisbett et Wilson (1977). Les croyances y sont traitées, à la suite de Festinger (1964), comme des états mentaux renforçables. C'est l'origine des thérapies «attributionnelles» ainsi que d'études sur les placebo. Le défaut de ces théories est connu : il est difficile de traiter les croyances de façon individualiste, en-dehors du contexte motivationnel et inter-individuel au sein duquel elles prennent sens.

Pour des réflexions plus spéculatives sur la suggestion comme archimitation, appliquées notamment à Janet : Oughourlian (1982) et Girard (1995). Pour un état général des lieux en psychologie, Shumaker (1991).

³ «Une chose je désire, l'esprit m'en conseille une autre. Je vois le meilleur et l'approuve, c'est le pire que je suis».

CORPUS, revue de philosophie

contraire (tel le menteur qui finit par se persuader de ses propres mensonges)⁴.

En philosophie, la discussion se concentre sur la structure abstraite de ces irrationalités. La difficulté consiste à comprendre comment on peut être irrationnel, quand pour l'être, il faut d'abord être rationnel ; mais être rationnel, cela suppose évidemment qu'on élimine l'irrationalité. D'où ces paradoxes⁵. En revanche, pour le psychologue, l'incontinence sexuelle, la fausseté de l'existence, puis maintenant la suggestibilité, évoquent au contraire un objet qu'il connaît bien : ce sont les trois piliers du fameux caractère hystérique⁶. Or, à la fin du XIX^{ème}, c'est justement au sujet des hystériques que s'imposèrent toutes ensemble les redoutables apories de la suggestion, de la simulation, et des effets somatiques des croyances et des désirs. Bernheim et Delboeuf les rapportent d'ailleurs toujours à ce contexte, auquel Freud se rattachera explicitement⁷. Si l'on suit ce fil conducteur, si l'on accepte donc que l'expérience psychopathologique indique quelque chose de *l'unité* de ces trois problèmes (historiquement comme conceptuellement), alors la question de la suggestion s'articulera de façon plus ou moins directe à l'incontinence et à la duperie de soi. Ce foyer de consistance commune (l'hystérie), voilà ce que je propose de prendre comme référence, quitte à dépla-

4 On ajoute parfois à ces deux paradoxes le fait de prendre ses désirs pour des réalités. Il n'est pas sûr que ce soit là une troisième possibilité. Je penche plutôt pour interpréter les comportements de ce type comme des conséquences d'une combinaison de deux premiers paradoxes, à quoi s'ajoute une dose d'autosuggestion.

5 Davidson, (1970), (1991), a développé ces problématiques dans leur plus grande pureté conceptuelle, mais sans prendre au sérieux leur pertinence psychopathologique. Comme on le remarque parfois également, les textes qu'il leur consacre débouchent directement sur les questions morales qu'il évite partout ailleurs dans sa philosophie de l'action. Sur la faiblesse de la volonté, on dispose du remarquable essai d'Ogien (1993). Pour un panorama des paradoxes qui, dans cette veine, agitent la philosophie analytique, cf. Elster (1986).

6 cf. Ey, Bernard et Brisset (1989 : 327-329)

7 Sur l'ensemble de cette problématique, ses prolongements chez Janet et Babinski, son origine chez Charcot et Ribot, Castel (1997a).

L'esprit influençable

cer vers la clinique mentale la manière philosophique ordinaire de poser le problème⁸.

Par là, l'influençabilité de la volonté par la suggestion, en d'autres termes, l'obéissance *pathologique*, réclame plusieurs niveaux d'examens : dans la perspective de la philosophie analytique, une approche logico-linguistique des phrases de suggestion ; dans celle de la philosophie de l'esprit, une clarification du statut des raisons et des causes de l'influence sur la volonté ; sous l'angle de la philosophie morale, une discussion du rôle insoupçonné qui échoit ici à des concepts normatifs, voire évaluatifs. Alors seulement, je risquerai trois remarques touchant les limites probables d'une psychologie cognitive, qui transporterait sans précautions dans la pathologie mentale (ou plus exactement, dans la théorie des névroses) les présupposés naturalistes qui la rendent ailleurs si attractive. Mais je ne doute pas de la perplexité dans

⁸ Je ne peux pas ici ne pas prévenir une objection. Est-il raisonnable de partir de cas spectaculaires et déviants pour aborder les structures intentionnelles de l'esprit, et la possibilité de les traiter, au moins en partie, comme des mécanismes causaux ? La duperie de soi ordinaire, la faiblesse banale de la volonté, ne suffisent-elles pas ? Ne va-t-on pas compliquer la question en parlant de suggestion à la façon de Bernheim et Delboeuf ? Je réponds qu'on ne peut certainement pas parler du cas «normal» sans une idée plus précise des variations «anormales» qui légitiment l'usage du mot. Certes, on peut commettre des irrationalités sans être névrosé, et de même, être névrosé en commettant bien autre chose (encore pire) que des irrationalités. De cela, il ne suit sûrement pas que l'intersection des deux dimensions soit vide *a priori*, ni dans les faits, ni surtout au niveau des principes d'analyse qu'on peut leur appliquer. Et c'est pourquoi je ne réduis pas l'usage de concepts philosophiques généraux à des outils quasi empiriques d'élucidation clinique, comme si c'était leur véritable usage enfin retrouvé.

Il est vrai qu'il y a une pente irrésistible, en psychopathologie cognitive à supposer que toute anomalie de structuration intentionnelle des actions ou des états d'esprit renvoie à un processus causal dans le cerveau (par exemple un dysfonctionnement biochimique). On n'arrive pas à concevoir une intentionnalité anormale, qui demeure une intentionnalité. Je m'efforce de remonter cette pente en maintenant, pour parler comme Kant, que le concept de normalité est un prédicament modal, et non, comme celui de force, un prédicament des catégories de la relation. Autrement dit, que telle chose soit normale ou plus ou moins anormale, cela n'altère pas sa donnée objective (ici, sa structure intentionnelle en tant que telle), mais seulement la façon (*modus*) dont elle est donnée.

CORPUS, revue de philosophie

laquelle la conjonction de ces analyses peut plonger les psychologues comme les philosophes, et plus encore les historiens de la psychopathologie. Chacun aura l'impression que ses objets familiers évoluent ici dans un univers bizarre. Je suggérerai, pour dissiper un peu cette impression, que tous considèrent les apories de la suggestion, ainsi traitées, comme les fruits d'une expérience de pensée grandeur nature, qui n'est plus une fiction heuristique, comme en raffole la philosophie de l'esprit contemporaine, mais le contenu conceptuel d'une crise de l'histoire de la psychologie. De même pour l'issue freudienne de ces réflexions : je ne veux, en la pointant, que souligner le renforcement mutuel qu'occasionne une perspective croisée sur un objet très hypothétique, que le psychologue comme le philosophe peuvent avoir, chacun de leur côté, des raisons exclusives de rejeter.

*

1. Si vous croyez que vous allez guérir, alors vous allez guérir.
2. Si je dis la vérité, alors *p*.
3. Si vous croyez que ma suggestion curative est vraie, alors vous allez guérir.
4. Vous ne croirez jamais que je dis la vérité.
5. Vous ne serez jamais sûr que je dis la vérité.
6. Je mens, mais je souffre.

Pour examiner ces phrases, je propose de faire une assumption extrêmement forte, et bien sûr trop forte si on la développe jusqu'aux dernières conséquences : elle consiste à traiter la croyance comme un opérateur, assimilable (à un degré quelconque) à ce qu'à la suite de Gödel, les logiciens ont fait intervenir, dans divers systèmes modaux, pour introduire dans un calcul la prouvabilité des propositions mêmes qui s'y déduisent. *Prouvabilité* (logico-mathématique) et *crédibilité* (psychologique) auraient ainsi, je suppose, une affinité susceptible, à titre heuristique, de développements formels élémentaires. Le *Beweisbar* («B») de Gödel s'échangerait donc, plus ou moins naturellement, avec un opérateur de croyance *ad hoc* («C»), pour permettre l'exploration d'énoncés du langage naturel. L'analogie a pour but de mobiliser une famille de paradoxes et d'apories épistémologiques

L'esprit influençable

bien connue des logiciens, sans qu'on s'égare dans le labyrinthe d'intuitions linguistiques ordinaires. En même temps, par le biais de l'idée de prouvabilité à quoi on la compare, la croyance psychologique à une proposition renvoie aux *raisons* de la supposer vraie, même quand on ignore comment prouver *effectivement* si elle est vraie, d'une manière qui évite l'homogénéité massive d'un acte d'adhésion mentale à un contenu représentationnel. R. Smullyan, sur le mode ludique qu'il affectionne, s'est livré à un repérage global de ce qu'on peut attendre d'une pareille analogie, et je lui emprunte la plupart de ses remarques. Bien sûr, je reste prudent quant à la possibilité d'en déduire plus que des indications de structure — il n'est pas question, notamment, d'imaginer qu'on pourrait par ce biais réduire la croyance à une modalité propositionnelle entièrement calculable⁹.

⁹ Smullyan (1987) ; pour une version plus mathématique, qui met en évidence le contexte intuitionniste de la distinction entre prouvabilité et démonstration effective, Boolos (1979). Dans le même esprit, mais avec un accent délibérément psychologique, on peut lire des réflexions sur les «boucles» logiques en IA, chez D. Dennett et D. Hofstadter, ou P. French.

NOTE TECHNIQUE COMPLEMENTAIRE. A la différence de Smullyan, je ne fais pas usage du calcul propositionnel pour réduire des effets de réflexivité (et à quelque degré, de subjectivité), à des dispositifs extensionnels. Il s'agit ici de jeux de langage, dans l'esprit de Wittgenstein, qui visent à mettre en relief certains traits grammaticaux des phrases de suggestion, plus ou moins formellement enchaînés. Car le problème est que la croyance perd ici la caractéristique intensionnelle (l'opacité référentielle) qu'on s'efforce au contraire, en général, d'y mettre en évidence. Parler de l'opérateur «C» comme d'un opérateur modal, et lui appliquer du coup des règles logiques extensionnelles (qui fondent la substitution de C ($p \& q$) à $Cp \& Cq$), c'est monstrueux. Car nous voyons *intuitivement* qu'on peut croire une chose, et par ailleurs en croire une autre, mais pas du tout croire les deux à la fois. Mais y a-t-il lieu de s'alarmer ? L'intensionnalité des croyances (et de toute attitude propositionnelle, désir, regret, etc.) n'est qu'un reflet de notre incertitude sur leur contenu, dont rien n'assure qu'ils soient équivalents, par exemple, en moi, et chez autrui. C'est pourquoi on répugne à les traiter comme des termes substituables dans un calcul propositionnel. Pour autant, il ne faut pas perdre de vue que les contradictions auxquelles quelqu'un se trouverait acculé, si l'on traitait ses croyances sur ce mode, ne sont pas dépourvues de signification.

Le dogme de l'irréductibilité intensionnelle des attitudes propositionnelles se met peut-être trop vite, du moins ses applications cliniques le donnent-elles à penser, au service d'une psychologie implicitement normative, qui voudrait que nos états mentaux ne soient jamais contradictoires, ni même intrinsèquement ambigus. Mais on peut en douter, du moins dans certaines limites. Il suffit de dire que *certaines* contradictions psychologiquement pertinentes se laissent rationnellement circonscrire, précisément si l'on conteste le dogme de l'irréductibilité à la logique extensionnelle des expressions combinant un facteur mental (croire que...) et un facteur propositionnel (*p*). Tout le problème est plutôt de rester fidèle à la bizarrerie empirique des configurations de croyance, quand on travaille sur leur irrationalité. La suggestion offre un contexte justificatif intéressant et précis, pour une infraction locale, mais encore raisonnable, à des principes méthodologiques dont on finit par oublier les premiers motifs.

Sans rentrer dans les détails, il est d'ailleurs évident qu'une difficulté symétrique surgit dans les contextes où l'on fournit des excuses : il est souvent pertinent de contester à celui qui s'excuse l'irréductibilité intensionnelle du réseau de croyances qu'il met en avant pour se justifier. Car, sur le fond, quel que soit le jour sous lequel l'action commise est décrite ou justifiée, l'événement réel en quoi elle consiste n'en demeure pas moins. Oedipe a partagé le lit de Jocaste. Que ce soit sous une autre description que celle de sa mère, cela l'en exonère-t-il absolument ? On peut peut-être aussi reculer les limites de ce dont il n'avait pas l'intuition en y croyant, jusqu'à certaines marges troubles... La limite entre l'extensionnel et l'intensionnel est alors subordonnée aux stratégies du sujet et au contexte de son acte, et non pas posée d'emblée comme une vérité ontologique, qui précède l'interprétation (ou la conditionne, voire même la norme). Pour les semi-calculs qui suivent, on n'en demande pas plus : leur fonction est de mettre en relief des choix psychologiques cliniquement pertinents, dans un contexte autoréférentiel, quand on décide du sens d'un énoncé de croyance.

C'est pourquoi enfin, cette présentation du problème logico-discursif de la suggestion pourrait être qualifié d'essai de «logique naturelle» au sens de Grize (1987), qui reprend lui-même certaines idées de Grice (1975). Dans le lexique de Grize, les phrases de suggestion seraient des «schématisations» intrinsèquement «dialectiques» ; car dans une relation qui donne une place centrale au sujet d'énonciation et à l'Autre auquel il s'adresse, il s'agit de produire sur un mode argumentatif (il y a des raisons en jeu) une disposition vraisemblable. Le problème de la logique naturelle est qu'elle n'est une logique que si elle est suffisamment formelle pour cela, et qu'elle n'est naturelle que si des données psychologiques précises permettent de faire jouer à des processus empiriques un rôle dans le déroulement même du raisonnement. En exploitant des jeux de langage assimilables aux paradoxes (pour la conscience com-

L'esprit influençable

Ainsi 1., pour commencer, se laisserait noter sous la forme :

1'. $Cp \supset p$.

Si l'on en reste à ce niveau, on n'a jamais donné qu'une transcription caricaturalement abstraite de la méthode Coué¹⁰. Le problème est évidemment de savoir comment cet enchaînement entre une croyance et un fait peut devenir *nécessaire*. En effet, à gauche, p est une proposition, et devrait encore le rester à droite. Mais l'hypothèse implicite dans 1', c'est qu'en détachant le conséquent, on donne non seulement la raison d'agir, mais l'ac-

mune) de la logique modale intuitionniste, je ne fais d'ailleurs que mettre en oeuvre une suggestion de Grize lui-même.

¹⁰ Autrement dit, «si tu crois p alors p ». La suggestion telle que Coué l'envisage n'est nullement le prolongement méthodique des techniques de Bernheim. Il n'a jamais vu la dimension rationnelle de la suggestion, et le rôle qu'y joue la vérité supposée des prédictions du suggestionneur. Tout pour lui reposait sur l'imagination.

Il est très important de ne pas lire $Cp \supset p$ comme «Si p est le contenu d'une croyance, alors p est vrai». En effet, en ce cas, outre qu'on ne voit plus pourquoi 1'. ne définirait pas le «savoir que p », on perd la possibilité de concevoir la «croyance que p » comme justifiée sans être totalement justifiée, voire même comme fausse.

En fait, ces développements sur la grammaire la suggestion pourraient être lus comme une suite de l'analyse que Wittgenstein fait du paradoxe de Moore (1953, 2ème partie, X). Contre Moore, Wittgenstein soutient que Cp et p sont si proches du point de vue logico-grammatical, qu'on ne peut justement pas considérer que du fait que je crois p , il en suit une information substantielle sur p . Ainsi, «Supposons que je croie p » et «Supposons p » n'ont pas forcément un développement logiquement différent. Ceci se voit au fait que je ne peux dire dans n'importe quelles circonstances une phrase comme «Je semble croire p », qui est pourtant un élément du contexte (grammatical) dans lequel «Supposons que je croie p » prend un sens spécifique. Du moins, l'écart avec «Il semble croire p » est-il manifeste. Or, la suggestion présente un contexte déviant et pourtant structuré. «Je semble croire» n'est plus alors une phrase absurde, et elle implique précisément une division du Moi que signale d'ailleurs Wittgenstein. D'autre part, $Cp \supset p$ n'est plus une phrase vraie pour les raisons grammaticales que Moore ne sent pas, mais, si j'ai raison, pour des raisons d'autoréférence associées au traitement de la croyance comme une sorte d'opérateur modal, et cela, justement, quel que soit p . Mais ces remarques mériteraient d'être plus explicites.

CORPUS, revue de philosophie

tion elle-même (plus exactement l'événement de guérison, pour autant qu'il tienne à une action du sujet). Il n'est pas absurde qu'avant d'agir, ou de modifier tel de nos états mentaux, nous tirions des conclusions de contenus propositionnels antérieurs ; il est même assez intuitif que certaines actions se présentent comme les conséquences conclues de raisonnements antécédents. En revanche, de «conclure» à «passer à l'acte», l'amphibologie est patente, parce que nous voyons bien, *d'ordinaire*, que la conclusion logique n'a pas le pouvoir causal requis pour altérer un état réel. C'est exactement ce qui motive ici le recours à l'écriture $Cp \supset p$: quand nous essayons de rendre compte de la suggestion, ce qui doit être expliqué, c'est précisément l'effet *causal* de la *vérité supposée* de la prédiction du suggestionneur. Or, bien sûr, la vérité n'est pas un ingrédient causal ; c'est une propriété sémantique des descriptions. Pour se faire une idée du sophisme en jeu ici, on examinera 2., en se demandant si cet énoncé n'est pas implicite dans toute suggestion. Mais que ce soit un sophisme est ici révélateur, par son irrationalité même, de la rationalité sous-jacente de l'intentionnalité en général.

En effet, chacun comprend que la suggestion n'opère que si, sous une description au moins, la phrase du suggestionneur est tenue pour vraie. Mais comment une telle phrase signifie-t-elle sa propre vérité ?

2. Si je dis la vérité, alors p .

Supposez que 2. soit vrai. Alors, ce que dit cette phrase doit aussi être vrai. Autrement dit, que celui qui parle dit la vérité, et que par conséquent, p . Or, c'est bien ce que dit cette phrase : que si celui qui parle dit la vérité, alors p . Il y a autoréférence. Donc, si cette phrase est vraie, par hypothèse, il est vrai que p . Pas plus qu'on ne s'alarme de ce genre de cercle en logique modale, on ne le devrait, je suppose, dans la théorie de la croyance. Ainsi, si l'on se plaçait dans un monde possible où les gens sont soit absolument menteurs soit absolument sincères, il serait, en ce monde,

L'esprit influençable

impossible que quiconque *dise* : «Si je dis la vérité, alors vous allez guérir», et que la guérison *n'ait pas lieu*¹¹.

La différence apparaît surtout avec 3. :

3. Si vous croyez que ma suggestion curative est vraie, alors vous allez guérir.

Cette expression combine les deux précédentes. Elle prend appui sur l'autoréférence de 2. pour faire aboutir 1. Le sophisme de Coué prend alors une autre tournure, puisqu'on y fait jouer un rôle majeur à la supposition de la vérité de la suggestion, au lieu d'y voir un aspect de pur renforcement imaginaire. C'est par là, on l'entrevoit dès à présent, que certaines raisons s'insinuent primitivement dans le jeu de langage suggestif, et qu'on ne peut le réduire à une simple habitude psychologique, au sens causal. En effet, 3. prend la difficulté à bras le corps : elle tente de rendre *autovérifiante* une prédiction sur l'état de mes croyances, état propice à la réalisation de la suggestion, au lieu de faire juste appel, comme Coué, à la *force de l'imagination*. Mais comment 3. déploie-t-elle son autoréférence ? Dotons-nous pour le voir d'une propriété psychologique décisive : la réflexivité des croyances ; sous ce terme, je range la propriété (axiomatique) des croyances, qui fait que $Cp \supset CCp$. Ainsi, on ne peut croire quelque chose sans croire *eo ipso* qu'on la croit. Ceci implique également que l'on ait le concept de croyance, distingué d'un savoir de la vérité fondé sur une confirmation externe objective¹².

Supposez 3. vraie. Autrement dit, que le suggestionneur, parlant de *ma* croyance, ne ment pas — ce qui est le principe du

¹¹ Supposez que 2. soit faux. Il faut alors que l'antécédent soit vrai et le conséquent faux : que *p* ne soit pas le cas, mais que «je dis la vérité» soit vrai. Or ceci, par autoréférence, contredit l'hypothèse.

¹² Ceci est conforme à la stratégie de Smullyan. La réflexivité des croyances n'a ici rien d'exorbitant. Ce qui est une difficulté en philosophie de l'esprit (l'emboîtement des attitudes propositionnelles) est ici écarté par la vertu du statut quasi modal de l'opérateur C. Mais quand il faudra discuter de la fonction de ces sophismes comme des raisons agissantes, le problème du «croire croire», ou du «désirer croire» se posera de façon plus aiguë.

CORPUS, revue de philosophie

traitement extensionnel de l'opérateur C. Dans ce cas, je vais croire à ce que dit 3., autrement dit, que la croyance dans l'effet de la suggestion va me guérir. Mais si je crois que le suggestionneur dit vrai, *je vais croire que je vais croire* qu'il dit vrai. Une fois que je crois que je crois qu'il dit vrai, et que, d'autre part, je crois que le fait de croire qu'il dit vrai implique que la suggestion va me guérir, alors je crois que la suggestion va me guérir. Or, c'est exactement ce que dit 3. Il y a, là encore, autoréférence. Le reste suit : je conclus que le suggestionneur dit la vérité, au lieu d'en faire l'hypothèse, et j'en déduis aussi, dans la foulée, que je croirai que la suggestion me guérira. La conclusion suit : je guérirai.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le détail de ce raisonnement n'a guère de plausibilité psychologique, si l'on entend par là l'opération explicite de calcul qu'exécuterait le sujet sous influence. Tout dépend d'ailleurs de ce qu'on va considérer comme psychologique dans ce raisonnement, et de la valeur qu'on va reconnaître à l'accompagnement mental de son déroulement, qui n'est pas obligatoirement une réalité phénoménale¹³. Mais il y a mieux, et plus étonnant ; car sur le plan des faits cliniques (ce qui se disait effectivement lors des thérapies menées par Bernheim, Delboeuf, ou Janet, ainsi que les commentaires des sujets les plus intelligents au réveil des expériences de somnambulisme provoqué), on est frappé de la convergence entre les artifices de

¹³ Une particularité intéressante de ce sophisme, c'est qu'il ne se déploie pas simplement sur le seul plan de la consécution logique : p change de statut épistémique au fur et à mesure qu'elle se déploie, et quelque chose de mental et surtout de subjectif s'y insinue. Car dans le raisonnement en question (un *modus ponens*) : «si p alors q , or p , donc q », le premier p n'est pas asserté, le second, si. Croire p , c'est dans la première occurrence le recevoir dans l'esprit sans assentir positivement, dans la seconde, juger positivement à partir de ce contenu. «Or» est d'ailleurs, étymologiquement, un indexical ; c'est en ce sens qu'une première personne, un Je, est enveloppé dans l'acte d'asserter, et qu'on aura du mal à dissocier complètement cette présence subjective d'un acte d'évaluation implicite de la vérité de p . Sur ces questions, cf. Geach (1957). Faute d'apercevoir ces nuances, il est habituel chez les praticiens de l'hypnose d'appeler suggestion l'état induit «sans motif logique suffisant» : cf. Hoareau (1992 :36-37). C'est doublement inexact : d'une part à cause du rôle que je suggère ici d'accorder à un sophisme ; et d'autre part, à cause de la structure mentale de l'assertion, qui excède la logique sans pouvoir en être détachée.

L'esprit influençable

l'autoréférence et la structure des sophismes grâce auxquels suggestionnés et suggestionneurs faisaient coïncider leurs idées sur ce qui se passait. Je crois même qu'il est impossible d'analyser les faits du somnambulisme et de l'hypnose (le cadre habituel des expériences suggestives) sans faire une place majeure, dans la grammaire de leur description, à de tels paradoxes. Ainsi Janet, pour un exemple entre mille :

«Je rendors le sujet et lui met sur les genoux 20 petits papiers numérotés. «Vous ne verrez pas, lui dis-je, les papiers qui portent des chiffres multiples de 3». Réveil, même oubli, et même étonnement de Lucie devant ces papiers qui sont encore sur ses genoux. Je la prie de me les remettre un à un : elle m'en remet 14 et en laisse 6 qu'elle a bien soin de ne pas toucher ; les 6 restants sont les multiples de 3. J'ai beau insister, elle n'en voit pas d'autres. Ici, n'a-t-il pas fallu se souvenir qu'il s'agissait des multiples de 3, et voir les chiffres pour reconnaître ces multiples ? On peut terminer par cette plaisanterie : suggérer au sujet de ne pas voir le papier sur lequel il y a écrit le mot «invisible» et de fait c'est ce papier qu'il ne voit pas»¹⁴.

De même qu'on ne voit plus le mot «invisible», on ne sentira plus la sensation, on ne se souviendra plus du souvenir, tout en sentant qu'on sent ce qu'il ne faut pas sentir, tout en ayant présent à la mémoire ce qui est interdit de remémoration, etc. Dire que «invisible» est invisible, c'est une antinomie sémantique ; on la combine simplement à un schéma (fallacieux) d'inférence de l'action, pour l'intégrer dans un processus causal. De même avec le reste : ce qui est atteint par les sophismes des phrases de suggestion, c'est l'attitude propositionnelle (je sens que..., je me rappelle que...), en tant qu'elle spécifie l'intentionnalité (respectivement, de la perception, de la mémoire). La thérapie suggestive n'est qu'une application de ces procédés expérimentaux¹⁵.

¹⁴ Janet (1889 :269). Pour une liste des principales énonciations paradoxales dans les suggestions, Castel (1997a). Pour des exemples plus contemporains, mais mal interprétés à mon sens, Hoareau (1992 :51)

¹⁵ Les neurologues contemporains n'ont presque conservé de l'hystérie traditionnelle que le concept de «conversion neurologique». On se rappelle des exemples, popularisés par Freud, d'anesthésies cutanées au dessin impossible à faire coïncider avec le parcours des fibres nerveuses

CORPUS, revue de philosophie

Or il faut une *dénivellation* spéciale des ordres de l'appropriation intentionnelle (dans l'action, le souvenir et la perception) pour rendre cela possible : c'est bien sûr au second degré que si on croit quelque chose, alors on croit qu'on ne le croit pas. Car $Cp \supset C \neg Cp$ n'est pas logiquement contradictoire — ce qu'est $Cp \supset \neg Cp$ —, même si son corrélat psychologique semble l'être. Sans doute vaut-il mieux parler alors, avec R. Smullyan, de division. Certes, il faut donner une idée plus précise de ce que peut être ce second degré, c'est-à-dire de la réflexivité des croyances, comme source d'antinomie sémantique. Par exemple, cette division exige-t-elle qu'on suppose vraies les croyances d'un Autre que soi ? La

sensitives (anesthésies en manche de gigot, à découpe géométrique, etc.). Ces anesthésies, ou paralysies, touchent des zones du corps qui dépendent surtout des représentations verbales que nous en avons, dans l'ignorance la plus complète de l'anatomie nerveuse. Il n'y a pas à chercher ici de corrélats corticaux raffinés à ces aberrations : pour ne rien sentir, il faut précisément sentir ce qui ne doit pas être senti, l'avoir identifié par des mots, puis travailler sur un mode paralogique la représentation verbale en tant que telle : bref, étendre le paradoxe sémantique de l'invisible à l'insensible.

On voit donc mal comment donner une explication causale et neurophysiologique de la suggestion, dans la mesure où le contexte logique joue un tel rôle dans la constitution du fait. Cela ne veut pas dire qu'il ne se passe rien dans le cerveau au moment où la suggestion agit. Mais que ce qui se passe au niveau cérébral est illisible hors du contexte paradoxal de l'interprétation, contexte qui dans ce cas précis comporte une dimension *normative* constitutive et incontournable, préalable à la manifestation du fait ; pire : la norme logique *conditionne l'observabilité* du fait psychologique de la suggestion. Si l'on ne devait supposer vrai le contenu des phrases que nous dit l'Autre, son influence sur nous serait essentiellement vague, un choc devant l'audace du suggestionneur, on ne sait quoi. En aucun cas, le contenu précis des suggestions ne passerait pour une croyance propre du sujet suggestionné lui-même.

La suggestibilité est la contrepartie du «principe de charité» selon Davidson, qui nous contraint de créditer la majeure partie des croyances *prima facie* d'autrui d'être vraie, si nous voulons seulement juger de ce que nous y présumons faux. Ainsi, qu'un locuteur croit une phrase vraie est *prima facie* une bonne raison de croire à la vérité de cette phrase. Mais qu'il paraisse le croire est structurellement équivalent pour l'interprétation : ce qui revient à poser que le «principe de charité» est authentiquement constituant pour l'interprétation, et pas un simple principe régulateur (Quine), ou même un critère empirique de l'adéquation des interprétations (Davidson).

divisibilité est-elle un trait structural inhérent à toute croyance ? Quoi qu'il en soit, si l'on fait la place qui lui revient à l'invocation de la vérité de ce que dit le suggestionneur, comme tous, et notamment Bernheim le mettent en avant, en mobilisant dans leur visée thaumaturgique l'apparat de la science¹⁶, alors il y a quelque raison à l'irrationalité de ceux qui se font suggestionner. Sans ces raisons, on ne comprend ni leur perplexité devant ce qui leur arrive, ni leurs tentatives de rationaliser leur comportement au fur et à mesure que la suggestion agit, ni enfin leur insistance à motiver après-coup leur comportement, en soulignant tout ce qui peut y être décrit comme l'effet de leur seule volonté. L'auto-référence relie ces divers aspects du phénomène, qui sont autrement dispersés, et donne un cadre rationnel à leur irrationalité — ou ménage, disons, dans la suggestion, une place pour la motivation logique. Estimer le poids relatif de cette motivation rationnelle, c'est-à-dire de ce rapport (forcément acausal) à la vérité comme telle, fera l'objet d'autres développements dans la seconde partie de cet article.

En revanche, il est décisif de souligner l'articulation intrinsèque de la problématique de la suggestion (comme croyance auto-vérifiante) à une autre dimension psychopathologique, logiquement cernable dans l'hystérie. En effet, cette psychonévrose est étroitement liée à la suggestion par tous les auteurs de l'époque, notamment Bernheim dans sa polémique contre Charcot et les neurologues de la Salpêtrière. La difficulté est de savoir si les manifestations apparemment objectives de l'hystérie (anesthésie, amnésie, paralysie) ne sont pas en réalité intégralement reproductibles par la suggestion, et si le fait qu'elles soient reproductibles sur ce mode permet ensuite de les distinguer de la *simulation* pure et simple¹⁷. Je laisse de côté les réponses apportées par les

¹⁶ Delboeuf note finement que l'attente scientifique des résultats objectifs que «doit» produire la suggestion, est un des artifices les plus propres à susciter ladite réponse : à la fois parce que le sujet est impressionné par le protocole expérimental qui crédibilise le surgissement d'un effet quelconque, et parce que le suggestionneur, se pensant lui-même comme l'agent d'un processus rationnel, suggestionne avec d'autant plus de bonne foi.

¹⁷ Pour un état plus récent de la question, méthodologiquement exemplaire, cf. Orne (1959).

CORPUS, revue de philosophie

protagonistes de la polémique, sur le plan médico-légal. Du point de vue des phrases de suggestion et des jeux de langage logiques susceptibles de les éclairer, une remarque plus élémentaire s'impose. Car on peut soutenir que les propos cliniquement cruciaux qui peuvent faire hésiter (réalité objective, suggestion, simulation ?), comportent une dimension d'*indécidabilité* étroitement liée à la sémantique paradoxale de ces phrases.

Il faut ainsi les rapprocher de ce que j'appellerai des phrases de simulation, ainsi :

4. Vous ne croirez jamais que je dis la vérité.

Il est tentant de lire cette formule dans un contexte psychologique au sens large. On y décèlerait alors les configurations discursives usuelles du caractère hystérique : défi et prise à témoin, désignation de l'impuissance constitutive de l'Autre à entendre la vérité de ce que l'hystérique avance, modalité pathétique de l'adresse énonciative, sentiment global de fausseté qui s'attache, sans qu'on sache trop comment, à ce que l'auditeur est appelé à reconnaître comme vrai, etc. Il suffit d'ailleurs de lire la littérature sur la simulation hystérique, à la fin du XIX^{ème} siècle, pour constater deux choses : d'une part, l'impression de fausseté ressentie face aux protestations hystériques se maintient, paradoxalement, même si le fait contesté est établi par ailleurs objectivement ; d'autre part, personne n'arrive à spécifier complètement la part de la simulation et celle de la réalité des troubles allégués, surtout pas les prétendus simulateurs, dont plusieurs comprennent bien l'impossibilité objective de leur infirmité (les pseudo-cécités unilatérales sont légion, et faciles à dépister), mais persistent, en connaissance de cause et toute bonne foi, à échouer aux tests¹⁸. En revanche, il est notoire que des pratiques suggestives lèvent des symptômes hystériques que n'entame aucune explication rationnelle de leur inanité : du moins est-ce l'énigme que Bernheim et Delboeuf proposent. On conçoit donc une relation intime, ou mieux, un ordre intentionnel entre des symptômes qui gardent une aura de fausseté manifeste même s'ils correspondent à des faits avérés (mais qui ne sont pas pour autant des menson-

¹⁸ Chavigny (1906).

L'esprit influençable

ges conscients), et des actions contre-suggestives qui les abolissent (mais où la référence à la vérité n'a de pouvoir causal qu'au moyen d'un sophisme). Cette interdépendance parle en faveur, je crois, de la réalité morale forte de ce qu'active dans un sujet des questions sur la vérité et l'objectivité de ce qu'il croit : un jeu paradoxal de raisons et de causes mentales, qui ne se manoeuvre pas n'importe comment. L'affinité formelle entre phrases de suggestion et phrases de simulation se voit dans l'énoncé suivant, où «être sûr que p », signifie ici à la fois, croire p , croire qu'on croit p , et croire que p est vrai (adhésion mentale, réflexivité, certitude de vérité).

5. Vous ne serez jamais sûr que je dis la vérité.

Supposons cet énoncé faux. L'hystérique, qui parle, ment. Je saurai donc un jour, peut-être tout de suite, si cet énoncé est vrai. Mais si cet énoncé est vrai, je ne pourrai jamais le savoir, puisque c'est précisément ce qu'il énonce (que je ne serai jamais sûr que je n'ai pas affaire à un menteur). Il y a encore une fois autoréférence. En d'autres termes, s'il est faux, et si le sujet ment, il dit la vérité, et c'est contradictoire. Changeons donc l'hypothèse. La seule possibilité restante, c'est désormais que je suis sûr qu'il dit la vérité. Il s'ensuit que je sais quelque chose que l'hystérique prétend que je ne peux pas savoir : qu'elle dit la vérité. Il y a encore contradiction.

On peut faire au sujet de ce raisonnement deux remarques. Etre sûr et savoir sont ici deux attitudes propositionnelles à distinguer, bien que le langage naturel ne s'y prête guère. Etre sûr est subjectif ; savoir exige une démonstration effective que les raisons d'être sûr ont un remplissage objectif réel. Ce que vise le jeu de langage semi-propositionnel mis ici en oeuvre, c'est la logique de la croyance, en tant qu'elle laisse place à un sophisme ; ce à quoi il ne se réduit pas (du moins d'emblée), c'est à une expression dont les connecteurs logiques reflètent une consécution réelle d'opérations mentales. Ceci s'articule étroitement à la seconde remarque. Ce jeu de langage n'est mobilisé qu'à l'occasion d'un soupçon dans un contexte clinique : celui de la simulation et de la suggestibilité. Etre sûr, c'est être sûr par rapport à quelqu'un qui met en doute la vérité de ce qui est dit ; savoir n'a

CORPUS, revue de philosophie

pas besoin de ce contexte. C'est pourquoi l'hystérique ne commet pas simplement une erreur. Le propre du sophisme est l'instrumentalisation de cette erreur, pour que celui qui l'écoute la commette.

Aussi pareille présentation de l'attitude propositionnelle retorse de l'hystérique capte adéquatément le malaise qui envahit un clinicien confronté à la suggestibilité (notamment hystérique), comme disposition paradoxale. Face à l'action commandée, la sensation ou le souvenir inhibés ou forcés, il ne peut pas appréhender l'intentionnalité sous-jacente sans ramener en même temps dans son filet une sorte d'antinomie logique familière. Quand il s'agit d'intentionnalité de la sensation, par exemple, les anesthésies ou les hallucinations négatives prennent du coup une tonalité extrêmement réaliste¹⁹. On boucle la boucle en arrivant à ce qui est de toute évidence indécidable dans l'aveu de son mensonge par l'hystérique : quand elle l'articule au fait que menteuse ou pas, elle n'en souffre pas moins. Au lieu du paradoxe du crétois Epiménide, dit «du menteur», on se retrouve alors à un énoncé du type :

6. Je mens, mais je souffre.

Là encore, on n'est pas obligé de se précipiter sur le transfert freudien, qui nous ferait pointer sans mal la dimension rétorsive, voire séductrice du mais, en pareil contexte (quelque part entre «c'est votre faute !» et «au secours !»). Je crois plutôt qu'il faut extraire une telle interprétation d'un contexte plus large, celui des interprétations peut-être plus frustes qui en furent données historiquement. En effet, le sens qu'on lui donne, tout antinomique qu'il soit, définit le style de l'action thérapeutique. Car il y a deux grandes manières de comprendre 6., autrement dit, de décider *pratiquement* de ce qui est indécidable *théoriquement*, et dans l'histoire de la psychopathologie, elles correspondent, avant Freud, à celle de Bernheim, et à celle de Babinski. Pour Bernheim, 6. doit se gloser :

¹⁹ Sur l'intentionnalité de la sensation, Anscombe (1981), notamment *in fine* sur le membre fantôme.

L'esprit influençable

6'. Ma souffrance dépend de ce que vous supposez qu'elle est. C'est pourquoi elle sonne faux, je ne m'y reconnais pas vraiment. Mais elle est mienne, et toute subjective qu'elle soit, elle n'est pas moins subjectivement réelle.

Prendre les choses sous cet angle, c'est accepter l'intentionnalité de la souffrance. C'est donc traiter «souffrir de...» comme un prédicat intensionnel, du niveau exact de l'attitude de croyance telle qu'elle opère dans la suggestion, puisque pour Bernheim, aucun des prétendus symptômes objectifs de l'hystérie ne résiste à la contre-suggestion. Le terme ultime de cette interprétation, c'est d'accorder au sujet psychique une certaine existence, celle d'une conscience paradoxale, puisque consciente de ce qu'elle exclut consciemment de son propre champ. Bernheim nie donc, ce qui sembla à son époque absolument extravagant, l'existence de l'inconscient sous toutes ses formes, cela afin de rendre justement explicable l'action sur la conscience d'une suggestion dont toute la teneur est consciente (elle n'a pas de tiroir secret, ignoré de celui qui se la fait administrer, au contraire, elle est entièrement explicite). L'oeuvre de Bernheim est traversé par l'énigme de ce psychisme intégralement conscient.

Pour Babinski²⁰, au contraire, 6. revient à :

6". Je mens, et donc mon mensonge porte également sur le fait prétendu de ma souffrance, même et surtout si je semble la donner en gage de sincérité. Par là, je simule la douleur.

La pratique de Babinski s'éclaire alors. Il décante l'hystérie dans deux directions : d'un côté, il faut démontrer par l'exploration neurologique (dont il fut un des grands promoteurs), qu'il n'y a rien d'objectif dans les troubles allégués ; de l'autre, il faut porter un jugement moral sur la personne, et examiner son intérêt inavoué à se croire malade. On connaît la postérité de cette interprétation, d'une part dans le «traitement moral» des psychiatres français, de Déjerine à Baruk, fondé sur la persuasion et l'usage rationnel de la volonté, et d'autre part, avec les cruautés qu'elle légitima, dans l'abord des symptômes hystériques de la névrose

²⁰ (1918). Sur l'interprétation générale de la sémiologie neurologique, ses conditions d'émergence, et ses conséquences psychothérapeutiques, Castel (1997a).

CORPUS, revue de philosophie

traumatique, lors de la Grande Guerre²¹. Babinski, pour des raisons parallèles à celles de Bernheim, mais moins choquantes dans le milieu neurologique auquel il se rattachait explicitement, fut donc aussi un des grands adversaires de l'idée d'inconscient. Du point de vue analytique, 6" réduit en effet la souffrance «vraie» à son côté objectif et matériel, tout intentionnalité forclosée.

Leur unilatéralité rend problématiques ces deux interprétations de 6. L'une se contente de psychologiser les paradoxes homologues de la suggestion et de la simulation dans une conscience paradoxale ; l'autre démembrer les phénomènes, en disjoignant une sphère des raisons accessibles au sujet, et l'ensemble des faits somatiques réels sur lesquels il n'a aucun pouvoir. Cependant, dans la mesure où la clinique mentale dont elles se réclament est bien fondée, elles ont trois points communs, qui nous font revenir sur les terrains traditionnels de la philosophie de l'esprit, et surtout, de la philosophie morale.

- Elles rendent impossibles la naturalisation intégrale des faits de suggestion, puisque des facteurs logiques vérifonctionnels y jouent un rôle *rationalisant* irréductible, et plus seulement des causes réelles (l'impressionnabilité, et ses corrélats neuropsychologiques).

- L'une et l'autre obligent à distribuer entre un sujet et un Autre les éléments qui permettent de juger de la vérité des contenus de croyance (par un jeu de suppositions mutuelles, qui s'analysent comme autant de *fictions* permettant l'interprétation de la signification des énoncés).

- Elles offrent enfin la vérité de ces contenus de croyances à une appréciation *morale*, qui en transfigure les données (l'important n'est jamais seulement que tel ou tel énoncé soit faux, mais qu'il soit interprété comme un mensonge, et pas comme une erreur).

²¹ Les traumatisés psychiques qui ne présentaient pas de signes neurologiques lésionnels, furent considérés comme simulateurs en temps de guerre. Les thérapies consistaient donc à rendre le front plus désirable que l'hôpital, et à cette fin, Clovis Vincent introduisit ses fameuses pratiques de «torpillage», qui consistaient à torturer à l'électricité les malheureux en état de choc. Ceux-ci recouvraient aussitôt, du moins dans une proportion assez considérable, l'énergie nécessaire à se lever du lit et à se déclarer guéris.

L'esprit influençable

*

La question qui se pose désormais est la suivante : si les trois points énumérés sont corrects, peut-on comprendre la suggestion d'une façon plus cohérente, c'est-à-dire sans psychologiser purement et simplement le paradoxe (il y a de la conscience non consciente), et sans en écarter non plus les termes d'une manière qui le fait disparaître en déniait aux faits dont il procède toute consistance problématique (le malade ment) ? Déjà au niveau général, il est facile de voir que les paradoxes de l'irrationalité, selon le mot de Davidson (*akrasia*, duperie de soi), exposent à une difficulté de cet ordre. Depuis Socrate et l'adage « nul n'est méchant volontairement », on a souvent tenté de montrer qu'on n'agissait jamais contre son meilleur jugement, mais en croyant que ce qu'on fait, on le fait en croyant que c'est en dernière instance un bien. Aristote, contre Socrate, n'a fait que rendre au bon sens ce qui lui était dû : il y des actions accomplies avec la conscience claire qu'on dispose d'un meilleur choix. Mais si l'on s'en tient, comme il est raisonnable, au contexte dans lequel nous inférons chez autrui l'existence de croyances ou de désirs, il est patent que les paradoxes de l'irrationalité ne sont pas des cas limites. Au contraire, ce sont les cas centraux. Ils *motivent* notre questionnement sur ce que les autres croient et désirent *vraiment*. Loin d'être des problèmes qu'une psychologie cognitive aurait à contourner ou du moins à élucider dans un lointain avenir, ils sont à l'origine de l'idée même d'imputer à nos semblables des attitudes propositionnelles, ainsi que les tests cruciaux auxquels nous finirons par revenir, pour avérer les résultats éventuels du grandiose projet de naturaliser le mental. Simplement, l'habitude scientifico-technique est aujourd'hui de traiter désirs et croyances comme des relais fonctionnels existant de toute éternité dans une architecture neurocognitive dont on percerait peu à peu les secrets. Mais cela occulte le point de départ phénoménologiquement probant de l'entreprise : qu'une *anomalie* dans les croyances et les désirs a troublé la transparence de nos échanges, et nous a conduits à supposer des opérations mentales complexes *en arrière* des significations évidentes de l'action. Or d'ordinaire,

CORPUS, revue de philosophie

on comprend autrui sans faire ce type de suppositions ; les faire, c'est s'apercevoir qu'on ne le comprend déjà plus !

La suggestion pathologique pousse à bout cette idée, qu'on aurait tort de sous-estimer, au motif qu'elle est ouvertement naïve. Car il faudra bien mesurer à cette naïveté psychologique et sociale l'intérêt d'un neurocognitivism absoluiste, visant à éliminer l'usage des mots mêmes de croyance, désir, intentionnalité, Je, etc., du débat psychologique. La suggestion ajoute à cela, c'est ma thèse essentielle, un degré supplémentaire de complexité aux irrationalités davidsoniennes, et les rapporte à un champ empirique (la psychopathologie de la névrose) qu'elle oblige, comme on va voir, à envisager sous l'angle moral.

Pour en rappeler les données conceptuelles en termes de causes et de raisons, Davidson comprend ces situations critiques d'irrationalité comme des cas où les meilleures raisons de croire quelque chose ou d'agir dans un certain sens ne sont justement ni au principe de la croyance, ni en position de cause de l'action la meilleure. Dans l'*akrasia* en effet, une autre raison interfère dans la causation rationnelle de l'action, raison qui est une cause non rationnelle (la passion, comme motif d'agir à l'encontre de ce qui est raisonnable), en sorte que l'être rationnel qu'est l'homme, *divisé* entre des raisons de croire ou d'agir incompatibles, ne cause pas l'action qu'il devrait (*i.e.* la meilleure selon la raison). Dans la duperie de soi, une autre raison, qu'il faut bien considérer comme non rationnelle en un certain sens (un désir, qui est aussi un motif intentionnel) interfère dans les enchaînements normaux entre croyances, tout en n'étant pas elle-même sans raison (par exemple, elle se déduit de l'aversion pour l'état de choses qu'il faudrait admettre si la croyance la plus rationnelle, *i.e.* la meilleure, déployait toutes ses conséquences dans l'esprit). Cette conception, qui a l'avantage de définir avec finesse les données du problème, a soulevé nombre d'objections, dont j'extrais les suivantes²² :

1. L'idée d'une raison qui serait dans le même temps une cause non rationnelle de l'action est à peu près inintelligible. Celle d'une raison non rationnelle est franchement un non-sens,

²² On en trouve les grandes lignes dans McLaughlin et Rorty (1989), ainsi que dans Pears (1984), Ogien (1993) et Descombes (1995).

L'esprit influençable

même si on la défend en disant qu'elle n'est pas rationnelle d'un «point de vue différent» de celui sous lequel on lui confère, par ailleurs et dans un premier temps, un rôle de raison de la croyance ou de l'action. Car il ne saurait y avoir de point de vue différent de la raison sur elle-même qui l'amène rationnellement à se dénier la qualité de raison.

2. L'irrationalité serait plutôt introduite, dans l'*akrasia* et la duperie de soi, par le souci de rationaliser la croyance et l'action selon des schémas logiques ou causaux tout à fait hors de propos. Ainsi, soit l'on considère l'*akrasia* dans la perspective d'un syllogisme pratique déductif, comme le fait Aristote. Mais dans ce cas on ne voit pas comment conclure à une action d'une contradiction formelle entre les prémisses (un conflit entre des raisons d'agir contradictoires). Soit on traite le raisonnement pratique comme une induction, en prenant en compte les meilleures raisons «tout bien considéré», ou *prima facie*, pour éviter la contradiction logique entre ce qu'on fait donc conditionnellement, et ce qu'on devrait faire par ailleurs inconditionnellement (le meilleur «absolument»). Mais en éliminant ainsi la possibilité logique de la contradiction, on élimine aussi la structure forte du syllogisme, qui permettait de conclure rationnellement à l'action, et le paradoxe n'a plus lieu.

3. Il est impossible de donner sens à une action modifiant causalement nos croyances ou nos désirs, et qui soit donc hétérogène, dans sa justification rationnelle, aux raisons qu'on a d'avoir telles croyances et tels désirs, en-dehors d'un cas précis. C'est celui de la réforme morale qu'un sujet peut tenter sur lui-même, en dérangeant (pour des raisons qu'il n'avait pas avant) la structure globale de son intentionnalité. S'il parvient à se modifier ainsi, la cause de ce changement ne peut pas être une des raisons de ce changement moral ; sinon, elle s'intégrerait logiquement aux raisons préexistantes de se conserver dans l'état moral qu'on veut au contraire réformer. Mais voici alors deux difficultés. Comment cette cause peut-elle devenir une nouvelle raison de vivre, et pas seulement une nouvelle habitude extrinsèque, ce qui réduirait la vie morale (voire la raison) à une série d'impressions contingentes successives ? Et comment, en passant au registre moral, continuer à ne parler que d'action, sans faire intervenir des facteurs évaluatifs (le bien, la vertu, etc.), qui

CORPUS, revue de philosophie

arrachent définitivement les paradoxes de l'irrationalité à la philosophie de l'esprit, et à l'espoir sous-jacent de la faire contribuer aux débats de la psychologie cognitive ?

4. Ceux qui pensent devoir exprimer en termes de causes et de raisons les dits paradoxes aboutissent inéluctablement aux obscurités d'un néo-freudisme, qui divise l'esprit en deux systèmes fonctionnels hétérogènes. Car dans la duperie de soi, les raisons dérivées d'autres raisons, et donc impliquées par elles, qui brisent de façon quasi causale le cours normal de l'enchaînement des croyances, ressemblent à s'y méprendre à des désirs inconscients. Si l'on ajoute à cela la structure paradoxale de l'*akrasia*, qui confère à des raisons (ici les désirs inconscients) le statut de causes non rationnelles de l'action, le refoulement, ou son fantôme conceptuel honni, ne sont plus très loin de ressusciter...²³

Ce qu'on a dit plus haut de la suggestion devrait inciter à prendre ces objections en bonne part. Car elles se présentent beaucoup moins comme de véritables réfutations de la description davidsonienne de l'irrationalité, que comme des conséquences inaperçues de cette description, devant lesquelles on attend que nous fassions la grimace. Mais la quatrième et la troisième déplacent suffisamment le problème, à la fois du côté d'une référence clinique à la psychopathologie, et du côté d'une appréciation morale de l'irrationalité, pour que les deux premières cessent de nous gêner. Assurément, elles sont embarrassantes pour l'intention théorique foncière de Davidson, qui entend demeurer dans un cadre naturaliste. Mais le problème de la suggestion aboutit à des interrogations de type moral, et ouvre en même temps des horizons qui furent justement ceux de Freud. Pour autant que la suggestion multiplie les paradoxes de l'irrationalité, en greffant des paradoxes sur les motivations rationnelles des agents, elle devrait donc pousser à convenir de la justesse de la conception davidsonienne en termes de causes et de raisons. Elle intéresse également le clinicien, en pointant en direction de la systématisme intentionnelle de quelques névroses. Elle confirme

²³ C'est pourquoi la référence de Davidson à la névrose obsessionnelle (1982) est certainement plus qu'un exemple. Davidson explique en outre que son néo-freudisme n'est pas soumis à l'objection traditionnelle de l'homoncule, puisque l'effet d'inconscient résulte de la division de « rôles fonctionnels » entre raisons et causes.

L'esprit influençable

enfin le bien-fondé d'une analyse de l'intentionnalité qui ne la suppose que là où elle est requise pour l'explication, autrement dit, dans un écart anormal de la signification et de l'action (maladie ou vice moral).

Je propose donc de prendre acte des expériences suggestives de Bernheim et Delboeuf en décomposant ce qui s'y passe à la lumière des irrationalités paradoxales de Davidson. Ceci comporterait quatre aspects, épousant *grosso modo* le mouvement d'ensemble des objections (en fait des confirmations) opposées plus haut à sa conception :

1. La suggestion combine dans un premier temps une duperie de soi, puis la prolonge, selon les croyances faussées qui y sont logiquement déterminées, dans une action incontinent : le sujet suggestionné est un *akratès* qui a raisonné pour se tromper lui-même. En effet, il croit le sophisme autoréférentiel de l'Autre qui le suggestionne, et qui revient comme on l'a vu à une seule chose, à savoir, si je suppose que l'Autre qui suggestionne dit vrai, alors effectivement il dit vrai. Par là, je crois à ce que je ne devrais pas croire, voire à l'incroyable, mais pas sans raisons. La raison non rationnelle en jeu est le sophisme autoréférentiel lui-même, que nul ne prendrait pour une raison s'il n'était pas rationnel. Une fois ce premier pas accompli (duperie de soi), le second suit (*akrasia*). A ce dispositif se rattachent deux faits notés avec constance par les hypnotiseurs et suggestionneurs de la fin du siècle dernier. *Le premier*, c'est que si la méfiance tue la suggestion, le doute, non. Delboeuf cite même le cas de l'esprit fort qui nie être hypnotisé, se moque du suggestionneur, mais regarde avec étonnement son bras traversé de part en part par une épingle²⁴. Car le doute est déjà la position mentale, ou l'acceptation passive dans une certaine croyance de ce que l'on met en doute par ailleurs ; la méfiance au contraire interroge critique-ment l'acte même de vouloir faire croire, qui, au même niveau d'imposition primitive de la croyance, se laisse suspecter dans les paroles du suggestionneur. Comme dans la plupart des paradoxes sémantiques, il est facile de mettre en évidence en arrière de l'énoncé paradoxal une énonciation sophistique, qui produit l'énoncé de façon à ce qu'il ressemble à une proposition en bonne

²⁴ Delboeuf (1885 :334-335).

CORPUS, revue de philosophie

et due forme, alors qu'il le rend inanalysable. C'est déjà ainsi que Russell comprenait le paradoxe d'Epiménide²⁵. *Le deuxième*, c'est que le sophisme autoréférentiel cardinal (l'énoncé 3.) concentre ce qu'on devrait appeler la fragilité inhérente de toute croyance. Il n'opère qu'à la condition expresse qu'on puisse croire croire quelque chose²⁶. Or l'écart est ici très grand avec la réflexivité transparente du savoir, dans un énoncé du type : «Je sais que je sais». Conséquence du résidu inanalysable, selon Russell, de toute énonciation suggestive, il est clair qu'au lieu d'une réflexivité psychologique forte (la certitude s'assurant elle-même d'elle-même), on a davantage affaire ici à une sorte d'extériorité intime de la croyance à la croyance (la passivité de la raison l'exposant non plus à ce qu'elle tient pour sûr d'elle-même, mais à ce qu'elle tient pour sûr à l'instigation d'un Autre). Ce subtil décalage interne serait tout ce qu'il faut pour qu'une raison qui ne rationalise pas une certaine action, en devienne pourtant la cause, puisqu'elle fonctionne «d'un autre point de vue», ou encore existe sur un autre plan (avec un effet d'inconscient).

2. On voit ensuite en quel sens l'action, dans un syllogisme pratique qui aurait pour majeure une forme optative condition-

²⁵ Russell (1906). La valeur de vérité d'énoncés où figure un emboîtement de croyances se détermine au cours d'un raisonnement autoréférentiel globalisant, dans lequel la vérité de la proposition ne dépend pas de la vérité de chacun de ses composants (critère logique de compositionnalité). En termes linguistiques, on dirait que ces pseudo-propositions inanalysables (des «expressions», dit Russell), sont fonction du décalage entre énonciation et énoncé. Et rapportée à l'énonciation qui la fait une et toute, n'importe quelle proposition extraite du langage ordinaire devient plus ou moins inanalysable. Reste à se demander si ce que dévoile dans le cas présent l'autoréférence, autrement dit, un effet d'énonciation originale, échappant à une analyse en termes de valeur de vérité, débouche ou non sur une appréciation normative ou évaluative (et donc intrinsèquement morale) de ce qu'on appelle, avec complaisance, les effets de la parole.

²⁶ Il est frappant que ces mises en abyme de la croyance (et de toutes les attitudes propositionnelles : désirer croire, croire désirer), soient regardées avec méfiance par les spécialistes de philosophie de l'esprit qui ont l'oeil rivé sur les applications cognitivistes de leurs travaux. En philosophie morale, on ne voit pas comment s'en passer : cf. Frankfurt (1988) et Williams (1975).

L'esprit influençable

nelle comme l'énoncé 3.²⁷ n'est pas conclue, ni sur le mode déductif, ni sur le mode inductif. Jamais en effet la raison d'agir (ou de modifier l'attitude intentionnelle adéquate de la sensation ou de la mémoire) n'est assez bonne pour expliquer causalement le comportement observé — autrement dit, pour équivaloir à une loi déterministe du comportement. Ce que cachent les hypothèses psychophysiologiques sur la suggestibilité diathétique des hystériques (*i.e.* par prédisposition), c'est le complément causal appelé par la fragilité des suggestions. Mais jamais non plus la raison d'agir n'est assez mauvaise pour qu'on puisse réduire ce comportement à une impression de raison (à quoi revient toute attribution d'un rôle causal à une bonne raison *prima facie*) imposée du dehors, et où l'intentionnalité de l'agent serait abolie. On ne peut pas plus réduire la rationalité du comportement de l'agent sous influence à une rationalisation *ex post facto*, inerte sur le plan causal, parce ce serait nier l'intelligence nécessaire à ce que l'agent mette l'expression suggestive au principe de son action parce qu'elle est crue vraie, et pas juste ressentie comme impressionnante. Au total l'impossibilité de déduire ou d'induire l'action dans l'*akrasia* apparaît nettement dans la suggestion. Voilà pourquoi les suggestionnés témoignent de leur état en termes ambigus : ils ont fait comme si, même s'ils ont obéi²⁸. L'action accomplie procure donc à la conscience un sentiment de fausseté (puisqu'elle se produit à l'occasion d'un sophisme, lequel agit à la façon d'un piège sur la croyance intentionnelle initiant l'action, ce qui suppose un contexte normatif), mais elle n'en est pas moins accomplie comme la conséquence logique d'une impression psychologique réelle (en tant qu'elle simule le prétendu effet de la prétendue cause suggestionnante, voix autoritaire, imagination impressionnable, etc.).

3. Loin d'être un cas particulier de suggestion, la question de savoir si l'on peut faire commettre malgré eux des crimes aux hypnotisés devient la pierre de touche juridico-*morale* de toute

²⁷ C'est le cadre de l'analyse de l'*akrasia* chez Davidson, et la guérison y est l'objet désirable : Ogien (1993).

²⁸ Bernheim (1891 :150-169).

CORPUS, revue de philosophie

l'affaire²⁹. Car ce qui est un paradoxe du point de vue d'une théorie de l'action moralement neutre (le but avoué de Davidson) cesse de l'être du point de vue de la philosophie morale. La réponse en effet est nette : on ne peut pas parler d'une action intentionnelle dans son déploiement objectif (telle une conduite blâmable) qui soit à la fois radicalement non intentionnelle sur le plan moral. La raison en est purement *normative*. Ce n'est pas là une vérité établie par une analyse expérimentale de la motivation, mais une condition d'intelligibilité et de recevabilité des actions des agents, en tant qu'elles ont une teneur morale. Quand bien même on disposerait d'ailleurs d'une théorie génétique des sentiments ou des raisonnements moraux (*i.e.* d'une éthique naturalisée), on ne voit guère comment éviter de la subordonner en dernière instance à la dimension constitutive de la morale. Si la suggestibilité est dispositionnelle, alors les juges, comme les censeurs de la moralité ordinaire, concluront avec bon sens qu'on ne se laisse suggérer que ce qu'on se suggérerait tout seul. Ce qui surgit en-deçà, c'est ainsi moins la volonté, que le *désir* des individus, qui sert ultimement d'index à l'oscillation superficielle des justifications qu'ils donnent à leur conduite (ce qu'ils croient, ce qu'ils croient croire, etc.). La conséquence des irrationalités du sujet sous influence, c'est donc la possibilité intrinsèque de le contre-suggestionner, jusqu'à la limite extrême de ce qu'il aurait de toutes façons désiré³⁰. Mais ici, les deux extrémités du cercle se touchent : s'il s'agit bien de désir, alors nous ne disposons, pour penser les motifs ultimes de la suggestibilité dispositionnelle, que de concepts *évaluatifs*. Et ceux-ci sont présents à tous les degrés de la duperie de soi, de l'*akrasia* et de la suggestion, sans qu'on puisse les éliminer. Car tous ces phénomènes sont en quelque manière des sollicitations morales, qui ne surgissent jamais seulement comme des paradoxes de l'action, mais toujours

²⁹ Delboeuf (1885 :339-385), Bernheim (1891 :171-247) et l'article de Plas (1989).

³⁰ On ne saurait s'étonner que Delboeuf, de façon tout à fait indépendante de Freud, ait considéré que ce désir se manifestait dans les rêves des suggestionnés, et dans leurs appétits sexuels : ce sont là, dit-il, les meilleures indications sur ce qu'on est à peu près certain d'obtenir par un commandement suggestif, puisque les sujets y tendent déjà malgré eux (1885 :380-382).

L'esprit influençable

en même temps, dans ce qui les constitue en tant que «faits», comme relatifs à des valeurs, des choix éthiques, une idée du bien et du mal, etc. Les soustraire à ce contexte, c'est les rendre invisibles, et donc inexistantes.

4. Si la clinique psychopathologique de la suggestibilité hystérique a pris le tour freudien qu'on sait, on ne peut nier l'infléchissement moral majeur que la psychanalyse a imposé à la prise en compte de ces faits. La division fonctionnelle du psychisme qui semble si inacceptable dans l'examen davidsonien des paradoxes de l'action, l'est infiniment moins quand ce facteur est pris en compte³¹. En effet, il ne faut pas oublier combien l'explication naturaliste que Freud produit dans sa théorie de l'inconscient, et les paradoxes qui découlent de l'impossibilité, dans ce cadre, de donner un rôle acceptable au contenu sémantique des représentations refoulées, dépendent tous d'une question clinique première : comment être sûrs que nous sommes les auteurs de nos actions ? Ainsi s'interroge le névrosé qui échoue répétitivement, qui «se sent agi» (une expression paradoxale, mais essentielle à la clinique psychopathologique), ou bute sur des actes manqués ou des lapsus qui, dans cette perspective, ne peuvent absolument pas être traités comme des masques cognitifs totalement vidés de valeur morale. Or, c'est cette dernière et nulle autre que leur prête l'agent, au point qu'il est tout à fait naturel qu'il cherche à insérer ces lapsus et autres actes manqués dans le tissu de raisons qui motivent ses actes. Chercher qui est le sujet de l'action impliquera donc nécessairement de faire jouer un rôle crucial au désir, ainsi qu'à d'autres concepts évaluatifs impossibles à naturaliser dans leur fonction évaluative même. Cette perspective impliquera également pour le sujet (terme du coup plus adéquat que celui d'agent) une rationalisation très large des causes qu'il donne à ses conduites, et en même temps, la mise en fonction causale d'éléments qui se présentent toujours d'abord comme des raisons dissonantes dans un contexte donné : autrement décrites, elles deviennent d'autres raisons causales d'agir vers le mieux. L'équi-

³¹ Pour une étude plus serrée de cette évolution du naturalisme neuropsychologique à l'éthique normative (on devrait plutôt dire, chez Freud, d'une oscillation constitutive entre les deux registres), révélatrice d'impasses qui sont encore celles de la querelle entre réalistes et interprétationnistes en philosophie de l'esprit, Castel (1997b).

CORPUS, revue de philosophie

vocité de ce que Freud nomme interprétation, ainsi que la *quaestio vexata* de la liquidation du transfert au-delà des effets rémanents de la suggestion, pourraient sans doute se penser dans ce cadre de façon moins dogmatique, voire plus analytique (si j'ose dire) qu'il n'est d'usage dans la littérature spécialisée³².

*

Je ne voudrais surtout pas nier le caractère schématique et programmatique de ces considérations, ainsi que le vague qui s'attache ici au concept de norme. La suggestion (notamment pathologique) semble toutefois rendre plausible l'idée qu'obéir à un ordre ne peut pas être une action tout à fait dépourvue de composante causale, et réductible au critère de l'acte d'obéissance qui convient logiquement à la consigne. Pour le montrer, on est en tout cas conduit à privilégier de véritables expériences de pensée, qui ont une consistance empirique attestée par la clinique mentale, au chapitre de l'hypnose et du somnambulisme. Mais par là, on est en fin de compte conduit à se guider sur quelque chose de moral (comme Aristote sur l'incontinence du désir sexuel, ou Sartre sur la mauvaise foi), au lieu de postuler une normalité psychologique objective, qui ne devrait justement pas donner lieu normalement à une analyse en termes d'attitudes propositionnelles — sinon dans le but, bien problématique, de soutenir une théorie naturaliste de l'esprit (dispositionnaliste-fonctionnelle — «DF» dans le jargon cognitiviste) testée comme une hypothèse scientifique. Ce n'est d'ailleurs pas contester l'existence de normes en général du fonctionnement mental, mais attirer l'attention sur le fait que de telles normes ne peuvent pas

³² S'il n'est pas question de considérer la psychanalyse comme scientifique, la prendre sous l'angle moral est une manière de ne pas se dispenser d'en parler de façon rationnelle. D'autre part, à la différence d'Ogien (1995), je ne sépare pas l'action pratique de l'acte moral. Si le sujet existe, il doit être aussi agent. Et ce côté de la relation n'est pas moins important que la thèse fictionnaliste plus forte selon laquelle si un agent existe, c'est parce qu'on le suppose sujet responsable de ses actes. Il faut bien qu'à un moment ou un autre, telle fiction (par exemple, que je sois supposé sujet de mes actes) modifie causalement (donc réellement) telle de mes attitudes intentionnelles. Il vaut mieux, en fait de croyances morales, être fictionnaliste par provision qu'anti-naturaliste par principe.

L'esprit influençable

dispenser d'un recours conceptuellement *constituant* à l'analyse de leurs déviations structurelles. Les paradoxes de l'irrationalité indiqueraient alors peut-être les limites d'une psychopathologie cognitive «DF» des névroses, au-delà d'un certain degré de finesse clinique, celui où du sujet est convoqué, et plus seulement de l'agent.

Ce n'est pas la seule indication que j'ai voulu donner. On peut inférer du côté logique de la suggestion (*i.e.* du sophisme sur lequel elle s'étaie), qu'il est impossible de fournir une preuve expérimentale de la suggestion. Si l'hypothèse à tester comporte quoi que ce soit d'autoréférentiel, elle sera forcément infalsifiable. Une brève inspection de la littérature sur la suggestion confirme cette idée : on y trouve des tests établissant que les sujets suggestibles sont plus menteurs que les autres, et d'autres établissant l'inverse...³³ En revanche, la psychologie sociale, si intéressée par l'effet Rosenthal, pourrait trouver là de quoi alimenter ses réflexions : il semble qu'il y ait un lien étroit entre la suggestion et la théorie des rôles³⁴.

Le plus important pourtant est l'éclairage que ces analyses jettent sur un sujet abordé avec une sympathie tempérée dans la tradition de la philosophie analytique : le freudisme. Il y a quelques raisons de croire que réfuter la psychanalyse par la suggestion, ou l'effet-placebo, soit une pirouette qui se termine sur la tête³⁵. Freud donne l'impression, au contraire, de mieux maîtri-

33 Hoareau (1992 :46-47).

34 Rosenthal (1966), Sarbin (1950). Dans une variante connue cet effet d'influence non consciente de l'observateur sur l'observé a conduit quelques expérimentateurs à présenter à des éducateurs un groupe témoin pour l'apprentissage d'une tâche en majorant leur QI, sans qu'ils le sachent. Un certain temps après, les élèves avaient atteint le niveau de performance que les éducateurs leur attribuaient à tort. L'expérience s'est multipliée sous mille et une formes, ces dernières années.

35 C'est ce qui arrive à Borch-Jacobsen dans son chapitre terminal sur Anna O. (1995). Car c'est une chose de démontrer que les phénomènes de l'hystérie ont pu être suggérés à la fameuse patiente de Breuer ; c'en est une autre de comprendre en quoi la simulation n'a rien à voir avec un mensonge. Et une autre encore de croire réfuter la psychanalyse avec une théorie de la suggestion qui ne fait qu'en poser le problème ; cf. également Chertok et Borch-Jacobsen (1987), à qui s'applique la même objection.

CORPUS, revue de philosophie

ser les choses, en évoluant du côté d'un fictionnalisme moral de plus en plus accentué, et en distribuant les instances du psychisme en fonction d'une clinique attentive aux paradoxes d'un transfert où duperie (la séduction) et incontinence (le passage à l'acte) ont un rôle-clé. Ainsi, sa fréquentation de Bernheim et Delboeuf n'aurait peut-être pas été vaine, et si j'ai raison, finalement plus probante que celle de la neuropsychologie fantastique de Charcot.

Pierre-Henri CASTEL
CNRS, Paris

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- Anscombe (G.E.M.) (1981), «The Intentionality of Sensation», *Metaphysics and the Philosophy of Mind*, in *Collected Philosophical Papers II*, University of Minnesota Press, Minneapolis.
- Babinski (J.) et Froment (J.) (1918), *Hystérie-pithiatisme et troubles nerveux d'ordre réflexe en neurologie de guerre*, Masson, Paris.
- Barber (T. X.), Karakan (I.) et Calverley (D. S.) (1964), «Hypnotisabilité et suggestibilité», *Archives générales de psychiatrie*, vol.11, n°4.
- Bem (D.) et McConnell (H.) (1970), «Testing the Self-Perception Explanation of Dissonance Phenomena : on the Saliency of Premanipulation Attitudes», *Journal of Personality and Social Psychology*, n°14.
- Bernheim (H.) (1903), *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, 2ème éd., Doin, Paris, rééd. «Corpus», Fayard, Paris, 1993.
- Boolos (G.) (1979), *The Unprovability of Consistency*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Borch-Jacobsen (M.) (1995), *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*, Aubier, Paris.
- Castel (P.-H.) (1997a), *La Querelle de l'hystérie. La formation du discours psychopathologique en France (1881-1913)*, à paraître.
- (1997b), *Les Cinq conférences de Freud «Sur la Psychanalyse»*, à paraître.
- Chavigny (P.) (1906), *Diagnostic des maladies simulées*, Baillière, Paris.
- Chertok (L.) et Borch-Jacobsen (M.), eds. (1987), *Hypnose et psychanalyse*, Dunod, Paris.
- Davidson (D.) (1970), «Comment la faiblesse de la volonté est-elle possible ?», tr. fr. P. Engel in *Actions et événements*, PUF, Paris, 1993.

CORPUS, revue de philosophie

- (1982), *Paradoxes de l'irrationalité*, tr. fr. P. Engel, L'éclat, Combas, 1991.
- Delboeuf (J.) (1885), *Le Sommeil et les rêves et autres textes*, rééd. «Corpus», Fayard, Paris, 1995.
- Descombes (V.) (1995), «L'action», in *Notions de philosophie II*, éd. D. Kambouchner, Gallimard, Paris.
- Elster (J.) (1986), *Le Laboureur et ses enfants*, tr. fr. A. Gerschenfeld, Minuit, Paris.
- Engel (P.) (1995), «Les croyances», in *Notions de philosophie II*, éd. D. Kambouchner, Gallimard, Paris.
- Ey (H.), Bernard (P.) et Brisset (Ch.) (1989), *Manuel de psychiatrie*, 6ème éd., Masson, Paris.
- Festinger (L.) ed.(1964), *Conflict Decision and Dissonance*, Standford University Press, Standord.
- Frankfurt (H.) (1988), *The Importance of What We Care About*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Geach (P.) (1957), *Mental Acts*, Routledge et Kegan, Londres.
- Girard (R.) (1995), «Automatismes et liberté», in *Mécanismes mentaux, mécanisme sociaux*, H. Grivois et J.-P. Dupuy édés, La Découverte, Paris.
- Grice (H.) (1975), «Logic and Conversation», in P. Cole et J. L. Morgan eds, *Syntax and Semantics*, vol. III, Academic Press.
- Grize (J.-B.) (1987), «Logique naturelle et vraisemblance», *Intellectica*, vol. I, n°4.
- Hilgard (E. R.) (1986), *Divided Consciousness. Multiple Control in Human Thought and Action*, 2ème éd., Wiley Intersciences, New York,
- Hoareau (J.) (1992), *Hypnose clinique*, Masson, Paris.
- Janet (P.) (1889), *L'Automatisme psychologique*, Alcan, Paris, rééd. Société Pierre Janet et CNRS, Paris, 1989.
- McLaughlin (B.) et Rorty (A.) eds (1989), *Perspectives on Self-Deception*, California University Press, Berkeley.

L'esprit influençable

- Nisbett (R.) et Wilson (T.) (1977), «Telling More than We Can Know : Verbal Reports on Mental Processes», *Psychological Review*, vol. 84, n°3.
- Ogien (R.) (1993), *La Faiblesse de la volonté*, PUF, Paris.
- (1995), *Les Causes et les raisons. Philosophie analytique et sciences humaines*, Jacqueline Chambon, Nîmes.
- Orne (M. T.) (1959), «The Nature of Hypnosis : Artifact and Essence», *Journal of Abnormal and Social Psychology*, n°58.
- Oughourlian (J.-M.) (1982), *Un Mime nommé désir*, Grasset, Paris.
- Pears (D.) (1984), *Motivated Irrationality*, Oxford University Press, Oxford.
- Plas (R.) (1989), «Une chimère médico-légale : les crimes suggérés», in *Suggestion*, n°8 de *Frénésie. Histoire, Psychiatrie, Psychanalyse*.
- Rosenthal (R.) (1966), *Experimental Bias in Behavioral Research*, Appleton Century-Crofts, New York.
- Shumaker (J.) ed. (1991), *Human Suggestibility. Advances in Research, in Theory and Applications*, Routledge and Kegan, Londres.
- Russell (B.) (1906), «Les paradoxes logiques», *Revue de métaphysique et de morale*.
- Sarbin (J. R.) (1950), «Contributions to Role-Taking Theory : 1. Hypnotic Behavior», *Psychology Review*, n°57.
- Smullyan (R.) (1987), *Forever Undecided. A Puzzle Guide to Gödel*, Oxford University Press, Oxford.
- Storms (M.) et Nisbett (R.) (1970), «Insomnia and the Attribution Process», *Journal of Personality and Social Psychology*, n°2.
- Williams (B.) (1975), «Deciding to believe», in *Problems of the Self*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Wittgenstein (L.) (1953), *Philosophische Untersuchungen (Philosophical Investigations)*, Blackwell, Oxford, tr. fr. P. Klossowski, Gallimard, 1961.

SOMMAIRES DES NUMEROS PARUS

Corpus n° 1

- Jean-Robert ARMOGATHE – L'algèbre nouvelle de M. Viète
Elisabeth BADINTER – Ne portons pas trop loin la différence des sexes
Daniel ARMOGATHE – De l'égalité des deux sexes, la "belle question"
Geneviève FRAISSE – Poulain de la Barre, ou le procès des préjugés
Christine FAURE – Poulain de la Barre, sociologue et libre penseur
Jean-Robert ARMOGATHE et Dominique BOUREL – Frédéric II, prince philosophe
Claudine COHEN – Les métamorphoses de Telliamed
Francine MARKOVITS – La violence de la société civile : Linguet contre les physiocrates
Georges NAVET – Les lumières de François Guizot
Patrice VERMEREN – Edgar Quinet et Victor Cousin

Corpus n° 2

- Emmanuel FAYE – Le corps de philosophie de Scipion Dupleix et l'arbre cartésien des sciences
André WARUSFEL – Les nombres de Mersenne
MERSENNE : Traité des mouvements
Simone GOYARD-FABRE – L'abbé de Saint-Pierre et son programme de paix européenne
LEIBNIZ : Observations sur le projet de l'Abbé de Saint Pierre, Lettre à l'abbé de Saint Pierre, Lettre à la duchesse d'Orléans
Controverse entre l'ABBE DE L'EPEE et SAMUEL HEINICKE (traduction)
Christine FAURE – Condorcet et la citoyenne
Olivier de BERNON – Condorcet : vers le prononcé méthodique d'un jugement "vrai"
CONDORCET : Sur l'admission des femmes au droit de cité
REMY DE GOURMONT : le génie de Lamarck

CORPUS, revue de philosophie

Jean-Paul THOMAS – L'œuvre dialogique de Cantagrel

Corpus n° 3 (épuisé)

Christiane FREMONT – Les six livres de la République de Jean Bodin

Barbara de NEGRONI – Le statut de la sagesse chez Montaigne et Charron

Jean-Marc DROUIN – Lamarck ou le naturaliste philosophe

SAINTE BEUVE aux cours de Lamarck

Jean-Pierre MARCOS – Le *Traité des sensations* d'Etienne Bonnot, abbé de Condillac

Sur Condillac : *textes de Abbé Raynal, Grimm, Vicq d'Azyr et revues du XVIII° siècle*

Christiane MAUVE et Patrice VERMEREN – Félix Ravaisson et Victor Cousin

PAUL JANET : La crise du spiritualisme

Corpus n° 4

Philippe DESAN – Jean Bodin et l'idée de méthode au XVIIe siècle

Philippe DESAN – La justice mathématique de Jean Bodin

Paul MATHIAS – Bodin ou la croisée des desseins

Article BODIN du Dictionnaire historique et critique de BAYLE

Christiane FREMONT – Arnauld et Malebranche, la querelle des idées

Catherine KINTZLER – D'Alembert, une pensée en éclats

Bernadette BENSAUDE-VINCENT – Auguste Comte : la science populaire d'un philosophe

Corpus n° 5/6, La Mettrie

mis en œuvre par Francine Markovits

Jacques MOUTAUX – Matérialisme et Lumières

Ann THOMPSON – La Mettrie ou la machine infernale

John FALVEY – La politique textuelle du Discours préliminaire

Sommaires des numéros parus

Aram VARTANIAN – La Mettrie et la science

Marian SKRZYPEK – La Mettrie, la religion du médecin

Francine MARKOVITS – La Mettrie, l'anonyme et le sceptique

FREDERIC II : Eloge de La Mettrie

TANDEAU DE SAINT NICOLAS : Lettre sur l'Histoire naturelle de l'âme

Arrêts de la Cour du Parlement

JACQUES MARX – *Elie Luzac, in Dictionnaire des journalistes*

LA METTRIE : Lettre critique à Mme la marquise du Châtelet,

Réponse à l'auteur de la Machine terrassée, Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux, Le petit homme à longue queue

Corpus n° 7

Michel LE GUERN – Thomisme et augustinisme dans Senault

Gérard FERREYROLLES – De l'usage de Senault

Jacques MOUTAUX – Helvetius et l'idée d'humanité

Jean SEIDENGART – L'hypothèse cosmogonique de Laplace

Jean-François BRAUNSTEIN – Au delà du principe de Broussais

Pierre PENISSON – Quinet, philosophe de la protestation

Jean-Marc DROUIN – Botanique et sciences sociales chez Candolle

EDGAR QUINET : Philosophie de l'Histoire de France

AUGUSTE COMTE : Examen du Traité de Broussais sur l'irritation

Corpus n° 8/9, Hélène Metzger *mis en œuvre par Gad Freudenthal*

Charles B. SCHMITT – Lessons from Hélène Metzger

Robert HALLEUX – Visages de Van Helmont

Jan GOLINSKI – Hélène Metzger et l'interprétation de la chimie du XVIIe siècle

John R.R. CHRISTIE – Hélène Metzger et l'historiographie de la chimie du XVIIIe siècle

CORPUS, revue de philosophie

Bernadette BENSUADE-VINCENT – "La chimie" dans l'"Histoire du monde"

Henk H. KUBBINGA – Hélène Metzger et la théorie corpusculaire des stahliens

Michel BLAY – Léon Bloch et Hélène Metzger : La quête de la pensée newtonienne

Evan M. MELHADO – Metzger, Kuhn, and eighteenth-century disciplinary history

Martin CARRIER – Some aspects of Hélène Metzger's philosophy of science

Michael HEIDELBERGER – Criticism of positivism: Emile Meyerson and Hélène Metzger

Gad FREUDENTHAL – Hélène Metzger, éléments de biographie

Gad FREUDENTHAL – Epistémologie et herméneutique selon Hélène Metzger

Judith SCHLANGER – L'histoire de la pensée scientifique

Christine BLONDEL – Hélène Metzger et la cristallographie

Ilana LÖWY – Hélène Metzger and Ludwik Fleck

Giuliana GEMELLI – Le Centre international de synthèse dans les années trente

Hélène METZGER : Lettres

Corpus n° 10

Philippe DESAN – La philosophie de l'histoire de Loys Le Roy

Frédérique ILDEFONSE – L'expression du scepticisme chez La Mothe Le Vayer

Pierre DUPONT – Du Marsais, logicien du langage

DU MARSAIS : Des sophismes, article 13 de la Logique, 1750

Barbara de NEGRONI – Mably et le Prince de Parme

Jean-Paul THOMAS – De l'éducation dans la Révolution et dans l'Eglise

Pierre ANSART – De la justice révolutionnaire

Bernard VOYENNE – Genèse de "La justice"

Hubert GRENIER – Uchronie et Utopie chez Renouvier

Sommaires des numéros parus

Corpus n° 11/12, Volney

mis en œuvre par Henry Deneys et Anne Deneys

Jean GAULMIER – Le Comité de Salut public et la première grammaire arabe en France

Sergio MORAVIA – La méthode de Volney

Roger BARNY – La satire politique chez Volney

Henry DENEYS – Le récit de l'histoire selon Volney

Anne DENEYS – Géographie, Histoire et Langue dans le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*

Documents

Biographie des députés de l'Anjou : *M. de Volney*

Baron de Grimm : Réponse à la *Lettre de Volney à Catherine II*

Le Moniteur, annonce de *La Loi Naturelle*

Albert Mathiez : *Volney, commissaire-observateur en mai 1793*

Thomas Jefferson, traduction anglaise de l'Invocation des *Ruines*

Sainte Beuve : Volney, *Causeries du lundi*, tome VII, 1853

Textes de Volney

Lettre du 25 juillet 1785

Confession d'un pauvre roturier angevin, 1789

Lettre à Barère, 10 Pluviose AnII

Lettre à Grégoire, 3 Brumaire An III

Lettre à Bonaparte, 26 Frimaire A VIII (?)

Le Moniteur : textes sur Bonaparte

Lettre à Louis de Noailles, 23 Thermidor An VII

Lettres à Jefferson, An IX, XI et XII

Simplification des langues orientales, an III, Discours préliminaire

Rapport fait à l'Académie Celtique...

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n°13, Fontenelle *mis en œuvre par Alain Niderst*

- Alain NIDERST – Fontenelle, "le commerce réciproque des hommes"
- Marie-Françoise MORTUREUX – La question rhétorique dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*
- Barbara de NEGRONI – L'allée des roses, ou les plaisirs de la philosophie
- Claudine POULOIN – Fontenelle et la vérité des fables
- Françoise BLECHET – Fontenelle et l'abbé Bignon
- Roger MARCHAL – Quelques aspects du style de Fontenelle vulgarisateur
- Michael FREYNE – L'éloge de Newton dans la correspondance de Fontenelle
- Michel BLAY – La correspondance entre Fontenelle et Jean I Bernoulli
- André BLANC – Les "comédies grecques" de Fontenelle
- Geneviève ARTIGAS-MENANT – Une continuation des *Entretiens* : Benoît de Maillet, disciple de Fontenelle

Corpus n° 14/15

- Christiane FREMONT – L'usage de la philosophie selon Bossuet
- Carole TALON-HUGON – L'anthropologie religieuse et la question des passions selon Senault
- Frédérique ILDEFONSE – Du Marsais, le grammairien philosophe
- Jean-Fabien SPITZ – Droit et vertu chez Mably
- Gianni PANIZZA – L'étrange matérialisme de La Mettrie
- John O'NEAL – La sensibilité physique selon Helvétius
- Robert AMADOU – Saint-Martin, le philosophe inconnu
- Jean-Robert ARMOGATHE – L'École Normale de l'an III et le cours de Garat
- Marie-Noëlle POLINO – L'œuvre d'art selon Quatremère de Quincy
Catalogue abrégé des ouvrages de Quatremère de Quincy
- Jean-François BRAUNSTEIN – De Gerando, le social et la fin de l'idéologie

Sommaires des numéros parus

Pierre SAINT-GERMAIN – De Gerando, philosophe et philanthrope

Corpus n°16/17, Sur l'âme des bêtes

mis en oeuvre par Francine Markovits

Jean-Robert ARMOGATHE – Autour de l'article Rorarius

Thierry GONTIER – Les animaux-machines chez Descartes

Odile LE GUERN – Cureau de la Chambre et les sciences du langage à l'âge classique

Sylvia MURR – L'âme des bêtes chez Gassendi

Barbara de NEGRONI – La Fontaine, lecteur de Cureau de La Chambre

Marie-Claude PAYEUR – L'animal au service de la représentation. (Cureau de La Chambre)

Francine MARKOVITS – Remarques sur le problème de l'âme des bêtes

Documents

Article RORARIUS du Dictionnaire historique et critique de BAYLE avec les remarques de LEIBNIZ

LEIBNIZ, Commentatio de anima brutorum, 1710, trad. Christiane FREMONT

Antoine DILLY, De l'âme des bêtes, 1672, extraits

Alphonse COSTADEAU, Traité des signes, 1717, extraits

Père BOUGEANT, Amusement philosophique sur le langage des bêtes, 1739, extraits

Corpus n° 18/19, Victor Cousin

mis en œuvre par Patrice Vermeren

Patrice VERMEREN – Présentation : Victor Cousin, l'Etat et la révolution

Ulrich J. SCHNEIDER – L'éclectisme avant Cousin, la tradition allemande

Pierre MACHEREY – Les débuts philosophiques de Victor Cousin

Jean-Pierre COTTEN – La "réception" d'Adam Smith chez Cousin et les éclectiques

Patrice VERMEREN – Le baiser Lamourette de la philosophie. Les partis philosophiques contre l'éclectisme de Victor Cousin

CORPUS, revue de philosophie

Roger-Pol DROIT – "Cette déplorable idée de l'anéantissement". Cousin, l'Inde, et le tournant bouddhique

Renzo RAGGHIANI – Victor Cousin : fragments d'une *Nouvelle Théodicée*

Miguel ABENSOUR – L'affaire Schelling. Une controverse entre Pierre Leroux et les jeunes hégéliens

Christiane MAUVE – Eclectisme et esthétique. Autour de Victor Cousin

Georges NAVET – Victor Cousin, une carrière romanesque

Charles ALUNNI – Victor Cousin en Italie

Carlos RUIZ et Cecilia SANCHEZ – L'éclectisme cousinien dans les travaux de Ventura Marin et d'Andrès Bello

Antoinete PY – La bibliothèque Victor Cousin à la Sorbonne

Documents

Correspondance SCHELLING-COUSIN, 1818-1845 éditée par Christiane MAUVE et Patrice VERMEREN

Corpus n° 20/21, Bernier et les gassendistes

mis en œuvre par Sylvia Murr

Sylvia MURR – Introduction

Fred MICHAEL – La place de Gassendi dans l'histoire de la logique

Carole TALON- HUGON – La question des passions, occasion de l'évaluation de l'humanisme de Gassendi

Monette MARTINET – Chronique des relations orageuses de Gassendi et de ses satellites avec Jean-Baptiste Morin

Jean-Charles DARMON – Cyrano et les "Figures" de l'épicurisme : les "clinamen" de la fiction

Mireille LOBLIGEOIS – A propos de Bernier : Les "Mogoleries" de La Fontaine

Jean MESNARD – La modernité de Bernier

Sylvia MURR – Bernier et le gassendisme

Gianni PAGANINI – L'Abrégé de Bernier et l' "Ethica" de Pierre Gassendi

Roger ARIEW – Bernier et les doctrines gassendistes et cartésiennes de l'espace : réponse au problème de l'explication de l'eucharistie

Sommaires des numéros parus

Sylvain MATTON – Raison et foi chez Guillaume Lamy

Alain NIDERST – Gassendisme et néoscolastique à la fin du XVIIe siècle

Documents (édités par Sylvia MURR)

Jugement de Gassendi par Charles Perrault

L'image de François Bernier

Dénonciation de J. B. MORIN contre Bernier et Gassendi

Bernier, défenseur de la propriété privée

La Requête des Maîtres ès Arts et l'Arrêt burlesque, Bernier porte-plume des meilleurs esprits de son temps

Editions de l'Abrégé antérieures à celle de 1684

Compte-rendu de l'Abrégé et des Doutes de Bernier dans le Journal des Sçavants

Le Traité du Libre et du Volontaire de Bernier (1685) ; compte-rendu de Bayle

les "Etrenees à Madame de La Sablière" de Bernier : la conversation savante du joli philosophe gassendiste

L'utilisation de Gassendi pour la réfutation de Spinoza

Varia

Roger ARIEW – Scipion Duplex et l'anti-thomisme au XVIIe siècle

Philippe DESAN – La fonction du "narré" chez La Popelinière

Corpus n° 22/23, D'Holbach *mis en œuvre par Josiane Boulad-Ayoub*

Josiane BOULAD-AYOUB – Introduction : d'Holbach, "maître d'hôtel" de la philosophie

Paulette CHARBONNEL – Le réquisitoire de Séguier

Josiane BOULAD-AYOUB – Voltaire et Frédéric II, critiques du *Système de la Nature*, suivi en annexe de la *Réponse* de Voltaire

Françoise WEIL – D'Holbach et les manuscrits clandestins : l'exemple de Raby

Josiane BOULAD-AYOUB – Les fonds des universités canadiennes et les éditions anciennes des ouvrages de d'Holbach

CORPUS, revue de philosophie

Françoise WEIL – Les œuvres philosophiques de d'Holbach dans quelques bibliothèques françaises et à Neuchâtel

Jacques DOMENECH – D'Holbach et l'obsession de la morale

Tanguy L'AMINOT – D'Holbach et Rousseau, ou la relation déplaisante

Marcel HENAFF – La société homéostatique. Equilibre politique et composition des forces dans le *Contrat Social*

François DUCHESNEAU – Transformations de la recherche scientifique au XVIII^e siècle

Jean-Claude BOURDIN – Helvétius, science de l'homme et pensée politique

Paul DUMOUCHEL – Du traitement moral : Pinel disciple de Condillac

Madeleine FERLAND – Entre la vertu et le bonheur. Sur le principe d'utilité sociale chez Helvétius

Jacques AUMETRE – Métaphysicité de la critique rousseauiste de la représentation

Jean-Claude BOURDIN – La "platitude" matérialiste chez d'Holbach

Georges LEROUX – Systèmes métaphysiques et *Système de la Nature*. De Condillac à d'Holbach

Corpus n° 24/25, Lachelier *mis en œuvre par Jacques Moutaux*

Jacques MOUTAUX – Présentation

Zénon d'Elée, le stade et la flèche

J. LACHELIER – Note sur les deux derniers arguments de Zénon d'Elée contre l'existence du mouvement

Jules VUILLEMIN – La réponse de Lachelier à Zénon : l'idéalisme de la grandeur

Etudes

Bernard BOURGEOIS – Jules Lachelier face à la pensée allemande

Didier GIL – Lachelier ou l'âge civilisé de la philosophie

Jean LEFRANC – La volonté, de la psychologie à la métaphysique

Jean-Michel LE LANNOU – Activité et substantialité, l'idéalisme selon Lachelier

Sommaires des numéros parus

Jacques MOUTAUX – Philosophie réflexive et matérialisme

Louis PINTO – Conscience et société. Le Dieu de Lachelier et la sociologie durkheimienne

Documents

Jules Lachelier, l'homme et ses convictions :

Lachelier à l'Ecole Normale Supérieure

Lettre de Lachelier à Xavier Léon (1er juin 1913, extrait)

Témoignages de Léon Brunschvicg

Lettre de Lachelier à Emile Boutroux du 2 avril 1871 (extraits)

Lettre de Lachelier à Félix Ravaisson du 4 mai 1871 (extraits)

Lettre à Louis Liard du 1er décembre 1873 (extraits)

Lettre à Paul Dujardin du 6 février 1892 (extraits)

Lettre à Dany Cochin du 10 octobre 1913 (extraits)

Lettre à Gabriel Séailles du 6 novembre 1913 (extraits)

Témoignage de Léon Brunschvicg

Le fonctionnaire : le professeur et l'inspecteur

Lettre de Lachelier à Ravaisson du 12 avril 1858 (extrait)

Lettre de Lachelier à Ravaisson du 6 février 1861(extrait)

Lettre de Lachelier à Ravaisson du 1er avril 1870 (extrait)

Lettre de Lachelier à Boutroux du 15 février 1873 (extrait)

Lettre de Lachelier à Paul Janet du 15 mai 1885 (extrait)

Rapport sur l'enseignement de la philosophie

Jean Jaurès, intervention à la Chambre des députés le 21 juin 1894 (extrait)

Lettre de Lachelier à Gabriel Séailles du 15 octobre 1913 (extrait)

Lettre de Lachelier à Louise Lantoine du 8 mai 1915 (extrait)

Lettre de Lachelier à Louise Lantoine du 11 septembre 1915 (extrait)

Lettre de Lachelier à Louise Lantoine du 15 août 1917 (extrait)

ANDRE CANIVEZ. Le jury d'agrégation ; le cas de Charles Andler

CORPUS, revue de philosophie

Le philosophe

Lettre de Lachelier à Victor Espinas du 1er février 1872 (extrait)
Lettre de Lachelier à Emile Boutroux du 1er juillet 1875 (extrait)
Lettre de Lachelier à Emile Boutroux du 21 janvier 1876 (extrait)
Lettre de Lachelier à Caro du 11 février 1876 (extrait)
Lettre de Lachelier à Gabriel Séailles du 23 août 1882 (extrait)
Henri Bergson, Extrait du Cours sur l'induction professé à l'université de Clermont Ferrand en 1884-1885
Jean Jaurès, De la réalité du monde sensible. Thèse, 1892 (extraits)
Lettre de Lachelier à Jean Jaurès du 26 avril 1892 (extrait)
Lettre de Lachelier à Frédéric Rauh du 2 décembre 1892 (extrait)
Lettre de Lachelier à Frédéric Rauh du 19 mars 1892 (extrait)
Lettre de Lachelier à André Lalande du 30 septembre 1907 (extrait)

Quelques dates

Corpus n° 26/27, Destutt de Tracy et l'Idéologie
mis en œuvre par Henry Deneys et Anne Deneys-Tunney

Etudes

Emmet KENNEDY – Aux origines de l' "Idéologie"
Elisabeth SCHWARTZ – "Idéologie" et grammaire générale
Rose GOETZ – Destutt de Tracy et le problème de la liberté
Michèle CRAMPE-CASNABET – Du système à la méthode : Tracy, "observateur" lointain de Kant
Anne DENEYS-TUNNEY – Destutt de Tracy et *Corinne* de Mme de Staël
Henry DENEYS – Le crépuscule de l'Idéologie : sur le destin de la philosophie "idéologiste" de Destutt de Tracy
Bibliographie des rééditions d'œuvres de Tracy

Sommaires des numéros parus

*Documents et textes édités et annotés
par Henry Deneys et Anne Deneys-Tunney*

□ *Réception et interprétation de l'Idéologie de Tracy*

Lettre de Maine de Biran à l'abbé de Feletz (s.d.)

L'acception napoléonienne péjorative

Le compte-rendu par Augustin Thierry du Commentaire sur l'esprit des lois de Montesquieu, de Tracy, Le Censeur, 1818

La "cristallisation" et le "fiasco" stendhaliens à propos de Tracy et l'idéologie

Marx, critique de l'économie politique de Tracy

La grammaire générale selon Michel Foucault, (1966)

J.-P. Sartre, l'idéologie analytique des Flaubert (1971)

□ *Textes de Destutt de Tracy*

M. de Tracy à M. Burke (1794)

Deux lettres à Joseph Droz (sur les Écoles centrales, 1801)

Pièces relatives à l'instruction publique (1800)

Aux rédacteurs de la revue *La Décade*, 1805

Trois lettres inédites à Daunou (1816-1818)

Trois lettres à Th. Jefferson (1811, 1818, 1822)

Notice abrégée sur Tracy, par Edna Hindie Lemay

Jean-Pierre COTTEN, Centre de documentation et de bibliographie philosophique de l'université de Besançon (avec la participation de Marie-Thérèse PEYRETON : *Éléments de bibliographie des études consacrées à Destutt de Tracy*, de 1830 à nos jours.

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n° 28, Philosophies de l'Histoire à la Renaissance *mis en œuvre par Philippe Desan*

- Philippe DESAN – Les philosophies de l'histoire à la Renaissance
George HUPPERT – La rencontre de la philosophie avec l'histoire
Guido OLDRINI – Le noyau humaniste de l'historiographie au XVI^e siècle
Jean-Marc MANDOSIO – L'histoire dans les classifications des sciences et des arts à la Renaissance
François ROUDAUT – La conception de l'histoire chez un kabbaliste chrétien, Guy Le Fèvre de La Boderie
Alan SAVAGE – L'histoire orale des Huguenots
Jaume CASALS – "Adviser et derriere et devant" : Transition de l'histoire à la philosophie dans le Discours de la servitude volontaire
Marie-Dominique COUZINET – Fonction de la géographie dans la connaissance historique : le modèle cosmographique de l'histoire universelle chez F. Bauduin et J. Bodin
James J. SUPPLE – Etienne Pasquier et les "mystères de Dieu"

DOCUMENTS

- Arnaud COULOMBEL et Philippe DESAN – *Pourparler du Prince* d'Estienne Pasquier
Etienne PASQUIER – *Le Pourparler* du Prince.

Corpus n° 29, Dossier spécial Fréret *mis en œuvre par Catherine Volpilhac-Auger*

- Catherine VOLPILHAC-AUGER – Fréret, l'arpenteur universel
Carlo BORGHERO – Méthode historique et philosophie chez Fréret
Claudine POULOUIN – Fréret et les origines de l'histoire universelle
Nadine VANWELKENHUYZEN – Langue des hommes, signes des Dieux. Fréret et la mythologie
Jean-Jacques TATIN-GOURIER – Fréret et l'examen critique des sources dans les "Observations sur la religion des Gaulois et sur celle des Germains" (1746)
Françoise LETOUBLON – *Socrate au tribunal de Fréret*
Lorenzo BIANCHI – Montesquieu et Fréret : quelques notes

Sommaires des numéros parus

Monique MUND-DOPCHIE – Nicolas Fréret, historien de la géographie antique

Alain NIDERST – Grandeur et misère de l'Antiquité chez Fréret

DOCUMENTS

Lettre de Fréret à Ramsay avec une introduction de C. VOLPILHAC-AUGER

"Sur la réminiscence" : Manuscrit inédit de Charles Bonnet (1786) par Serge NICOLAS

Corpus n° 30, L'Universalité du Français en question

Textes et documents réunis par Pierre Pénisson

Pierre PENISSON - Notice éditoriale, présentation

Réalité physiologique contre illusion universelle

I-M 800 : *vires acquirit eundo*

De la Grèce à la France

I-M 803 : *ut etiam aliquid dixisse videamur*

L'allemand successeur du français

I-M 804 : *An Gallice loquendum, an germanice*

Le français comme mode

I-M 811 : *Tout change, la langue aussi.*

La Raison change aussi de méthode.

Ecrits, habillements, tout est mode. Racine

J.D. Eberhard

I-M 812 : *Si volet usus*

DOCUMENTS:

J.B. Michaelis *De l'influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions*

Traduction : Le Guay de Prémontval, 1762

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n° 31, L'Anti-machiavélisme de la Renaissance aux Lumières

Textes et documents réunis par Christiane Frémont et Henry Méchoulan

Péninsule Ibérique

Henry MECHOULAN – *Rivadeneira et Mariana : deux jésuites espagnols du XVIIe siècle lecteurs de Machiavel*

Javier PEÑA – *De l'antimachiavélisme, ou la « vraie » raison d'Etat d'Alvio de Castro*

Carsten LORENZ WILKE – *Une idéologie à l'œuvre : l'Antimachiavel au Portugal (1580-1656)*

Angleterre

Christiane FREMONT – *Politique et religion : l'anti-machiavélisme de Thomas Fitzherbert, jésuite anglais*

Italie

Jean-Louis FOURNEL – *Guichardin, juge de Machiavel : modèles, dévoilement, rupture et réforme dans la pensée politique florentine*

Lucie de los SANTOS – *Les Considérations à propos des Discours de Machiavel sur la première décade de Tite-Live*

Silvio SUPPA – *L'antimachiavélisme de Thomas Bozio*

Allemagne

Michel SENELLART – *La critique allemande de la raison d'état machiavélienne dans la première moitié du XVIIe siècle : Jacob Bornitz*

France

Luc FOISNEAU – *Le machiavélisme acceptable d'Amelot de la Houssaye, ou la vertu politique au siècle de Louis XIV*

Francine MARKOVITS – *L'Antimachiavel-médecin de la Mettrie*

DOCUMENTS:

I La référence obligée : Innocent Gentillet

II Extrait des Satyres personnelles, Traité historique et critique de celles qui portent le titre d'ANTI (1689, anonyme, Baillet)

III Extraits de l'article Anti-Machiavel du Dictionnaire historique de Prosper Marchand (1758-1759)

A paraître en 1997

✍ N° 33 sur Jouffroy (mis en œuvre par P. Vermeren)

Sommaires des numéros parus

A paraître en 1998 (sous réserve de modifications).

✍ N° 34 : Scepticisme et tolérance

✍ N° 33 : Anthropologie et géographie

LIBRAIRIE

SYLVA SYLVARUM

123, rue du Faubourg du Temple
75010 Paris

Fax : 01.42.71.88.41
Sur rendez-vous

HISTOIRE DES IDEES - PHILOSOPHIE - POLITIQUE -
ECONOMIE - ERUDITION - BIBLIOGRAPHIE

Catalogue sur demande écrite, par lettre ou fax.
Vos listes de recherche sont les bienvenues.



La revue *Corpus* accompagne la publication des ouvrages de la Collection du Corpus des Œuvres de Philosophie en langue française éditée chez Fayard sous la direction de Michel Serres. Elle contient des articles critiques, historiques et des documents. Elle est ouverte à tous.

Indépendante des éditions Fayard, elle est publiée par l'Association pour la revue *Corpus*, dont le Président est Francine Markovits. La revue est rattachée au Centre de Recherche d'Histoire de la Philosophie de Paris-X Nanterre.

Abonnements, commande de numéros séparés, courrier au siège et à l'ordre de l'Association pour la revue *Corpus*, 99 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris, ☎ et Fax : 01.43.55.40.71.

BULLETIN DE COMMANDE

Abonnement 97 : 220 FF

n° 32 Delbœuf et Bernheim : entre hypnose et suggestion

n° 33 sur *Jouffroy*

A paraître en 1998 (sous réserve de modifications).

n° 34 Scepticisme et tolérance

n° 35 Anthropologie et géographie

Je souhaite recevoir les numéros

n° 1 ou 2 : 25 F

n° 3 & 5/6 : **épuisés**

n° 4 ou 7 : 30 F

n° 8/9 : 70 F

n° 10 : 35 F

n° 11/12 : 80 F

n° 13 : 45 F

n° 14/15 : 90 F

n° 16/17 : 100 F

n° 18/19 : 100 F

n° 20/21 : 100 F

n° 22/23 : 100 F

n° 24/25 : 100 F

n° 26/27 : 100 F

n° 28 : 100 F

n° 29 : 100 F

n° 30 : 100 F

n° 31 : 100 F

Frais de port : 20 F au numéro et selon poids pour une série.

Chèque bancaire : Ordre : Association pour CORPUS

C.C.P. ou Virement : 36 756 80 V

NOM

Prénom

Fonction.....

Adresse

.....

Téléphone.....

Directrice de la revue : Francine Markovits. Comité de rédaction : les membres de l'Association pour le Corpus des œuvres de philosophie en langue française. Les deux Associations ont respectivement pour objet les travaux de la

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS X NANTERRE

ATELIER INTÉGRÉ DE REPROGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ PARIS-X

Achévé d'imprimer en juin 1997
Dépôt légal : 2^{ème} semestre 1997

N° ISSN : 0296-8916

Corpus n° 32

Delbœuf et Bernheim

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Pierre-Henri CASTEL, Jacqueline CARROY, François DUYCKAERTS, <i>Présentation générale</i> | 5 |
| François DUYCKAERTS <i>Delbœuf et l'énigme de l'hypnose : une évolution</i> | 7 |
| Serge NICOLAS <i>Delbœuf et la psychologie comme science naturelle</i> | 29 |
| Sonu SHAMDASANI <i>Hypnose, médecine et droit : la correspondance entre Joseph Delbœuf et George Croom Robertson</i> | 71 |
| Jacqueline CARROY <i>L'effet Delbœuf, ou les jeux et les mots de l'hypnotisme</i> | 89 |
| Jean-Michel PETOT <i>Créditivité, idéodynamisme et suggestion. Note sur l'actualité de la pensée d'Hyppolite Bernheim</i> | 119 |
| Mikkel BORCH-JACOBSEN <i>L'effet Bernheim (fragments d'une théorie de l'artefact généralisé)</i> ... | 147 |
| Pierre-Henri CASTEL <i>L'esprit influençable : la suggestion comme problème moral en psychopathologie</i> | 175 |